



<http://www.numelyo.bm-lyon.fr>

Légende de S. François d'Assise par ses trois compagnons et manuscrit du XIIIe siècle

Auteur :Symon de Latreiche, Constant, 18..?-....

Date :1862

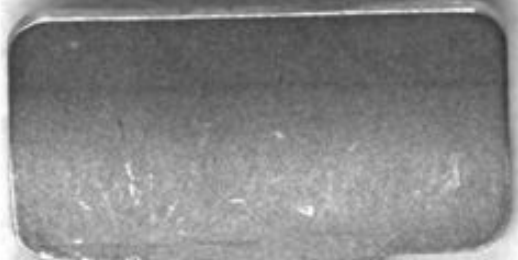
Cote : SJ V 191/25

Permalien : http://numelyo.bm-lyon.fr/BML:BML_00GOO0100137001102446825





100 3



$$-\sqrt{191}/25$$



Saint François d'Assise.

PROPRIÉTÉ.

ARRAS, TYP. ROUSSEAU-LEROY.

LÉGENDE
DE
S. FRANÇOIS D'ASSISE

PAR SES TROIS COMPAGNONS

Manuscrit du XIII^e siècle

Publié pour la première fois

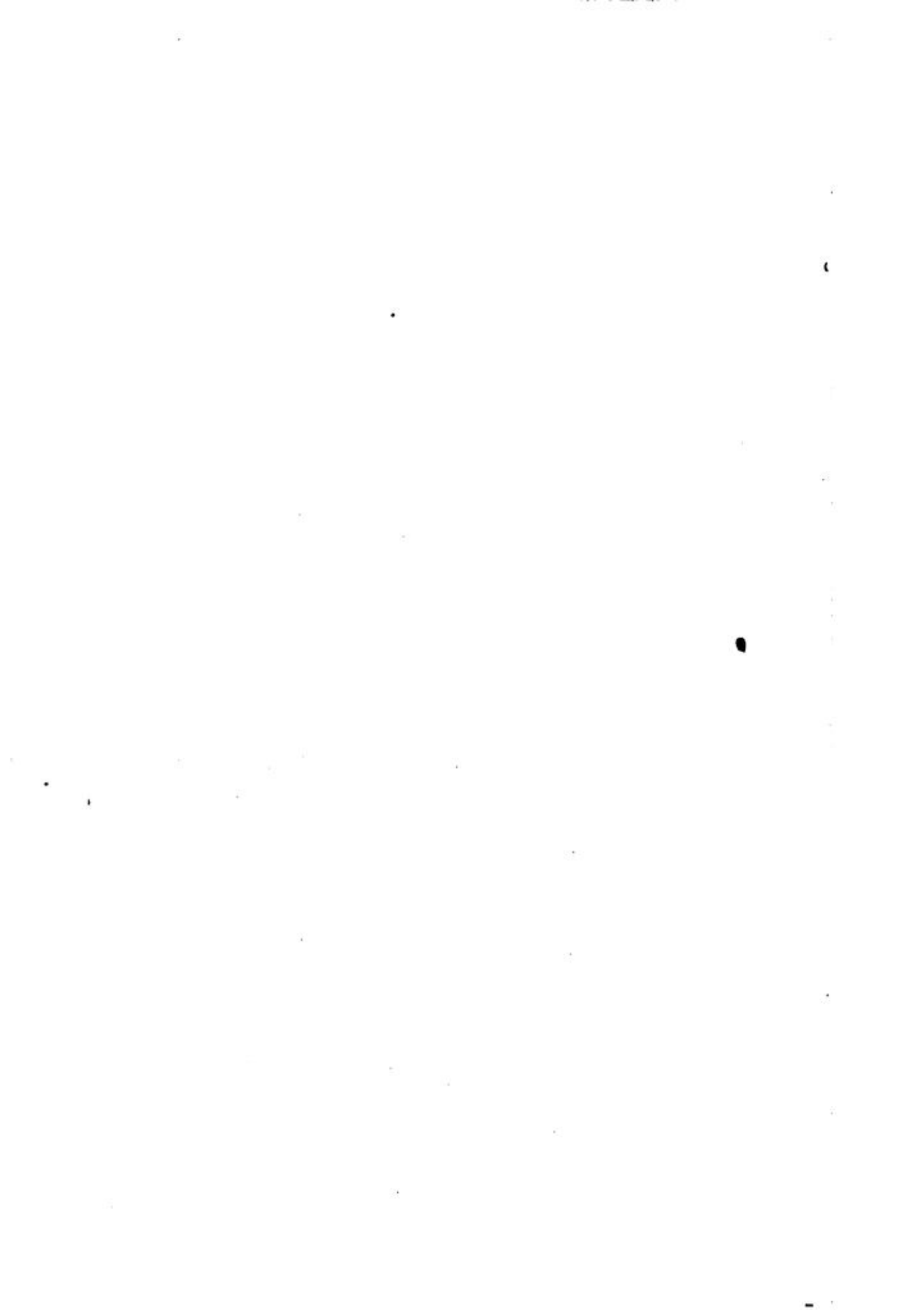
PAR
M. L'ABBÉ SYMON DE LATREICHE



NANCY

CHEZ N. VAGNER, LIBRAIRE

—
1862



Introduction

Il est des hommes qui laissent d'eux-mêmes une trace si lumineuse, que, loin de s'effacer avec le temps, le temps ne fait en s'écoulant que leur ajouter un éclat toujours nouveau. Les peuples, éveillés et ravis à leur apparition, semblent s'élever et grandir avec ces colosses du genre humain, et, jaloux d'en accroître la gloire comme un héritage paternel, ils la rehaussent à l'envi des fictions d'une crédule imagination et d'une admiration sans partage. L'histoire, trop froide à leur enthousiasme, revêt sur leurs lèvres toutes les grâces et toutes les hardiesses de la poésie.

Or, si les entreprises des conquérants, si les fondateurs des nations et les poètes éminents, qui en sont l'âme et la voix, exercent sur les hommes cet

incomparable ascendant, la sainteté n'a pas un moindre prestige par ses prodiges comme par l'héroïsme de la vertu, où se meut et se décèle le monde surnaturel avec ses mystères et ses surprises. Et si dédaigneuse qu'elle soit de la gloire, la gloire s'impose à la sainteté, ou plutôt elle se donne comme une dette sacrée qu'elle a charge d'acquitter, et, bon gré mal gré, se fait sa compagne à travers les siècles.

Que l'on compte les Saints qui ont joui d'un renom populaire dans l'Église, saint François n'est inférieur à aucun d'eux. Ce pauvre, cet amant passionné de la pauvreté, sa vie et ses délices, simple et naïf, et tout à la fois d'un tour d'esprit singulièrement vif et original, aussi étrange en ses humiliations que ravissant en ses sublimités, cet homme a par la vigueur de sa foi et la hardiesse de ses desseins frappé les hommes de stupeur et captivé le cœur du pauvre peuple, qui s'est senti vivre en lui comme dans le meilleur de ses amis. Aussi le peuple lui a-t-il rendu en amour, en sacrifices, en constantes affections, tout ce qu'il lui pouvoit rendre. La mémoire de la pauvreté, aimée et hautement honorée par saint François, il l'a prise sous sa garde avec vénération et sollicitude à l'égal de son honneur et

incomparable ascendant, la sainteté n'a pas un moindre prestige par ses prodiges comme par l'héroïsme de la vertu, où se meut et se décèle le monde surnaturel avec ses mystères et ses surprises. Et si dédaigneuse qu'elle soit de la gloire, la gloire s'impose à la sainteté, ou plutôt elle se donne comme une dette sacrée qu'elle a charge d'acquitter, et, bon gré mal gré, se fait sa compagne à travers les siècles.

Que l'on compte les Saints qui ont joui d'un renom populaire dans l'Église, saint François n'est inférieur à aucun d'eux. Ce pauvre, cet amant passionné de la pauvreté, sa vie et ses délices, simple et naïf, et tout à la fois d'un tour d'esprit singulièrement vif et original, aussi étrange en ses humiliations que ravissant en ses sublimités, cet homme a par la vigueur de sa foi et la hardiesse de ses desseins frappé les hommes de stupeur et captivé le cœur du pauvre peuple, qui s'est senti vivre en lui comme dans le meilleur de ses amis. Aussi le peuple lui a-t-il rendu en amour, en sacrifices, en constantes affections, tout ce qu'il lui pouvoit rendre. La mémoire de la pauvreté, aimée et hautement honorée par saint François, il l'a prise sous sa garde avec vénération et sollicitude à l'égal de son honneur et

de sa propre gloire ; et cette physionomie, déjà si expressive, si accentuée et si extraordinaire, il l'a encore exagérée par les traits et le merveilleux qu'il lui a prêtés. La vérité historique a dû nécessairement souffrir d'une telle partialité, ternie ou même altérée sous des couleurs trop chargées, si bien que les biographes du Saint, ne discernant pas avec goût et jugement la pureté et la simplicité du dessin primitif d'avec les linéaments empruntés au charme des temps, n'ont pu retrouver ni reproduire l'original, et partant leur œuvre est venue échouer devant les observations d'une juste et inexorable critique. D'autres, au contraire, amateurs de l'exactitude et de la vérité, ont fait de la vie du Saint une dissertation froide et sèche, sans grâce et sans couleur. En un mot la vie, la véritable vie de saint François est encore à désirer.

Un jour, je faisais part de ces réflexions au P. Stanislas Melchior, religieux de Saint-François, de longue main versé en toutes les histoires franciscaines, savant infatigable, nourri aux sources, et critique sévère, lequel a entrepris de continuer les Annales de l'Ordre, commencées par Luc Wadding et conduites jusqu'à la fin du XV^e siècle. Il m'avoua

qu'en effet une biographie du saint Fondateur, rédigée d'après des documents historiques sans reproche, n'existoit pas, et me dit que, dans le cours de ses recherches dans les archives et bibliothèques publiques et particulières, il avoit découvert une légende manuscrite italienne, dont le style et la manière remontoient évidemment aux origines de l'Ordre. Cette légende, il l'a publiée. Laissons-le nous en décrire lui-même la découverte et la valeur. « Cette légende italienne me fut gracieusement communiquée par un personnage éminent en dignité et non moins éminent en vertu et en doctrine. Je la reçus avec joie et me mis tout d'abord à m'enquérir de son auteur, sans obtenir, malgré mes efforts, d'autre lumière, sinon qu'un certain Mutius Achillei, oratorien de la ville de Saint-Séverin, en la Marche d'Ancône, l'avoit copiée en 1577 sur un très-ancien manuscrit. Ayant lu cet opuscule et reconnu l'ingénuité et la candeur du style, et, je le crois aussi, de la vérité, je me suis résolu à le publier, attendu qu'il me paroît digne de considération. Je commençai par le confronter avec l'ouvrage latin des frères Léon, Ruffin et Ange, compagnons du Saint, ouvrage que je vis à Rome à la bibliothèque du Vatican, conforme à la copie des

PP. Bollandistes et reproduit à Pesaro par l'imprimeur Nobili en 1834. Or, je trouvai la traduction fidèle, sauf que l'italien s'éloigne un peu du latin en différents endroits et qu'il omet entièrement ce qui concerne la canonisation solennelle de saint François et la translation de son corps. Et d'autant que les actions du saint Fondateur ne sont pas toutes rapportées par ses trois compagnons, l'ancien traducteur, ayant comme une abeille industrieuse parcouru bon nombre d'autres documents, publiés jusqu'au temps où il vivoit, put, sinon en tout, du moins en partie, recueillir dans sa légende les particularités d'une si illustre vie. Il me fut démontré qu'il avoit étudié d'une manière toute spéciale les écrits de F. Thomas de Celano, de F. Barthélemy de Pise et de l'auteur du *Speculum vitæ B. Francisci*, et je lus et collationnois ces ouvrages, afin de m'assurer si la traduction étoit partout véridique, ce que prouvent les passages, que je cite à la fin de chaque chapitre. »

Il est vrai que l'on regrette de n'y point trouver plus de détails sur la mort de saint François. Son voyage en Syrie et le prodige des Stigmates y sont également omis. Nous avons comblé cette lacune en recourant aux sources les plus pures des tradi-

tions franciscaines, reproduisant à la fin de cet ouvrage le récit que fait saint Bonaventure de ces deux évènements. Enfin nous avons pensé ne pouvoir mieux couronner une si admirable vie qu'en traduisant les cantiques d'amour, attribués à saint François. Encore que le professeur Montanari ait démontré par des preuves sans réplique qu'ils sont l'œuvre d'un de ses plus ardents disciples, le B. Giacomoni, toujours est-il qu'ils résument et expriment à merveille cette existence toute séraphique. Jamais le langage de l'homme n'a rendu avec plus de grâce, de passion et d'énergie la véhémence, les joies et les angoisses de l'amour de Dieu dans le cœur fragile et limité de la créature ! Aussi nous sommes-nous étudié, malgré les difficultés, que nous avons rencontrées, à les traduire mot pour mot, afin d'en conserver la force et la naïveté et de mettre notre lecteur à même de juger de la vie et du mouvement qui animent cette prodigieuse poésie, que rien n'égale parmi les anciens ni parmi les modernes.

Il ne sera pas inutile de toucher quelque chose des premiers biographes de saint François. Thomas de Celano, petite ville des Abruzzes, s'étoit d'abord livré à l'étude des belles-lettres. Inspiré de Dieu, il entra

dans l'ordre naissant des Frères-Mineurs probablement en l'année 1213. Le S. Patriarche l'aima tendrement, si bien qu'il devint le confident de ses secrets et le témoin de ses merveilleuses actions. En 1229, par ordre du pape Grégoire IX, il rédigea les actes de la vie du Saint, divisés en trois parties. Mais F. Crescence de Jesi, ministre général de l'Ordre, peu satisfait de cet essai et de son abrégé, où des actions et des paroles notables du saint Fondateur étoient passées sous silence, enjoignit aux plus anciens frères et à Thomas de Celano lui-même de ramasser avec soin tous les souvenirs encore vivants et d'en former un volume, qui pût facilement se répandre. Les B. Rufin, Ange et Léon, jadis compagnons de saint François, obéissant à cet ordre, ajoutèrent un appendice, communément appelé la Vie des trois Compagnons, plus propre à ordonner et à corriger les notices précédentes qu'à les enrichir de plus amples détails. De son côté, Thomas de Celano dressa une nouvelle Vie avec des documents entièrement nouveaux, qui forment la quatrième partie de son premier travail, intitulée : *Memoriale S. Francisci in desiderio animæ*. Ces deux Vies, réunies ensemble, reçurent le nom de *Légende ancienne*,

afin de la distinguer de la *Légende nouvelle*, composée par saint Bonaventure à l'instance du chapitre général, tenu à Narbonne en 1260, et publiée trois ans après, au chapitre de Pise. Si belle, si solide, si édifiante qu'elle soit, elle n'est toutefois qu'un extrait des légendes précédentes et un abrégé trop succinct, où ne sont pas mentionnées des anecdotes et des particularités du plus vif intérêt, comme par exemple, le Songe d'Innocent III, lorsqu'il vit l'église de Saint-Jean-de-Latran penchant vers sa ruine et soutenue par un pauvre inconnu. Aussi la *Légende ancienne*, malgré le décret du Chapitre de Paris (1266) en faveur de la Légende de saint Bonaventure, a-t-elle toujours obtenu un plus grand crédit dans la famille franciscaine, de telle sorte qu'on la lisoit dans les réfectoires par ordre du ministre général Gérard de Oddo, ainsi que nous l'a transmis l'auteur de la chronique des vingt-quatre premiers Généraux. Comment ne pas ranger parmi les plus véridiques historiens de saint François F. Barthélemy de Pise, de la noble famille des vicomtes Albisi, illustre dans l'Ordre par sa science et la pureté de sa vie ? Entr'autres ouvrages il composa celui qui porte pour titre : *Des conformités de saint François avec Jésus-*

Christ, hautement approuvé et loué par les Pères du chapitre général de 1399. F. Barthélemy mourut en 1401 presque centenaire.

Disons un mot des trois compagnons du Saint, d'autant que leur légende sert de fondement au récit que nous donnons au public. Viterbe fut la patrie de F. Léon ; selon d'autres écrivains, ce seroit le village de Colone sur le même territoire. D'autres le font naître à Assise. Ses vertus étoient si admirables que le père Séraphique le choisit pour son confesseur et tout à la fois pour son secrétaire. Zélé pour la très-haute pauvreté, il brisa l'urne de porphyre, que frère Élie avoit placée près de la porte, afin de recueillir les oblations des fidèles pour la nouvelle église, qui s'élevoit en l'honneur du Saint. Sa vie est écrite dans la chronique des vingt-quatre premiers généraux de l'Ordre.

Frère Rufin d'Assise et de la famille des Cipi ou Cifi, seigneurs de la terre de Bastia, située le long de la route par où l'on va d'Assise à Pérouse, étoit parent de l'illustre Vierge sainte Claire. En lui reluisoit une si parfaite pureté, que saint François l'appelloit le frère saint : une des plus belles âmes qui fleurissoient alors !

Frère Ange, d'après la chronique des vingt-quatre généraux, étoit né à Riéti, capitale de la Sabine, de la famille Tancredi, le premier chevalier selon le siècle, qui s'enrôla dans l'Ordre : *Fr. Angelus Tancredus de Reate, qui fuit primus miles, qui ordinem est ingressus*. En 1253 il assista à la glorieuse mort de sainte Claire. Ses cendres reposent avec les autres compagnons du saint Fondateur dans la basilique d'Assise.

Il est constant, que depuis l'année 1228 jusqu'en 1266, on n'épargna rien, à l'instigation des supérieurs et avec le concours de personnages d'une sainteté et d'une doctrine éprouvée, pour rassembler tout ce qui concernoit saint François. Le résultat de ces recherches fut consigné dans les ouvrages dont il est parlé ci-dessus. Saint Bonaventure pour sa part y apporta la plus scrupuleuse diligence et se rendit à Assise, afin de se mieux assurer de certains faits d'une plus considérable importance, exigeant même le serment des premiers sujets de l'Ordre par leurs vertus et par leurs lumières. Après cela n'est-ce pas une entreprise vaine et décevante que de prétendre chercher davantage pour découvrir davantage ? Quelle certitude et quelle créance fonder sur des

écrivains postérieurs au Saint de soixante à soixante-dix ans et même d'un siècle, comme Frère Hubertin de Casale, Frère Ange Clarène, Frère Alvar Pélage, Jacques de Tondo, Hugolin du Mont-Saint-George, Fabian le Hongrois, tous de 1300, Jacques Oddi, de 1480, Marsan le Florentin, de 1523, Marc de Lisbonne, de 1540, Gonzague, Ridolphi, etc., sans compter les opuscules anonymes *de Inceptione ordinis*, *de Inventione montis Alvernix*, *sæculum perfectionis status* et le pieux roman des Fioretti, chef-d'œuvre littéraire de la langue italienne. Si quelque reste précieux a pu échapper à la diligence des premiers chroniqueurs, il a été recueilli par Frère Léon et mêlé dans la vie du B. Egidius, telle que nous l'ont conservée Frère Bernard de Besse, secrétaire de saint Bonaventure, la Bibliothèque franciscaine, Frère Salimbené de Parme et Pellegrin de Bologne, lesquels vivoient vers 1240.

Saint François est dépeint au naturel dans la légende que nous donnons au public. On le voit, on le suit, on converse avec lui. Qui ne reconnoitroit soudain cette âme tendre et aimante, avide de se donner tout entière, dans ce jeune marchand, *fort large à la dépense, adonné aux jeux et aux chants et se*

promenant de jour et de nuit en compagnie de ses amis. Voyez-le, comme il se reproche d'avoir rejeté un pauvre mendiant et *délibère en soi-même de ne plus jamais dénier la charité.* Prodigue, vain à l'excès, sans souci du présent, *désireux de gloire et de renom,* il rêve de grandes choses, grands coups d'épée, grands honneurs, grandes richesses, grandes seigneuries. Ce qu'il convoite, il y croit avec confiance et naïvement s'en réjouit comme s'il le tenoit. Singulier mélange d'ambition et de simplicité ! Dieu l'appelle à lui par des voix mystérieuses et il ne comprend pas, tant il est épris et enchanté par ses songes d'aventures et de chevaleresques entreprises. Mais il vient le moment où le Seigneur le visite *en douceur merveilleuse.* C'est après un joyeux souper avec ses compagnons de plaisir et durant qu'il s'en va chantant et riant dans les rues d'Assise qu'il est surpris et pour jamais ravi aux ivresses du siècle ; et c'est alors, sous ce charme victorieux, qu'il s'avise de « prendre la plus noble et la plus riche et plus avenante épouse qu'il ait jamais vue, » à savoir la pauvreté. Le but qu'il doit atteindre lui est marqué dès ses premiers pas : entre ciel et terre il élèvera une société sans fondements visibles, et dont néanmoins

la consistance et la durée seront comparables à la force et à la durée des plus florissants empires. Humble pèlerin, il s'achemine vers Rome, où, s'indignant des chétives offrandes que l'on faisoit au tombeau de saint Pierre, « fouillant dans sa poche, il en tira force deniers et les jeta à travers les fenêtres de l'autel, lesquels retentirent sur la pierre, si bien que la gent de céans ne revenoit point d'une si belle libéralité. » Bientôt après, il surmonte l'horreur naturelle qu'il avoit pour les lépreux. S'étant rencontré avec l'un d'eux, il falloit vaincre ou fuir à jamais. François se roidit contre lui-même ; il le baise en *la main droite fort dévotement* et lui donne *en charité mutuelle l'accolade de paix*. Quoi de plus dramatique et de plus touchant que la scène du dernier renoncement, où le Saint se dépouille de tout jusqu'à la plus entière nudité ? Les figures et les caractères d'un chacun y sont tracés avec une vigueur et un air de vérité que pourroient envier les plus grands maîtres. « Écoutez tous, s'écrie-t-il, vous savez que jusqu'à cette heure j'ai appelé Pierre Bernardon mon père. Mais d'autant que j'ai résolu de servir au Seigneur Dieu, je rends l'argent, lequel lui a été cause d'un si grand émoi, et mesmement tous les

habits faits avec son avoir. Et dorénavant je veux dire : Notre Père, qui êtes aux cieus, et non plus mon père Pierre Bernardon. » Et la légende ajoute : « Au demeurant Bernardon, plein de fiel et de fureur, prit l'argent et les habits qu'il porta en son logis pendant que ceux qui étoient présents se courrousoient de ce qu'il ne lui avoit laissé aucune harde pour se couvrir, et tout dolents au piteux cas de François, ils se prirent à pleurer à chaudes larmes. » Suivons-le à la cour de *Messer* le pape Innocent III, ce grand homme, *fourni d'exquise prudence et discrétion, sage et droiturier*. Quelle noble et vénérable figure que le cardinal Jean de Saint-Paul, *plein de grâce divine* ! Il pressent, il aime tout ce qu'il y a de force et d'avenir sous l'apparence de ce pauvre et s'en va droit au Pape : « J'ai trouvé, lui dit-il, un homme très-parfait (heureuse découverte !) lequel se propose de vivre suivant la forme et l'exemplaire du saint Évangile. » Qui n'admireroit la foi, la candeur et le zèle de *Messer* Hugolin, cardinal d'Ostie, qui lui-même devint pape ? Dans les mouvements et les discours de ces personnages s'épand je ne sais quelle richesse et quelle ampleur de grâce et de nature. La vie et l'instinct des grandes entreprises coulent

comme une sève féconde à travers cette cour pontificale. Ce seul chapitre en dit plus que de longues histoires.

L'ingénuité qui règne dans tout le récit et l'heureux talent de peindre avec vérité par des mots simples, sans recherche et sans ambition, est, comme style, ce que sont en fait d'art les figures de Giotto et de Cimabué, si calmes et si pures, et néanmoins d'une si ravissante expression. De grands effets avec peu de matière, n'est-ce pas le comble de la perfection ? Or, puisque ces tableaux existent, pourquoi prétendre les refaire ? Prenez-les pour ce qu'ils sont : vous y verrez le reflet des mœurs et des caractères de ces âges de foi, témoignage qui sied bien à la vérité du genre historique.



Prologue

Lettre écrite par les trois compagnons de Saint François, au Père Général.

Au Révérend Père en Christ, frère Crescence par la grâce de Dieu, ministre général, frère Léon, frère Ruffin et frère Ange, naguère compagnons bien que très-indignes du très-heureux saint François, dévot et due révérence dans le Seigneur.

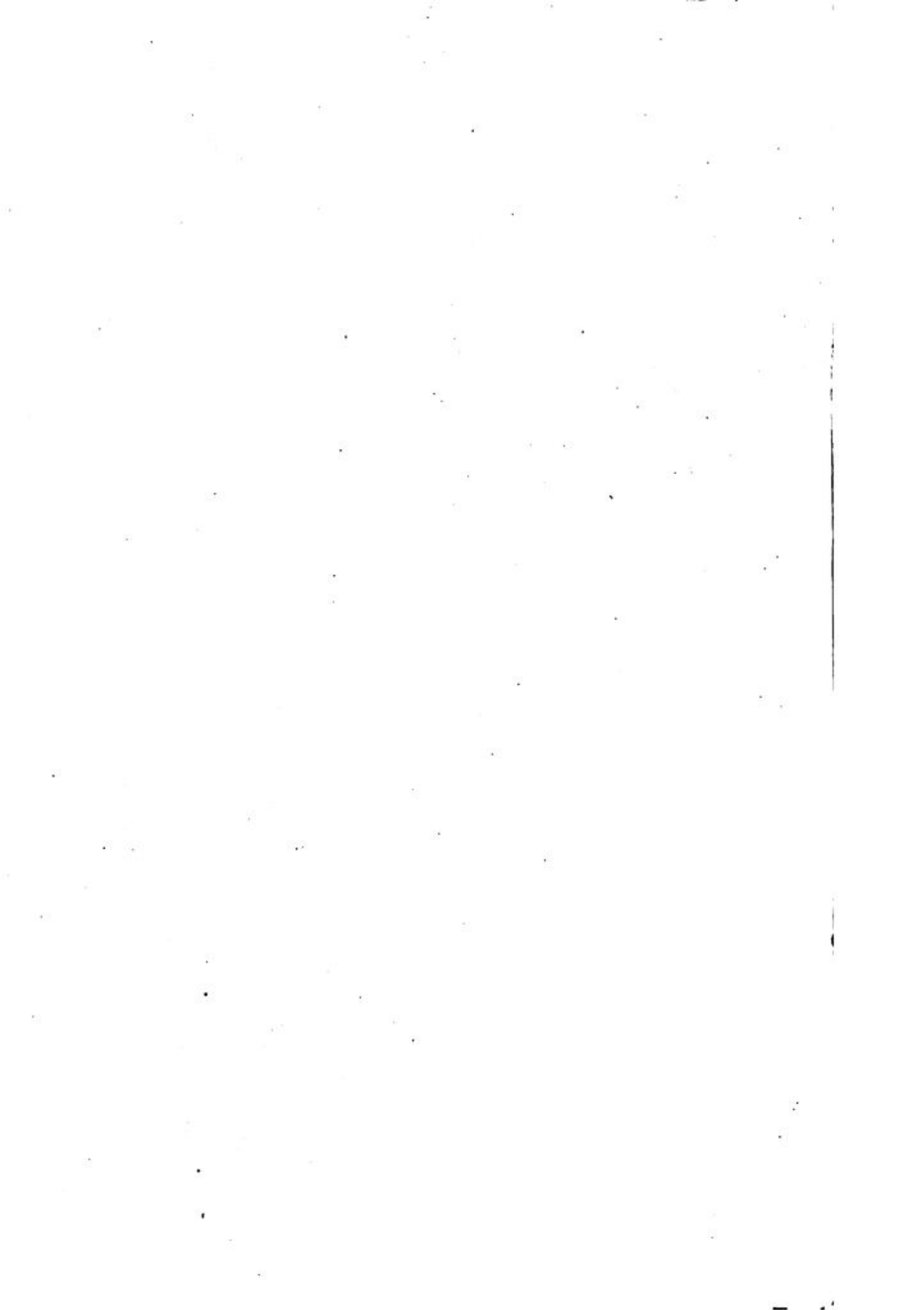
Encore que par le commandement du dernier chapitre général¹, et par le vôtre, les Frères soient tenus d'adresser à votre paternité les actions et les miracles du très-heureux saint François, lesquels se

¹ Tenu en 1244 à Gênes et présidé par le pape Alexandre IV.

peuvent retrouver et connoître, toutefois il nous a semblé utile à nous, qui, bien qu'indignes, avons avec lui tout le jour conversé et pratiqué, d'écrire en toute vérité à Votre Sainteté quelque chose de ses gestes, vus par nous-mêmes ou que nous avons appris des autres Saints et surtout de Frère Philippe, visiteur des pauvres femmes, de Frère Illuminé de Rieti, de Frère Massé de Marignan, de Frère Jean, compagnon du vénérable Frère Gile, et de Frère Bernard de sainte mémoire, compagnon du Bienheureux François. Non contents de raconter les miracles, lesquels ne sont pas, mais démontrent la sainteté, nous désirons de plus mentionner les actes et témoignages de sa sainte vie et de sa pieuse et amiable volonté, à la louange et gloire du Dieu souverain et de notre Père très-saint, comme à l'édification de ceux qui ont bon vouloir de suivre ses vestiges, ce que nous n'écrivons pas en manière de légende, attendu que de sa vie et des miracles, que le Seigneur a par lui opérés, plusieurs légendes ont été dressées. Mais comme dans un pré agréable, nous avons cueilli quelques plus belles fleurs, sans suivre le fil de l'histoire et laissant de côté beaucoup de détails, rapportés avec étendue en ces Légendes soit par amour de la vérité ou pour l'ornement du discours, avec lesquels vous pourrez mêler le peu que nous écrivons, si votre discrétion le juge séant. Nous estimons en toute vérité que si les choses, que nous mentionnerons,

avoient été en la connoissance des hommes vénérables, qui ont compilé les susdites Légendes, loin de les omettre, ils les auroient en partie relevées de leur beau style et mandées à la postérité. Que votre paternité soit toujours saine et entière en Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans lequel nous, vos fils dévoués à Votre Sainteté, nous recommandons humblement.

Au couvent de Greccio, 11 août 1246.



Légende

DE

Saint François.



CHAPITRE I

Naissance de saint François ; de sa vanité et de sa prodigalité dans le siècle.

François, natif de la ville d'Assise, située dans la vallée de l'Ombrie, fut d'abord nommé Jean par sa mère Pica (note 1), femme honorable et dévote, et ensuite François (note 2) par son père, Pierre Bernardon, marchand, lorsqu'il s'en revenoit de France, parce que l'enfant étoit né durant son voyage en 1182, sous le pontificat de Lucius III. Dès qu'il fut en âge d'adulte, en sa quatorzième année, François, doué d'un entendement vif et subtil, se donna à la profession de son père et se mit à négocier et trafiquer, mais d'une façon toute différente, étant aussi avenant et libéral que Bernardon étoit chiche et parcimonieux. Car il aimoit les jeux et les chants : il se

promenoit de jour et de nuit par la ville d'Assise en compagnie de ses amis, fort large à la dépense, si bien que tout ce qu'il pouvoit avoir ou gagner il le dépensoit en banquets et autres semblables ébats : aussi son père et sa mère le gourmandoient souvent, lui remontrant qu'à voir une chère si splendide, on l'estimoit pour être issu plutôt d'un grand seigneur que non point d'eux, gens de négoce. Néanmoins, comme ils étoient tous d'eux riches des biens de ce monde, et qu'ils l'aimoient avec tendresse, ils le supportoient en cela pour ne le point affliger. Et sa mère entendant les voisins deviser des largesses et prodigalités de son fils, leur répondoit : « Qu'avez-vous donc ? Que pensez-vous de François ? Ne sera-t-il pas, lui aussi, fils de Dieu par grâce ? »

Or tant s'en faut qu'il s'en tint là : il se livroit en outre à des dépenses excessives de vêtements ; il achetoit des étoffes d'un prix plus grand que ne requéroit sa condition, à tel point vaniteux et bizarre en sa fantaisie, que parfois il faisoit coudre en un même habit l'étoffe la plus précieuse avec la plus chétive. Toutefois plaisant et aimable en ses manières, orné d'une naturelle pudeur et honnêteté, il ne répondoit à personne, conformément au ferme propos qu'il en avoit pris, aucune parole outrageuse ou messéante, et se gardoit de toute souillure, encore qu'il fût en la fleur de sa jeunesse, de beau temps et de joyeuse humeur. C'est pourquoi son renom s'é-

toit répandu dans quasi toute la province, et il étoit bruit qu'il feroit de belles choses durant sa vie. De ces vertus naturelles comme d'autant de degrés d'ascension il s'éleva à de telles et dévotes pensées qu'il alloit ruminant en cette façon : « Puisque tu es libéral et gracieux au regard des hommes, qui ne te peuvent donner qu'une faveur vaine et transitoire, il est équitable et séant que pour l'amour de Dieu, d'autant plus libéral et généreux en ses récompenses, tu sois doux et bienfaisant au regard des pauvres. » Et partant il leur faisoit de grandes charités. Toutefois, encore qu'il fût véritablement aumônier, il prisoit haut et fort les richesses du siècle. Il advint qu'un jour étant très affairé en son négoce, un pauvre lui vint quêter l'aumône pour l'amour de Dieu, lequel il rejeta et gourmanda, distrait et charmé qu'il étoit par la convoitise des richesses. Mais la grâce divine l'ayant soudain visité et amolli son cœur, il eut du remords de cette dureté et se dit à soi-même : « Si d'aventure ce pauvre t'avoit demandé quelque chose pour un grand comte ou baron, tu lui aurois tout donné sans coup férir. Donc à plus forte raison, pour le Roi de gloire et Seigneur de toutes choses te convenoit-il de ne pas refuser l'aumône. » Aussi il prit des-lors la résolution de ne jamais dénier la charité au nom d'un si grand Seigneur.

CHAPITRE II

Gomment François fut emmené prisonnier à Pérouse et des deux visions qu'il eut.

La guerre s'étant allumée entre Pérouse et Assise, François fut fait prisonnier avec grand nombre de ses concitoyens et mené à Pérouse. Mais d'autant qu'il étoit gracieux et de bonne apparence, on le mit en la prison des Chevaliers, lesquels se désoloient abattus de tristesse, tandis que lui, joyeux et plaisant, se livroit à des transports d'allégresse et de contentement. Ce qui fit que l'un de ses compagnons le reprit comme un insensé, attendu qu'étant en prison, il avoit le cœur de sauter et de danser de joie. Mais François lui répliqua vivement : « Que pensez-vous de moi ? Ne serai-je pas un jour en vénération par tout le monde ? » Et comme l'un des Chevaliers avoit ou-

tragé un prisonnier de cette compagnie et que les autres s'en vouloient séparer, il ne cessa pas de le hanter, priant tous et chacun de lui pardonner sa faute. L'année finie et la paix conclue entre les gens d'Assise et de Pérouse, il s'en retourna en son pays. Or, peu de temps après, un seigneur d'Assise fit état de ramasser des soldats pour s'en aller dans la Pouille en quête de gloire et de richesses. Ce qu'ayant connu, François délibéra de se joindre à sa compagnie. Mais un chevalier, qui avoit nom Gentil, lui ayant remontré que force étoit qu'il devint homme d'armes, il se fournit d'étoffes précieuses, plus pauvre de richesses au regard de ses concitoyens, mais en revanche plus riche en largesse et libéralité. Pendant qu'il s'accoutroit et se préparoit à cette entreprise, voilà que le Seigneur le visita durant une nuit et le tira à soi, désireux comme il étoit de gloire et de renom, enflant merveilleusement ses esprits, en une vision de nuit. Donc, comme il dormoit, quelqu'un s'apparut à lui et l'appelant à voix claire, le menant dans un palais splendide et spacieux, tout garni d'armures de chevaliers, de boucliers luisants et de toute espèce d'armes rangées pour les choses de milice et de chevalerie. Tout émerveillé et hors de lui par excès de joie, il demanda à quel seigneur appartenoient ces armes, qui brilloient d'un si bel éclat, et ce palais tant délectable. A quoi il lui fut répondu que lui et ses chevaliers étoient maîtres et

seigneurs de toutes ces richesses. Émerveillé, il se leva à la pointe du jour, tout aise et glorieux comme un homme séculier et mondain, et d'autant qu'il n'avoit pas encore goûté l'esprit de Dieu, il crut fermement qu'il alloit monter aux honneurs les plus magnifiques. Et comme cette vision lui étoit un présage de prospérité, il devisa d'aller en Pouille, afin d'être armé chevalier par le susdit comte. A quiconque le voyoit et s'enquéroit de la cause d'une si extraordinaire allégresse, il alléguoit que bientôt il seroit un haut et puissant seigneur : ce dont lui étoit un signe indubitable la vision, qu'il avoit eue en songe. Aussi croit-on que pour cela il donna ce jour même à un pauvre gentilhomme les vêtements précieux, qu'il avoit fait tailler à son usage. S'étant donc mis en chemin, arrivé qu'il fut à Spolète pour aller en Pouille, il commença à deviser de son entreprise. Durant qu'il flotloit, suspendu entre divers pensers, il ouït en un demi-sommeil quelqu'un, qui lui demandoit où il vouloit aller. François, ayant déclaré l'intention où il étoit, ce personnage lui dit : « Or sus, qui te peut davantage octroyer de bien, le maître ou le serviteur ? — Le maître a la puissance de me faire plus de bien, dit-il. — Donc pourquoi laisses-tu le maître pour le serviteur et le prince pour le riche ? » Et François : « Que veux-tu que je fasse, seigneur ? — Retourne en ton pays, où il te sera signifié ce que tu dois faire. Car il te faut diverse-

ment interpréter la vision que tu as eue. » Revenu à lui, comme fou et ivre de joie, il ne songeoit encore qu'aux prospérités temporelles. Toutefois, étant rentré en soi-même et tout émerveillé, il repensoit comment en cette nuit il n'avoit pu s'endormir, tant le tenoit en éveil la souvenance et l'impression de choses si étranges. Dès l'aube matinale, il piqua droit vers Assise, lesté et léger, attendant de bonne grâce qu'il reçût avis touchant le vouloir divin ; et déjà transformé en esprit, il ne songe plus à aller en Pouille, n'ayant désormais d'autre souci ni d'autre désir que d'obtempérer aux ordres du Seigneur Dieu.

CHAPITRE III

Gomment le Seigneur le visita en douceur merveilleuse.

Quelques jours après son retour à Assise, ses compagnons l'élurent un soir podestat ou seigneur, chargé de faire la dépense suivant son humeur et fantaisie. Il fit donc dresser un souper confortable, comme de coutume. Lorsqu'ils furent rassasiés, réjouis et mis en train par la bonne chère, ils sortirent du logis en cet ordre : les compagnons marchaient devant par la ville, chantant mille chansons joyeuses, tandis que François, la baguette à la main en signe de commandement, venoit un peu en arrière, sans mot dire, occupé et recueilli en mille pensées diverses. Or, voilà que soudain il fut visité par le Seigneur Dieu et du coup tout confit et charmé en tant

de douceur, qu'il ne pouvoit ni parler, ni se bouger, ni ouïr ou sentir chose aucune, sinon cette douceur céleste, qui le privoit si fort de tout sentiment corporel, qu'à bon escient il n'auroit pu, comme par la suite il le confessa, se mouvoir de son lieu et place, nonobstant qu'on l'eût fouetté de verges, voire même coupé en morceaux. Ses compagnons, l'ayant vu loin derrière eux, se tournèrent vers lui et le virent avec crainte et stupeur comme transformé en un tout autre homme. « Eh bien, lui dirent-ils, que pensois-tu donc, que tu n'as pas suivi notre compagnie? — Vous dites vrai, répondit François, oui, j'ai avisé à prendre la plus noble, et plus riche, et plus avenante épouse que j'aie vue en ma vie; » ce que toutefois il ne dit pas de son propre esprit, mais bien par instinct du divin Esprit, d'autant que cette épouse fut la très parfaite religion, à lui fiancée d'en-Haut, à savoir la pauvreté, la plus noble et plus riche et plus belle de toutes les épouses. Dès lors il commença de se ravalier et humilier, ayant à nausée les choses qu'il avoit auparavant pourchassées et affectionnées, bien que ce ne fût pas avec une entière plénitude de sentiment, attendu qu'il n'étoit pas encore parfaitement franc et net de toute vanité mondaine. Néanmoins il s'efforçoit peu à peu de se retirer du bruit des séculiers et de se recueillir en l'homme intérieur Jésus-Christ, et célant aux yeux des ensorcelés de ce siècle la perle précieuse, qu'il faisoit dessein

d'acheter à quelque prix que ce fût, souvent et quasi chaque jour il pratiquoit en secret l'oraison, parce que cette douceur céleste l'attrayoit et le tiroit suavement, par manière de charme victorieux, hors de la place publique et des réduits populaires. Si bienfaisant qu'il fût au regard des pauvres du temps passé, il résolut à l'avenir de ne jamais dénier l'aumône pour l'amour de Dieu. Et partant, si un pauvre recouroit à lui hors de son logis, il lui donnoit de la monnoie et des pièces d'argent au cas qu'il en eût, ou bien son chapeau et son ceinturon, afin que le pauvre de Dieu ne partit point vide et affligé sans chose aucune. D'autres fois, n'ayant rien du tout à donner, il se retiroit dans un lieu séparé, où il se dépouilloit de sa chemise, envoyant ensuite le pauvre nécessaire la ramasser pour le très-doux amour du Sauveur. En outre il achetoit des ustensiles et des étoffes au service et bon entretien des églises, lesquels il mandoit en grand secret aux pauvres prêtres. Et lorsqu'il gardoit le logis, son père étant aux champs, encore qu'il mangeât seul avec sa mère, il ne laissoit pas de couvrir la table de pains, comme si toute la famille se dût seoir à table. Requis par sa mère à quelle fin il en usoit de la sorte, il alléguoit bonnement que c'étoit au regard des aumônes, qu'il se proposoit de départir. Sa mère se rendoit amiablement à de telles volontés, plus amoureusement affectionnée à lui qu'à ses autres enfants et d'autant plus

émerveillée de sa conduite qu'elle conservoit un vif souvenir des peines et des angoisses qu'elle avoit ressenties au temps que, fourvoyé et livré aux débauches de ses compagnons, il se levoit de table presque à jeûn, laissant là père et mère, tout marris d'une si méchante vie. Mais maintenant changé par l'efficace de la grâce divine, il ne songeoit qu'à voir et ouïr les pauvres de Dieu, et nonobstant qu'il portât encore les devises du siècle, il désiroit ardemment d'être tout-à-fait inconnu dans une ville, où il lui fût loisible de se dépouiller de ses vêtements et de se couvrir des hardes d'un pauvre, mendiées par façon d'emprunt, afin de s'éprouver en la pratique de l'aumône. De là à peu de temps il partit pour Rome avec l'intention d'obtenir le pardon de ses péchés, et étant entré dans l'église de Saint-Pierre, il avisa que les offrandes des pèlerins étoient fort chétives et se dit à soi-même : D'autant que le héraut et prince des Apôtres doit être tenu en une si particulière révérence, pourquoi de si pauvres offrandes en l'église où repose sa relique ? Ce disant, avec grande ferveur mettant la main dans sa poche et tirant force deniers, il les jeta à travers la grille de l'autel, lesquels firent grand bruit sur le pavé, si bien que les gens de céans ne revenoient point d'une si libérale offrande. Et soudain il sortit de l'église. Or, un bien pitoyable mendiant lui céda ses guenilles qu'il s'ajusta au corps, et en pareil équipage François s'étant mis

parmi les autres pauvres sur les degrés de l'église, qu'éta la charité pour l'amour de Dieu en langage françois, dont il usoit volontiers, nonobstant qu'il en eût peu de pratique et de savoir. Enfin s'étant dépouillé de ces guenilles, il revint à Assise, priant Dieu qu'il voulût bien conduire sa vie par les droits sentiers. Il ne déceloit son secret à âme vivante et ne prenoit conseil sinon de Dieu seul et quelquefois de l'Évêque d'Assise, attendu qu'alors il ne se trouvoit personne, qui eût en bonne créance la sainte pauvreté, laquelle il alloit recherchant pardessus toutes les choses du monde, étant fermement résolu de vivre et de mourir en sa société.

CHAPITRE IV

Comment il commença à se surmonter soi-même et à ressentir de grandes douceurs aux choses contraires à ses inclinations.

Étant un jour en oraison et priant avec ferveur au Seigneur Dieu, il ouit les paroles suivantes : « Il te faut mépriser et détester tout ce que tu as aimé et convoité charnellement, si tu veux venir en la connaissance du vouloir céleste ; et dès que tu te seras mis à cette besogne, ce qui au commencement te remplissoit de douceur et de suavité, te sera amer et déplaisant, comme au contraire le dégoût et la nausée que tu ressentois, se tourneront en douceur et suavité nempareilles. » Éjoui à tel propos et réconforté en Dieu, comme il chevauchoit un jour aux alentours d'Assise, il se trouva soudain en présence d'un lépreux. Attendu qu'il avoit des lépreux

horreur et abomination, à grand'force il se résolut à mettre pied à terre, ce qu'il fit néanmoins, baisant la main du lépreux très-dévotement ; et étant remonté à cheval, il s'en alla par son chemin. Il s'appliqua ensuite à se mépriser jusqu'à ce qu'enfin la grâce de Dieu demeura maîtresse et du tout victorieuse ? Quelques jours après, il vint en une ladrière avec une belle somme d'argent, qu'il départit à un chacun, en leur baisant bonnement la main. C'étoit donc chose très-véritable que ce qu'il estimoit d'abord amer et insupportable comme voir et attoucher gens de ladrière, s'étoit changé en douceur délectable par une opération céleste. Car, tandis qu'auparavant, s'il venoit à les rencontrer ou se promenoit près de leur demeure, encore qu'il leur fit l'aumône par une tierce personne, il se détournoit et des deux mains se bouchoit les narines du nez, maintenant il étoit devenu leur ami, comme il l'assura en son testament, demeurant en leur compagnie et à tous et chacun servant humblement. Confirmé de la sorte par la vertu de l'assistance des lépreux, il menoit souvent avec lui un compagnon, pour lequel il avoit eu jadis une singulière affection, sous prétexte qu'il avoit découvert un beau et précieux trésor. De quoi l'autre ne se tenoit d'aise et de contentement et volontiers l'accompagnait, quand il en étoit requis. Or, François le conduisoit à une certaine grotte près d'Assise, où seul il entroit et prioit, pendant que son

compagnon, demeuré à l'entrée de la grotte en démangeaison et convoitise du trésor, le prioit que nul au monde n'eût vent de ce qu'il faisoit au dedans, excepté Dieu seul, lequel son véritable serviteur ne cessoit de consulter touchant le beau et très-unique trésor, qu'il cherchoit de tous ses vœux. Ce que considérant l'ennemi du genre humain, il n'épargnoit rien pour déjouer et renverser son dessein à force de crainte et de frayeur. Étoit lors à Assise une femme bossue et difforme, laquelle le démon rappeloit vivement à l'homme de Dieu, lorsqu'il s'apparoissoit à lui, menaçant de lui faire cheoir dessus une si horrible difformité, s'il ne démordoit de son entreprise. Mais le preux chevalier du Seigneur Jésus, sans craindre ni broncher devant l'ire et la vengeance diabolique, prioit d'autant plus ardemment le Seigneur Dieu, qu'il se complût à dresser sa vie à bon terme. Nonobstant une si belle vaillance, il ne laissoit pas de souffrir des tourments et angoisses d'esprit, jeté hors de son assiette ordinaire et habituelle sérénité, jusqu'à ce qu'il pût conduire à bien l'entreprise qu'il avoit préfixé d'achever à travers mille pensées, qui alloient et venoient en son âme et le tourmentoient sans trêve ni merci. Il brûloit dans le feu divin et ne pouvoit ne pas découvrir un si manifeste incendie. Cruel et pitoyable étoit son repentir pour les péchés qu'il avoit commis, sans néanmoins se trop inquiéter des maux passés et présents à cause de la

belle et confortable assurance qu'il avoit reçue de vivre désormais net de toute forfaiture. Aussi, lorsqu'il sortoit de la susdite grotte, il sembloit à son compagnon un tout autre homme qu'il n'étoit.

CHAPITRE V

Des premières paroles du Crucifix à François et comment, par la suite, il porta dans son cœur la vive passion du Seigneur Jésus jusques à l'heure de son trépas.

Comme il imploroit un jour la miséricorde de Dieu avec plus de ferveur que de coutume, le Seigneur lui montra d'une manière sensible que dorénavant il lui seroit suggéré tout ce qu'il devoit faire. Alors ne se tenant plus d'aise et de joie, il laissoit comme malgré lui-même échapper quelques secrets de ses révélations. Ainsi il alléguoit avec prudence et retenue qu'il ne faisoit plus état de s'en aller en Pouille, mais qu'il délibéroit d'entreprendre de beaux et nobles faits dans son propre pays. Ses compagnons le voyant étranger à leurs passe-temps, dont il se

tenoit éloigné en esprit, nonobstant que parfois il se méloit à leur société, lui disoient par manière de raillerie : « Sus, veux-tu donc, François, prendre femme ? » A quoi il répondoit avec un certain embarras. De là à quelques jours, passant devant l'église de Saint-Damien, il lui fut enjoint par une voix intérieure qu'il eût à y entrer. Ce qu'ayant fait, il se mit à prier dévotement devant l'image du Crucifix, lequel lui parla avec une merveilleuse compassion et bénignité : « François, ne vois-tu pas que ma demeure tombe en ruine ? Va donc et la répare pour l'amour de moi. » — « Ainsi ferai-je volontiers, Seigneur, » dit-il étonné et confondu, s'imaginant qu'il lui étoit parlé de la présente église, réduite par la force du temps en si piteux état. Au demeurant cette parole le remplit de lumière et de sainte allégresse, si bien qu'il ne pouvoit douter dans le fond de son âme que Jésus crucifié l'avoit interpellé de sa bouche bénie. Étant sorti de l'église, il rencontra un prêtre, là tout près, auquel il donna certains deniers en lui disant : « Je te requiers et prie, Messer, d'acheter de l'huile et de la faire brûler devant le crucifix, et lorsque tu auras dépensé ce peu d'argent, de rechef je t'en donnerai davantage selon le besoin. » Dès cette heure son cœur fut tellement blessé et attendri au souvenir des passions du Seigneur Jésus, que, tant qu'il vécut, il en porta les vestiges et stigmates en son corps, comme par après il apparut manifestement en la

rénovation des stigmates effectives, merveilleusement imprimées dans sa chair et très-clairement démontrées. C'est pourquoi il affligea et châtia son corps par de dures macérations, âpre et sans pitié pour soi-même en santé comme en maladie, sans jamais se relâcher ; ce qu'il confessa au jour de son trépas, s'accusant d'avoir grièvement failli à l'endroit de son frère le corps. Une autre fois, tandis qu'il alloit seul à l'église de Notre-Dame de Porziuncule, il pleuroit et se lamentoit à haute voix ; ce qu'ayant ouï un homme de grande dévotion, qui s'imaginait que ce fût quelque mal subit, il lui demanda, mû à pitié, pourquoi il pleuroit si amèrement. « Las ! dit-il, je pleure la passion de mon Seigneur, et jamais je ne devrois rougir d'aller par tout le monde pleurer à haute voix. » Lors, celui-ci se prit à pleurer même avec lui. Au sortir de l'oraison, ses yeux sembloient tout tâchetés de sang pour les pleurs qu'il avoit répandus. Car, il s'affligeoit dans les larmes et les gémissements et de plus, en l'abstinence du boire et du manger, en mémoire de la passion du Seigneur Jésus. Toutes les fois qu'il mangeoit en la compagnie de ses frères, il saupoudroit de cendre son écuelle et leur alléguoit pour excuse de son abstinence que sœur Cendre étoit chasté. Seyant un jour à table, un frère l'avisa que la benoite Vierge Marie avoit vécu en un si pitoyable dénuement qu'elle n'avoit rien à donner à son cher enfant. Incontinent l'homme de

Dieu tira force soupirs de douleurs, et se retirant de table, mangea son pain à terre, ou bien il faisoit une pause, sans bouger, ni boire, ni manger, tant il étoit arrêté en la contemplation de choses célestes. Il ne vouloit pour lors n'être troublé ni interrompu par aucune parole et disoit aux frères, qui l'entendoient soupirer d'une manière si douloureuse, qu'ils eussent à louer Dieu et fidèlement prier pour son besoin. Au demeurant, nous avons suivi tout d'un trait ce déduit au regard de ses pleurs et de son abstinence, afin de démontrer comment, par l'effet de la vision et des paroles du Crucifix, il fut toujours conforme jusqu'au trépas à la passion du Seigneur Jésus.

CHAPITRE VI

Comment il esquiva les poursuites de son Père et des siens.

Il se leva donc tout joyeux de la vision et allocution du Crucifix, se signant du signe de la croix, et montant à cheval avec un paquet d'étoffes belles en couleurs variées, il se dirigea sur la ville de Foligno, où il vendit cheval et marchandises, et tout aussitôt s'en revint à l'église de Saint-Damien. Y ayant trouvé un pauvre prêtre, dont il baisa la main avec grande foi et dévotion, il lui remit l'argent qu'il avoit et déduisit par ordre tout le fil de son dessein. Ce bon prêtre, émerveillé d'un changement si subit, ne vouloit l'en croire non plus que recevoir ses deniers dans la créance que c'étoit pur jeu et moquerie. François, au contraire, ferme en son propos, s'évertuoit à donner bon crédit à ses paroles et le

prioit avec instance de le recueillir en sa compagnie, tellement que le prêtre se rendit à une si vive prière, tout en protestant, par la crainte des parents, de ne point prendre les deniers, lesquels en véritable contempteur des richesses, le serviteur de Dieu jeta par la fenêtre ni plus ni moins qu'une vile poussière. Cependant, son père ayant jour et nuit l'œil aux aguets sur la conduite qu'il tenoit, s'enquit du lieu où il vivoit. Et comme il connut que François se tenoit à Saint-Damien, tout changé en ses mœurs et habitudes de vie, il fut pris de douleur et d'un si violent courroux qu'ayant appelé à soi ses amis et ses voisins, il courut à lui par le plus bref sentier. Mais à cause que François étoit novice en la chevalerie du Christ, aussitôt qu'il connut l'arrivée de ses furieux poursuivants, il lâcha pied devant l'ire paternelle et s'alla cacher, un mois entier, dans une caverne secrète, préparée pour une semblable conjuncture. Un sien ami avoit seul connoissance de cette caverne, lequel lui apportoit quelque peu de nourriture qu'il mangeoit en secret; priant sans cesse ni relâche, avec larmes et soupirs, au bon Seigneur qu'il le voulût bien délivrer d'une si méchante poursuite et qu'à l'aide de sa bénigne faveur il accompliroit les vœux qu'il avoit faits à sa divine Majesté.

Priant de la sorte dans les pleurs et dans les jeûnes, sans confiance dans son industrie ni vertu, tout son espoir reposoit en Dieu, lequel au milieu

des désolations et des ténèbres l'avoit néanmoins comblé de joie ineffable et lumineuse charité. Ensuite de quoi il quitta la caverne et s'achemina vers Assise, élevé en courage, muni des armes de sainte confiance au Christ Sauveur ; et se gourmandant soi-même de sa couardise et crainte vaine, il se livra franchement aux mains et aux mauvais traitements de ses poursuivants. Lorsque ses proches et amis le virent si chétif et si débilité par les macérations et pénitences, ils l'estimèrent pour fou et insensé, le huant avec force opprobres et moqueries, et lui jetèrent des pierres et de la boue. Le chevalier du Christ, comme sourd et aveugle, rendoit grâces à Dieu, ni plus altéré, ni abattu par tant de vilenies et d'outrages. Il vint vers son père parmi le bruit et le vacarme, émis à son endroit sur les places et carrefours d'Assise, et son père courut à lui, non point comme libérateur, mais comme assassin, impitoyable et implacable tel que le loup au regard des brebis. Et jetant sur son fils un œil tors et tout enflammé d'âpre courroux, il l'appréhenda au cou, le tira au logis et le renferma dans une noire prison avec battements et paroles outrageuses, attendu qu'il prétendoit l'induire de rechef aux vanités du siècle. Mais n'étant abattu ni par paroles et menaces, ni par cruels traitements, bien plus, tout glorieux en patience, François se roidissoit et s'animoit à mener à bonne fin son saint propos.

Or, il advint que son père, étant allé en campagne pour des affaires de nécessité, sa mère toute dolente et contraire aux méchants déportements de Bernardon, l'entreprit seule à seul avec de doux et amiables discours. Et d'autant qu'elle ne le put plier à d'autres sentiments, émue à pitié et toute larmoyante, elle se prit à rompre ses liens et le laissa aller en liberté. François s'en revint à son premier lieu avec actions de grâces au Dieu tout-puissant; usant d'une plus large liberté en tant qu'éprouvé aux essais des démons, et façonné en l'école des tentations, l'âme plus fervente et purifiée au feu des outrages, plus grand en son cœur, il s'acheminoit à de grandes entreprises. Son père, revenu de la campagne et ne le trouvant plus au logis, ajoutant péché à péché, s'emporta en injures contre sa femme, puis courut au palais de la commune, où il porta sa plainte devant les consuls d'Assise, à cette fin qu'ils eussent à lui faire droit touchant les deniers, que son fils avait emportés du logis. Ceux-ci, à la vue d'un trouble si étrange, enjoignirent à François de comparoir devant eux, lequel répondit au messenger que grâces à Dieu, il étoit libre et n'avoit rien à départir avec les consuls, attendu qu'il étoit simplement serviteur du Dieu très-haut. Comme il déplaisoit aux consuls de l'appréhender de vive force, ils dirent à son père : « Comme serviteur de Dieu il est hors de notre puissance. » Lors Bernardon, n'obtenant

rien par là, se tourna vers l'Évêque d'Assise, lequel en homme sage et discret, requit courtoisement son fils de comparoir devant son tribunal. Et François répondit au messenger : « Oui, je me rendrai près de Messer l'Évêque, parce qu'il est maître et seigneur des âmes ; » lequel l'accueillit en cordiale allégresse et lui parla en cette sorte : « Ton père est troublé à ton endroit et gravement scandalisé. Si tu veux servir Dieu, rends l'argent que tu as. Car d'autant que ces deniers sont le fruit d'injustes trafics, Dieu n'entend point que tu les dépenses au profit de l'église pour les péchés de ton père. Rends-les donc, et son courroux s'apaisera. » Incontinent l'homme de Dieu se leva la joie au cœur, et réconforté par les paroles de l'Évêque, il apporta les deniers devant lui en disant : « Messer, je veux rendre avec les deniers qui lui reviennent, encore tous les habits que je porte. » Et sur ce, entrant en la chambre de l'Évêque, il se dépouilla même de sa chemise, mit le tout à ses pieds et sortit de la chambre tout nu. « Écoutez-moi, s'écria-t-il, jusqu'à cette heure j'ai appelé Pierre Bernardon, mon père. Mais parce que j'ai résolu de servir au Seigneur Dieu, je lui rends l'argent, qui lui a causé un si grand trouble, et voirement tous les habillements faits avec son avoir. Et dorénavant je veux dire : Notre Père, qui êtes aux cieux, et non plus : Mon père Pierre Bernardon. » On vit alors que l'homme de Dieu portoit sur sa chair un cilice.

Cependant Bernardon, s'étant levé furieux, prit les deniers et les habillements, qu'il porta en son logis, tandis que les gens de céans se courrouçoient de ce qu'il ne lui avait laissé aucune harde pour se couvrir, et tout dolents à la misère de François, ils se prirent à pleurer à chaudes larmes. Mais l'Évêque, considérant une si belle ferveur et constance merveilleuse, le reçut entre ses bras sous son manteau, parce qu'il comprenoit par une lumière d'en-Haut la conduite de l'homme de Dieu et qu'il savoit qu'elle céloit un mystère secret, si bien que depuis lors il devint son aide, son confort et son guide aux choses intérieures de la charité.

CHAPITRE VII

Du très-grand labeur qu'il endura pour rajuster l'église de Saint-Damien.

Le serviteur de Dieu, François, dépourvu (note 3) de toutes choses au monde, n'avoit plus d'yeux sinon en la justice divine, et prenant à mépris le siècle présent, il se disposa par tous les moyens au loyal service de Sa Majesté. Il s'en revint à l'église de Saint-Damien en grande joie, puis se couvrit d'un habit d'ermite et s'efforça de reconforter le prêtre de cette église par tous les discours que lui avoit tenus l'Évêque. S'étant acheminé vers la ville, il récitoit les louanges de Dieu par les places et les bourgades, comme ivre du Saint-Esprit. Après quoi, il ne pensa plus qu'à ramasser force pierres pour le besoin de la dite église. « Qui me donnera une pierre,

disoit-il, aura une récompense ; qui deux, deux récompenses ; qui trois pierres, trois récompenses ; » et maintes autres paroles en ferveur d'esprit, lesquelles sortoient de la bouche d'un homme simple et sans lettres, qui avoit à grand mépris l'humaine sagesse. Presque tous se moquoient de lui, le tenant pour fou. D'autres, au contraire, pleuroient de tendresse et de piété, le voyant sitôt élevé des ébats et vanités mondaines à une si belle ivresse du divin amour. Raconter combien il dut souffrir en cette entreprise, seroit chose de longue haleine et difficile à déduire. Car, ayant mené une vie commode et aisée au logis paternel, il ne se contenoit point de porter les pierres sur ses épaules. Ce qu'avisant le dit prêtre qu'il se chargeoit au delà de ses forces, il s'étudioit en dépit de sa pauvreté à lui faire la meilleure chère qu'il pouvoit comme étant plus conforme à la vie de François dans le siècle. Or, celui-ci s'apercevant un jour des bons offices de cette charité, se dit à soi-même : « Trouveras-tu toujours un si amiable prêtre, lequel t'assiste et caresse avec une si gentille courtoisie ? Est-ce là la vie pauvre, que tu as fait le propos d'élire ? A la façon des pauvres, allant de porte en porte, tenant à la main ton écuelle, te recueillant toutes sortes de restes, il te faut bénévolement vivre au Seigneur, lequel pauvre naquit et très-pauvre vécut dans le siècle et demeura pauvre et nu en sa passion, voirement enseveli en la sé-

pulture d'autrui. » Et partant il prit son écuelle et alla par la ville, quêtant la charité de porte en porte. De quoi plusieurs ne revenoient pas, parce qu'ils le savoient autrefois de bouche si mignonne et le voyoient maintenant si humble et si humilié par le plus singulier changement. Mais lorsqu'il voulut manger les rogatons qu'il avait mendiés, il frémit en son cœur, attendu que, loin de manger, il n'avoit pas coutume de regarder des choses si dégoûtantes. Cependant relevant son courage, il s'enhardit à y toucher, et il lui parut que jamais pitance n'avoit eu plus fine saveur, tout éjoui et glorieux en Dieu, parce que sa chair, encore que débile et déprimée, étoit réconfortée en toute grâce et plaisance à l'entente des choses âpres et amères. Au demeurant, il intima à ce bon prêtre qu'il n'eût jamais à lui apporter une nourriture plus savoureuse.

Son père, qui le voyoit dans une si piteuse abjection, frémissait de rage et de courroux, et plus il l'avoit vivement aimé, plus il avoit de honte et de ressentiment pour sa chair, exténuée par de si rudes pénitences. Il le maudissoit partout où il le rencontroit. Mais l'homme de Dieu, entendant les invectives de son père, se prit pour père un pauvre mendiant et lui dit : « Viens avec moi, je te départirai les charités qu'on me fait, et dès que tu entendras mon père maugréer et me maudire, je te dirai : Père, bénis-moi ; et tu me signeras du signe de la croix et me

béniras en son lieu et place. » Et ainsi faisoit le mendiant, et l'homme de Dieu alléguoit à son père : « N'estimez-vous point que Dieu ait le pouvoir de me donner un père, lequel me bénisse au rebours de vos malédictions ? » Parmi ceux qui le poursuivoient de leurs injures et outrages, il s'en trouvoit qui ne pouvoient contenir leur étonnement et leur admiration pour sa patience du tout invincible. Il advint qu'en la saison d'hiver il se tenoit en oraison, et lors son frère, passant près de lui, dit à un autre par manière de moquerie : « Dis à François qu'il te vende une chopine de sueur. » Ce qu'ayant ouï l'homme de Dieu transporté d'allégresse, il répartit avec ferveur d'esprit en langage françois : « Oui certes, cette sueur je la vendrai à mon Seigneur. » Et comme il n'avoit aucun repos au regard de la susdite église, il alloit par la ville quérir l'huile pour les lampes, qu'il faisoit brûler jour et nuit. Il vint une fois à une certaine maison, où des particuliers se livroient à des jeux et passe-temps mutuels. Il eut honte de demander la charité et continua son chemin. Puis se prêchant et gourmandant soi-même comme ayant failli, il retourna au même lieu et confessa son manquement et sa honte à demander franchement la charité, il se mit à requérir l'huile pour l'amour de Dieu et les lampes de l'église. Parmi les manœuvres et la besogne, il s'écrioit à haute voix en ferveur d'esprit aux habitants, qui passoient près de l'église :

« Venez tous et m'aidez en l'ouvrage de l'église de Saint-Damien, attendu qu'ici fleurira un monastère de femmes, dont le renom et la sainte vie rendront gloire au Père céleste par toute l'Église. » Et de la sorte, tout plein de l'esprit de prophétie, il annonça en toute vérité les choses futures, d'autant qu'en ce saint lieu la glorieuse religion et ordre excellentissime de pauvres Dames et sacrées Vierges (note 4), dressé durant quasi six années par les bons exemples et la conduite du bienheureux François, en tira son commencement, si bien que leur vie merveilleuse et leur ordre glorieux furent pleinement reconnus et affermis par l'autorité apostolique de la sainte mémoire du pape Grégoire IX, alors évêque d'Ostie.

CHAPITRE VIII

**Comment ayant entendu les conseils évangéliques,
il se vêtit en une autre manière.**

Pendant que le bienheureux François souffroit mille peines pour réparer l'église de Saint-Damien, il n'avoit d'autre vêtement que la tunique des ermites avec un bâton à la main, les pieds chaussés et un cordon dessus les reins. Mais entendant un jour la messe des Apôtres, où se lit en l'évangile comment Notre Seigneur manda ses disciples prêcher avec défense de prendre pour viatique ni or, ni argent, ni besaces, ni tuniques doubles, ni bâton, ni chaussure, il dit alors tout joyeux et avec la meilleure intelligence que le béni prêtre lui en donna : « Et ne voilà-t-il pas ce que je pourchasse de toutes mes forces et désirs ? » Et se ressouvenant de ce qu'il avoit entendu, il quitta incontinent tout ce qu'il avoit en double et

s'accontra d'une pauvre et mesquine tunique et d'une corde sur les reins en place de ceinture. Ne songeant plus qu'aux paroles de la grâce, et méditant en quelle manière il pourroit s'y conformer, il se résolut moyennant l'opération divine à devenir héraut de perfection chrétienne et à prêcher la sainte pénitence. Ses paroles n'étoient ni vaines, ni dignes de risée, mais poignantes et passant jusqu'à la moëlle des os, en sorte que les cœurs se rendoient maniables à merveille. Lorsqu'il commençoit son propos, il avoit accoutumé de saluer un chacun comme il suit : « Que le Seigneur Dieu te donne la paix ; » ayant ensuite témoigné qu'il avoit appris par révélation de Dieu une si belle salutation. C'est également chose merveilleuse et tout-à-fait notable qu'avant sa conversion un messenger mystérieux alloit souvent par les rues d'Assise et saluoit les gens par ces paroles : « Paix et bien. » Aussi tient-on en ferme créance que, de même que Jean, héraut du Christ, vint à manquer avec l'apparition du Sauveur, de même cet homme prévint le bienheureux François comme messenger de paix et plus ne comparut après sa venue. Et partant, l'homme de Dieu, conformément aux usages des prophéties, annonçoit la paix et prêchoit le salut tout aussitôt après son héraut et précurseur, si bien qu'à ses avertissements salutaires, de grandes multitudes d'hommes se tournoient vers la paix véritable, bien qu'auparavant en discord avec le Christ.

La vérité de pure et simple doctrine se répandant de çà et de là avec la bonne odeur de la sainte vie du bienheureux François, certains hommes, deux ans après sa conversion, se vinrent ranger à la discipline de la pénitence et se joindre à lui en ressemblance d'habit et de conduite. Parmi eux fut frère Bernard de sainte mémoire, lequel considérant sa ferveur et sa constance aux choses de Dieu, fit propos en son cœur de départir aux pauvres tout son avoir et de s'enrôler en sa compagnie ; c'est pourquoi venant un jour à l'homme du Seigneur, il lui décela son dessein, et celui-ci lui dit de venir au logis un soir qui lui indiqua. Le bienheureux François rendit grâce de ce que, n'ayant encore aucun compagnon, Messer Bernard lui étoit envoyé, homme de grande édification et vertu nompareille. Il vint en son logis en toute joie et se tint avec lui toute la nuit. Lors Messer Bernard entr'autres déduits lui demanda ce que pourroit faire de plus séant un homme, qui ayant reçu de son Seigneur peu ou beaucoup de richesses, et cela durant plusieurs années, estimeroit ensuite ne les devoir plus retenir? « Il les doit rendre à son Seigneur, répliqua le bienheureux François. » Et Messer Bernard : « Donc, frère, je veux maintenant donner par amour pour mon Sauveur tous les biens temporels, qu'il m'a donnés, et partant qu'il soit fait selon que tu le jugeras. » Le Saint répondit : « Demain au grand matin, nous irons à l'église et nous

connoîtrons par le saint Évangile comment le Seigneur enseigna aux disciples. » Et se levant au matin avec un autre, nommé Pierre, qui avoit grand désir d'être frère, ils vinrent à l'église de Saint-Nicolas près de la place d'Assise. Et comme simples qu'ils étoient, ils ne savoient point où trouver l'enseignement du saint Évangile touchant la renonciation au siècle, ils prioient Dieu dévotement de leur démontrer sa volonté en la première ouverture du livre. L'oraison finie, le bienheureux François ouvrit à genoux devant l'autel le livre fermé et soudain il tomba sur ce conseil de Dieu : *Si tu veux être parfait, va et vends tout ce que tu as et le départis aux pauvres, et tu auras un trésor dans les cieux.* A cette trouvaille, François se réjouit grandement et rendit grâces à Dieu. Mais comme il étoit véritable amateur de la Trinité, il voulut être assuré par un triple témoignage, et partant ouvrit le livre une deuxième et troisième fois. En la deuxième ouverture fut notable cette parole : *Ne portez rien par le chemin ;* et en la troisième : *Quiconque veut venir après moi, se renie soi-même.* Le bienheureux François confirmé par chaque ouverture du livre en son propos et desir déjà conçus, dit à Bernard et à Pierre : « Frères, qu'ainsi soit notre vie et ordonnance et mesmement de tous ceux, qui se voudront joindre à notre compagnie. » Ensuite de quoi s'en alla Messer Bernard ; et ayant vendu son bien et ramassé une grosse somme d'argent, il la répartit

aux mains des pauvres d'Assise. De même fit Pierre selon ses facultés, et tous deux prirent l'habit, comme le saint auparavant l'avoit pris, et ils vécurent avec lui selon la forme de l'Évangile à eux démontrée par un signe certain du Seigneur, ainsi que le Bienheureux François l'enregistra en son testament : « Le Seigneur m'a montré que j'eusse à vivre en la forme du saint Évangile. »

CHAPITRE IX

De la vision du frère Silvestre avant son entrée dans l'Ordre.

Comme il a été dit, Messer Bernard ayant donné aux pauvres tout son bien, le B. François, qui étoit là présent, glorifioit Dieu en son cœur pour une si vertueuse opération, lorsque survint un certain prêtre du nom de Silvestre, auquel le Saint avoit acheté des pierres pour l'église de Saint-Damien. Celui-ci enflammé de convoitise à la vue de l'argent, qui se distribuoit par l'effet des remontrances de l'homme de Dieu : « François, dit-il, tu m'as mal payé pour les pierres que tu m'achetas. » Ce qu'entendant le contempteur d'avarice, il alla à Messer Bernard et mit la main dans les plis de son manteau, où étoit l'argent, en tira avec grande ferveur d'esprit, en

donna au prêtre, et de rechef remplissant les mains de cet avare : « N'en as-tu pas encore ton soul, lui dit-il, Messer le prêtre ? » Lequel répondit : « Si da, l'ai-je voirement et pleinement, frère ; » et tout aise s'en revint au logis avec les deniers qu'il tenoit. Or de là à quelques jours, ce même prêtre commença à repenser à toutes ces choses et discourroit en soi-même : « Ne suis-je pas un misérable de convoiter, vieux comme je suis, des biens temporels, tandis que ce jouvenceau les méprise et déteste pour l'amour de Dieu. » La nuit suivante il vit en songe une croix d'une grandeur démesurée, dont la tête touchoit au ciel et le pied dans la bouche de François, pendant que ses côtés s'élargissoient d'un bout à l'autre du monde. Ce que voyant, le prêtre eut ferme créance que François étoit véritable ami et serviteur du Seigneur Jésus et que sa religion se devoit par tout le monde étendre et dilater, et dès-lors il craignit Dieu et fit pénitence en son logis. Finalement il entra dans l'ordre déjà commencé, où il vécut en homme parfoit et finit glorieusement.

Cependant François, ayant en sa compagnie deux frères, mais sans un gîte, où converser ensemble, ils allèrent tous les trois à une chétive petite église qu'on nommoit Sainte-Marie de Portiuncule (note 5) et se firent tout proche une petite maisonnette, afin de s'y réunir parfois en commun. Quelques jours après, un homme d'Assise, qui avoit nom Gile, vint à eux, et

à genoux et en grande révérence et dévotion pria le serviteur de Dieu de l'agréer en sa société. Ce en quoi il lui fut libéral, parce que Gile étoit très-fidèle et dévot et qu'en outre il pouvoit impétrer de Dieu grande abondance de grâces, comme l'effet le démontre. Tous quatre unis en allégresse merveilleuse du Saint-Esprit et en très-sainte émulation à une plus excellente perfection, se séparèrent en cette sorte : Le Bienheureux François prit avec lui frère Gile et s'achemina vers les Marches d'Ancône, et les deux autres en différents pays. Durant le chemin, le Saint chantoit les louanges de Dieu en langage françois. bénissant et célébrant la bonté du Très-Haut, tant étoit vive et extrême leur joie à tous, comme s'ils eussent trouvé un précieux trésor au champ évangélique de dame Pauvreté, pour laquelle ils avaient volontiers toutes choses à mépris en guise de fumier. Et le Saint dit à frère Gile : « Notre religion sera ni plus ni moins que les filets du pêcheur, jetés dans l'eau, lequel parmi la multitude des poissons laisse les menus aller à leur gré et met en réserve les gros dans des vases scellés ; » et par ces paroles il prophétisa que l'Ordre se devoit dilater. Encore que l'homme de Dieu s'abstint de prêcher formellement au peuple, toutefois dans les villes et castels de son passage, il prioit chaudement tous et chacun d'avoir la crainte et l'amour de Dieu, et de faire pénitence de tous péchés. Lors frère Gile avertissoit les audi-

teurs qu'ils eussent créance en son dire, d'autant qu'il les endoctrinoit très-parfaitement. Quiconque les entendoit, disoit : « Qu'est-ce que ces étrangers et quelles paroles sont celles-ci ? » Car il n'est que trop véritable qu'en ces temps là l'amour et la crainte de Dieu étoient sans crédit en tout lieu et la voie de pénitence du tout oubliée, bien plus, réputée comme une folie; les souillures de la chair, la convoitise des choses mondaines et la superbe de la vie étant si fort enracinées que tout le monde sembloit englué en ces trois détestables malignités. Divers bruits couroient touchant ces hommes évangéliques, d'autant que les uns les disoient fous, voire ivrognes; les autres alléguoient que leurs paroles ne dénotoient que petitesse et insuffisance d'entendement. Or l'un des auditeurs se mit à deviser ainsi : « Au demeurant, devons-nous estimer qu'ils se sont donnés à Dieu par le désir d'une très excellente perfection, ou bien qu'ils sont fous et insensés, attendu qu'ils sont tellement hors de la règle commune, qu'ils vivent quasi de rien, qu'ils cheminent pieds nus et se vêtent des habits les plus vils. » Entre ces propos pour et contre, encore que quelques-uns se sentissent pris de crainte et de doute par l'impression qu'ils ressentoient de leur sainte vie, néanmoins il n'étoit personne qui se rangeât à leur parti. Les jeunes femmes du plus loin qu'elles les voyoient, se donnoient à la fuite avec grande frayeur et toutes troublées, dans l'appréhen-

sion que d'aventure ils ne fussent ensorcelés d'une bizarre folie.

Bref, ayant parcouru cette province en long et en large, ils s'en revinrent au lieu de Sainte-Marie, où quelques jours après se présentèrent trois hommes d'Assise, à savoir Sabbatin, Morique et Jean de Cappelle, suppliant le bienheureux François d'être reçus parmi les Frères, si bien qu'il les accueillit avec une bénigne humilité. Et lorsqu'ils quéroient l'aumône par la ville, à grand'peine si on leur donnoit quelque chose : bien plus on les gourmandoit et injurioit à cause que, sous prétexte de renoncer à leur bien, ils mangeoient le bien d'autrui ; ce qui faisoit qu'ils souffroient grande nécessité et pénurie. Pères, mères et parents les rejetoient comme aussi ceux des villes les prenoient à moquerie en guise de fous et d'insensés, d'autant qu'en ces temps-là personne n'avoit accoutumé de renoncer à son avoir pour mendier la charité de porte en porte. Cependant l'Évêque d'Assise, auquel alloit souvent l'homme de Dieu ; lui dit un jour avec mansuétude : « Ne rien avoir en propre au monde me semble une vie âpre et dure. » Le Saint lui répondit : « Si nous avions en propre des possessions, aussi aurions-nous besoin d'armes à notre défense, pour autant que des possessions ressortent des procès et des querelles, par où l'amour de Dieu et du prochain est en souffrance de mille manières différentes ; et c'est pour cette cause que

nous ne voulons le domaine d'aucune chose temporelle. » La réponse de l'homme de Dieu plut fort à l'Évêque, attendu que François eut à si grand mépris les biens transitoires et notablement l'argent, qu'en toutes et chacune de ses règles il recommanda souverainement la pauvreté et rendit ses frères merveilleusement avisés en la détestation de la monnoie, et pour leur en inculquer un mépris plus profond, il leur disoit : « Gardons-nous, ayant déjà méprisé toutes choses, de perdre le royaume des cieux pour une si mince bagatelle, et si d'aventure nous trouvons de l'argent en un lieu quelconque, n'en ayons pas plus de soucis que de la boue et de la poussière des champs. »

CHAPITRE X

Comment il prèdit à ses compagnons ce qu'ils devoient souffrir.

Le bienheureux François, étant dorénavant tout rempli des grâces du Saint-Esprit, manda à soi ses six compagnons et leur déclara les choses à venir : « Considérons, frères très-chers, leur dit-il, notre vocation, où le Seigneur nous a conviés par grande miséricorde, non point tant pour notre salut à nous que pour le salut de beaucoup d'autres, allant comme nous faisons par le monde, exhorter et conjurer les peuples par nos exemples et par nos paroles de faire pénitence de leurs péchés et d'avoir souvenance des ordonnances de Dieu. Ne craignez point de vous montrer petits et non suffisants ; annoncez librement et simplement la pénitence, vous fiant à Dieu, le-

quel est victorieux du monde, parce que son esprit parlera en vous et par vous, induisant les hommes à se convertir à lui et observer ses commandements. Vous en rencontrerez de doux et bénins, fidèles à recueillir vos paroles avec aise et profit, et d'autres au contraire superbes, blasphémant, ennemis et réprouvés, contraires à vous et aux choses que vous direz. Et partant délibérez en vos cœurs de tout supporter humblement et patiemment. » A ce propos la peur entra dans les frères, à quoi le Saint ajouta : « Gardez-vous de craindre, parce qu'il ne se passera pas grand temps qu'à nous viendront des sages et des nobles avec des monarques, des princes et des peuples, et beaucoup se donneront à Dieu, qui par le monde multipliera et accroîtra cette famille. » Les auditeurs bénis après ce discours, les serviteurs de Dieu se séparèrent dévotement, tenant en mémoire de si belles remontrances. S'ils rencontroient une église ou une croix, ils plioient le genou en faisant cette prière : « Nous t'adorons, Christ Jésus, et te bénissons par toutes les églises de la terre, pour ce que tu rachetas le monde par la vertu de ta sainte Croix ; » estimant en toute vérité avoir toujours trouvé le lieu de Dieu là où ils trouvoient une croix ou une église. Toutes les fois que les hommes considéroient leurs portements, ils s'émerveilloient d'un vêtement et d'une vie sans ressemblance avec les autres. Aussi leur sembloient-ils étranges et sauvages. Néanmoins

en toute ville, castel, bourg et maison, où ils entroient ils annonçoient la paix, échauffant tous et chacun à craindre et aimer le Créateur du ciel et de la terre et garder ses préceptes. Les uns les écoutoient volontiers, les autres se moquoient d'eux, d'autres les tourmentoient de questions : « Quel est votre lieu et pays ?—De quelle manière est votre ordre et milice ? » — Encore que ce leur fût un grand travail de tenir tête à tous ces brigueurs de réponses, ils confessoient simplement qu'ils étoient hommes de pénitence, natifs de la ville d'Assise et que leur ordre ne se disoit point encore religion. Beaucoup de gens les tenoient pour trompeurs et fous et se refusoient à les recueillir dans leurs maisons, en la crainte que les frères ne dérobaient leur bien, de telle sorte qu'après maints outrages et vilenies, force leur étoit de se gîter aux porches des églises et des habitations. Deux d'entre eux, qui étoient à Florence, ayant mendié par la ville sans trouver un logis, vinrent à une maison fournie d'un porche, où se trouvoit un jour, et se dirent l'un à l'autre : « Ne pourrions-nous pas loger ici ? » ce dont ils requièrent avec prière la femme de cette maison, laquelle répondit que nenny n'en vouloit rien faire. Et comme humblement ils l'eurent suppliée de les souffrir pour cette nuit seulement jusqu'à l'aube du jour, elle consentit à leur requête, lorsque finalement survint son mari, lequel trouva les frères sous le porche, et dit à sa femme : « Pour-

quoi as-tu abrité sous notre porche cette engeance de ribauds ? » Et celle-ci répartit que de vrai elle ne les avoit point logés en la maison, mais simplement leur avoit octroyé de dormir sous le porche, où tout au plus ne pourroient-ils voler qu'un peu de bois à brûler ; mais le mari ne voulut point qu'il leur fût donné aucun abri nonobstant le froid âpre et vif, parce qu'il les tenoit pour larrons et de mauvaise vie. Dont il advint qu'en la nuit, après avoir reposé d'un somme très-léger jusqu'aux matines, échauffés sans plus de chaleur divine et recouverts du manteau de dame pauvreté, ils s'en allèrent à l'église la plus proche ouïr l'office matinal. Or cette même femme alla pareillement à l'église, où voyant les bons frères dévotement en oraison, elle se dit : « Si ces hommes étoient méchants et larrons, comme alléguoit mon mari, ils ne seroient point ici dévotement en oraison. » Pendant qu'elle étoit en de telles pensées, entra un homme de nom Guide, accoutumé bienfaiteur des pauvres de la dite église, et comme il vouloit donner aux frères quelques deniers, selon qu'il en usoit avec les autres, ceux-ci protestèrent de ne jamais prendre d'argent. Lors Guide leur dit : « Puisque vous êtes pauvres, pourquoi ne voulez-vous point d'argent comme les autres pauvres ? » A quoi répondit frère Bernard : « Il est vrai que nous sommes pauvres, mais tant s'en faut que la pauvreté nous soit fâcheuse et humiliante comme aux autres, d'autant que grâce

à Dieu, dont nous avons accompli le conseil, nous sommes devenus pauvres par notre élection et volonté propre. » A ces mots Guide regardant les frères et s'enquérant si au temps jadis ils avoient possédé des biens et substances de ce monde, ouït de leur bouche comment en vérité ils avoient possédé des richesses, qu'ils avoient ensuite départies aux pauvres pour l'amour de Dieu. Celui qui répondit de la sorte, fut frère Bernard, le second fils du bienheureux François, par nous véritablement prisé aujourd'hui comme un très saint Père de notre religion, pour ce que premièrement il embrassa la mission de paix et de pénitence, et puis se joignit au saint de Dieu, après avoir vendu et remis aux mains des pauvres tout son avoir, persévérant jusqu'à la fin en sainte pureté conformément aux ordonnances de l'évangélique perfection. La susdite femme ayant remarqué comment les frères avoient refusé les deniers, leur dit que volontiers elle les recueillerait en son logis, si tel étoit leur bon plaisir. A quoi ils répondirent humblement : « Le Seigneur te rendra bon loyer selon ta bonne volonté. » Et mesmement le mari de cette femme : « Voilà, leur dit-il, le logis que le Seigneur vous a préparé, demeurez céans tant qu'il vous plaira. » Ils rendirent grâces à Dieu et s'arrêtèrent à quelques jours, édifiant ces bonnes gens et les dressant par exemples et par paroles à une sainte vie, de sorte que par la suite de larges aumônes

furent par eux départies aux pauvres. Malgré l'honneur et la révérence qu'ils leur rendoient, les serviteurs de Dieu étoient réputés comme néant, rejetés par les grands et les petits et vilipendés en une façon si outrageuse, que parfois on les dépouilloit de leurs vêtements si chétifs et mauvais qu'ils fussent. Et demeurant nuds, parce que suivant la forme du S. Évangile ils ne portoient qu'une seule tunique, ils ne requéroient point que les choses dérobées leur fussent restituées et les recouroient avec bonne grâce, si d'aventure quelques-uns émus à pitié, les leur vouloient rendre. Qui leur jetoit de la boue et des immondices, qui leur mettoit aux mains des dés et autres passe-temps et les convioit à s'éjouir; d'autres leur tiroient les capuchons des épaules et se les ajustoient en guise de pendus. Telles et semblables vilenies leur usoient-ils, d'autant qu'ils les tenoient pour si peu de chose qu'ils ne doutoient point de les molester et contrister suivant leur fantaisie. Ce que les frères fermement et amiablement enduroient, comme leur avoit remontré le bienheureux François, et point ne s'abattoient, ni se troubloient, ni maudissoient qui leur faisoit du mal : mais comme gens d'armes de la très parfaite loi évangélique se réjouissoient et réputoient à délices de semblables tentations et tribulations, priant avec ferveur selon la parole de l'Évangile au profit et bénédiction des persécuteurs.

CHAPITRE XI

De l'entrée de quatre Frères en l'Ordre.

Il étoit manifeste à tous les hommes que les frères s'éjouissoient parmi les tribulations et qu'ils étoient fermes et persévérants en la sainte oraison, remplis d'une mutuelle charité. Et partant beaucoup venoient vers eux avec honte et repentance, implorant merci et oubli de leurs méchants déportements. Et les frères cordialement pardonnoient : « Que Dieu vous pardonne, » disoient-ils, et ils les admonestoient avec profit touchant leur salut. Comme quelques-uns les prioient de les agréer en leur compagnie, ils en reçurent un petit nombre, attendu que tous ces six avoient autorité du bienheureux François de recevoir en l'ordre, et au temps marqué ils s'en furent avec ces nouveaux venus en Sainte-Marie de Porziuncule. Or, quand ils se virent ensemble ramassés, ils tressaillirent de joie et de complaisance non commune,

si bien qu'ils avoient en oubli les outrages des hommes méchants et iniques. Ils étoient tout le jour appliqués à l'oraison et au travail manuel, afin de rompre tous passe-temps oiseux, si fort ennemis de l'âme. Ils se levoient sur le minuit et prioient avec force pleurs et soupirs. Ils s'entraidoient de mutuel service et vasselage et s'aimoient d'affection cordiale, qu'ils nourrissoient comme la mère nourrit son unique et cher nourrisson, enflammés de si belles flammes de charité qu'ils estimoient comme un néant de donner leur corps à la mort pour amour du Seigneur Jésus et encore pour le salut de l'âme et du corps des frères. A l'occasion de quoi comme un jour deux frères cheminoient ensemble, ils rencontrèrent un fou, lequel se prit à leur jeter des pierres ; ce qu'avisant l'un deux, il se porta incontinent au devant des coups et meurtrissures, voulant bien plutôt être frappé et blessé que non pas son frère pour la grande charité et unité qui étoit parmi eux. Par où apparoissoit l'inclination de leur réciproque amour à se donner mutuellement la vie. D'autant qu'ils étoient si haut enracinés et fondés en humilité et charité, l'un avoit pour l'autre une profonde révérence comme à son père et seigneur, tellement que ceux de plus grande dignité à raison d'office ou de prélature se tenoient plus petits et plus ravalés que tous les autres. Davantage étoient-ils lestes et dispos à se plier en toutes manières au vouloir de qui

commandoit sans distinction aucune au commandement juste ou injuste, parce que ce leur étoit chose douce et aimable de parfaire toute besogne commandée autant que conforme à la volonté de Dieu. Aussi ils s'abstenoient de désirs charnels, se jugeant et se gardant de toute offense et déloyauté. Si d'aventure, il advenoit que l'un des Frères proférât une parole, dont un autre étoit troublé, la conscience le remordoit et tourmentoit sans trêve ni relâche jusqu'à ce qu'il confessât son manquement et que, couché humblement en terre, il fit mettre sur sa bouche le pied du Frère contristé. Lorsque pareille requête étoit déniée, si l'offenseur étoit prélat, il ordonnoit à l'autre de mettre son pied sur le sien : mais s'il étoit sujet, le prélat lui en faisoit le commandement. Et moyennant telles pratiques et accoutumances, ils s'efforçoient d'éteindre toute haine et malice et de maintenir le parfait amour dans leur compagnie, opposant aux vices les vertus par l'aide et prévenance de la grâce de N. S. J.-C. Ils ne retenoient rien en propre : les livres et autres choses étoient communes suivant la forme apostolique. D'autant que la pauvreté trônoit véritablement parmi eux, ils départoient sans épargne et cordialement tout ce qu'ils avoient reçu à quiconque demandoit et en particulier à la requête des souffreteux et mendiants, tellement qu'à défaut d'une autre providence, ils donnoient certaine partie de leurs vêtements, si vils

qu'ils fussent, aux pauvres gens qu'ils rencontroient par les chemins. Tantôt c'étoit le capuchon, séparé de la tunique, tantôt la manche ou quelque autre morceau, afin que s'avérât cette parole de l'Évangile, à savoir : *à quiconque te requiert donne toujours*. Vint un jour un pauvre en l'église de Sainte-Marie de Porziuncule, où les frères demeuroient, et il quëta la charité. Un certain manteau avoit déjà été octroyé à un frère laïque, auquel ayant dit le bienheureux François qu'il le donnât à ce pauvre, celui-ci de bonne grâce et incontinent lui obéit, et pour son respect et dévotion fut vue cette charité monter soudainement au ciel, et le frère se sentit transporté de nouvelle et particulière allégresse. Là, où les riches du monde venoient à faillir en leurs voies, ils les recevoient amoureusement et s'étudioient avec dextérité et débonnairété à les tirer du mal et à les amener à pénitence. En outre, ils n'épargnoient ni soins ni prières à ce qu'on ne les mandât point aux terres et pays de leur naissance, afin de fuir la conversation et privauté de leurs parents et de se conformer à cette parole du Prophète : *« Je suis devenu étranger à mes frères, et pèlerin auprès des fils de ma mère. »* Ils jubiloient d'aise en la pauvreté, contempteurs de toutes richesses et choses transitoires et particulièrement de l'argent, qu'ils fouloient aux pieds comme la poussière des chemins, ne les prisant ni plus ni moins que la fiente de l'âne. Ils étoient d'autant plus

séparés du monde que plus unis et ramassés en Dieu, ils marchaient dans les voies de la croix et sentiers de justice, de stricte pénitence et observance évangélique, se gardant de tout scandale et ruine quelconque, afin de dresser à leur lignée en religion, la voie droite et sûre.

CHAPITRE XII

Suivent les noms des douze premiers Frères Mineurs,
fondateurs de l'Ordre.

Ceux-ci sont les noms (note 6) des douze premiers Frères-Mineurs, imitateurs accomplis et vassaux du Christ, observateurs de la perfection évangélique *ad litteram*, hommes choisis, sur lesquels, comme sur des pierres très-fermes, l'Ordre fut assis. Le premier fut le bienheureux François, général et fondateur de l'Ordre des Frères-Mineurs et premier ministre deux ans après sa conversion. A lui se joignit frère Bernard de Quintavalle, puis le troisième frère Pierre, le quatrième frère Gille ou Egidius, le cinquième frère Sabbatin, le sixième frère Morique, le septième frère Jean de Capelle, le huitième frère Philippe-le-

Long, premier visiteur des pauvres femmes, le neuvième frère Jean de Saint-Constant, le dixième frère Barbère, l'onzième frère Bernard de Vida et finalement le douzième frère Agnole ou Ange de Tancrède.

CHAPITRE XIII

Comment le B. François alla avec ses onze Compagnons en la cour de Messer le Pape.

Le bienheureux François s'avisant que Dieu donnoit accroissement à ses frères par nombre et mérite, attendu qu'ils étoient douze hommes très-parfaits, dit à ces onze lui douzième, leur père et capitaine : « Voyez, frères, comment Dieu augmente notre Congrégation avec grande miséricorde. Allant donc à notre sainte Mère l'Église Romaine, faisons savoir au Pontife ce que Dieu a opéré par nous pauvrets, afin que nous puissions conduire à terme sa volonté et commandement comme nous avons commencé. » Et ce propos étant amiable aux autres frères, ils s'en allèrent avec lui en la Cour du Pape. Toutefois, le

bienheureux François leur dit : « Faisons un d'entre nous chef et capitaine et le tenons comme vicaire de Jésus-Christ, que là où il délibérera de descendre et de gîter, nous ayons à lui obéir, et que là où il pensera de repaître, nous repaissions en sa compagnie. » Ils élurent frère Bernard le premier après le bienheureux François et se postèrent comme le Père avoit dit. Lors ils cheminèrent joyeux, ne proférant que paroles de Dieu : ils ne devoient que de sa louange et gloire et souvent se donnoient à l'oraison. Et le Seigneur en sa grâce et bonté préparoit le gîte et le couvert et pourvoyoit à ce que fussent alestées les choses opportunes aux nécessités de ses serviteurs. Arrivés qu'ils furent en la ville de Rome, ils trouvèrent l'Évêque d'Assise, lequel les recueillit en grande allégresse, parce qu'il honoroit et aimoit François et ses frères d'un amour tout particulier. Comme le bon Évêque ne devinoit point la cause de leur arrivée, il s'émut tout d'abord et s'affligea, croyant qu'ils faisoient état de quitter leur patrie, où le Seigneur par leur entremise avoit opéré tant de merveilles. Mais il se réjouit bientôt dès qu'il eut ouï la cause et l'intention de leur voyage, et partant leur répondit : « Je veux m'employer à votre dessein autant que je pourrai. » Car ce même Évêque étoit ami et familier d'un certain Cardinal, évêque de Sabine, de nom Messer Jean de Saint-Paul, plein en vérité de grâce divine, tout amiable et cordial aux serviteurs de

Dieu. Connaissant déjà par le susdit Évêque les faits et gestes du bienheureux François, il ressentoit un grand désir de se rencontrer avec lui, et dès qu'il le sut à Rome, il le manda quérir lui et les siens et les traita avec une singulière révérence. Durant les jours qu'ils demeurèrent près de lui, ils l'édifiaient et réconfortèrent par saintes paroles et saints exemples, si bien que tout ce qu'il avoit ouï à leur endroit étant avéré à ses yeux, il se recommanda humblement et dévotement à leur intercession et requit en grâce et faveur non commune d'être tenu et réputé comme l'un des frères de leur Compagnie. Et finalement, lorsqu'il eut interrogé le bienheureux François touchant sa venue et que celui-ci lui eut déduit son propos et intention, il s'offrit volontairement à être leur avocat et procureur en Cour de Rome.

Or donc, ledit Cardinal s'en vint vers le pape Innocent troisième, et lui dit : « J'ai trouvé un homme très-parfait, lequel se propose de vivre selon la forme et exemplaire du saint Évangile et observer ses perfections. Aussi m'est-il avis que Dieu veut dans le monde redresser et raviver les fidèles de la sainte Église. » A ce discours, le Pape s'étonna grandement et enjoignit au Cardinal qu'il eût à lui conduire le bienheureux François, si bien que le jour suivant l'homme de Dieu parut devant le Pontife et lui décela toutes ses pensées et entreprises. Or, le Saint-Père, fourni comme il étoit et orné de mer-

veilleuse prud'homme et discrétion, acconsentit aux vœux et désirs du Saint, et libéral à lui et à ses frères en beaucoup de choses, il les bénit : « Allez avec Dieu, frères, leur dit-il, et selon que Dieu daignera vous inspirer, prêchez à tous la pénitence. Et quand Dieu tout-puissant vous accroîtra par nombre et grâce, vous en référerez à nous, et lors nous vous octroyerons de plus amples commissions. » Messer le Pape, désireux de savoir si les choses octroyées ou qui ensuite se pourroient octroyer, s'accordoient au vouloir de Dieu, avant que le Saint prît congé, lui dit ainsi qu'à ses compagnons : « Nos fils, votre vie nous semble fort dure et âpre, et nous croyons si bien en l'ardeur et vérité de votre ferveur que nous n'en pouvons douter. Ce nonobstant, nous faut-il considérer au regard de ceux qui viendront après vous, que ce chemin ne leur paroisse trop roide et épineux au-dessus de la commune portée. » Mais observant leur constance dans la foi et l'ancre de l'espérance, très-fermement plantée en Christ, de sorte qu'ils n'entendoient ni peu ni rien se relâcher de leur ferveur, il dit au bienheureux François : « Mon fils, vas et prie le Seigneur, afin qu'il te décèle, que ce que tu requiers procède de son vouloir et plaisir et qu'à bon escient nous consentions à tes désirs. »

Lors le Saint, priant comme Messer le Pape avoit commandé, Dieu lui parla en esprit par manière de similitude : « Étoit en un lieu désert une très-belle

et pauvre fille, dont la beauté ravit un grand roi et lui fit convoiter de la prendre pour sa femme, parce qu'il pensoit qu'elle lui donneroit une belle et généreuse lignée. Contracté que fut le mariage, naquirent de nombreux enfants, auxquels la mère parla en cette sorte : « Mes enfants, n'ayez point de honte, vous êtes fils du roi : mais allez en sa Cour, où il vous pourvoira de toutes choses nécessaires. » Ils vinrent vers le roi, et celui-ci les voyant beaux et avenants avec sa figure et ressemblance en leurs personnes, se prit à leur dire : « De qui êtes-vous fils ? » A quoi ils répondirent « qu'ils étoient fils d'une pauvre femme, demeurant en lieu désert. » Incontinent le roi les baisa avec grande tendresse, disant : « N'ayez crainte aucune, parce que vous êtes mes enfants. Car si de ma table se repaissent avec joie des étrangers, qui ne sont point mes parents, combien davantage vous autres mes enfants légitimes. » Et le roi enjoignit à cette pauvre femme qu'elle mandât à la Cour les enfants qu'elle avoit conçus, afin qu'il les fit éduquer. » Toutes ces choses ayant été démontrées au bienheureux François durant l'oraison, le saint homme entendit que sous la figure de cette femme il étoit lui-même désigné. Puis il se présenta au Pontife de Dieu, déduisit par ordre l'exemple à lui montré et dit : « O Messer, je suis cette pauvre femme, laquelle Dieu aimant en miséricorde, fit belle et plaisante, dont les enfants légitimes ont ob-

tenu sa complaisance et dilection. Et le roi me signifia qu'il nourrira ces enfants que j'ai engendrés, d'autant que s'il nourrit les étrangers, bien doit sustenter ceux de bon lignage. Car si Dieu départit aux pécheurs les biens temporels, pour l'amour qu'ils ont à élever leur propre géniture, combien plus ferait-il envers les hommes des saints Évangiles, auxquels tels biens se doivent dignement octroyer. » Ouï ce propos, Messer le Pape grandement s'émerveilla, d'autant plus qu'avant la venue du bienheureux François, il avoit vu en vision l'église de Saint-Jean de Latran menaçant ruine et un homme religieux, de chétive apparence, l'étayant et portant sur son dos. A cette vue ébahi, voire même effrayé, comme homme sage et discret il pensoit en soi-même où pouvoit viser la signification de cette vision. Quelques jours après, lorsque le bienheureux François fut venu en sa présence et lui eut découvert son dessein avec prière de confirmer la règle, qu'il avoit écrite avec les paroles simples et claires du saint Évangile, Messer le Pape se prit à comparer sa vision avec l'exemple démontré à l'homme de Dieu et sa ferveur nompareille, et commença à raisonner en soi-même : « Vraiment celui-ci est l'homme religieux, lequel étayoit et empêchoit de cheoir l'Église de Dieu. » C'est pourquoi il le baisa et approuva la règle qu'il avoit écrite, avec injonction aux frères qu'ils eussent au fait de la prédication à en obtenir

congé du bienheureux François, et cela fut de nouveau approuvé au consistoire. Après quoi il rendit grâce à Dieu et promit genoux en terre à Messer le Pape obédience et révérence avec une dévote humilité, et pareillement les autres frères conformément au commandement de Messer le Pape, repromirent au bienheureux François obédience et révérence. Puis, la bénédiction reçue du Père des fidèles, visités les saints lieux des Apôtres, après que le bienheureux François et les onze autres frères furent tonsurés à la manière des religieux, l'homme de Dieu partit accompagné des siens de par le monde, tout émerveillé que son plus cher désir fût venu à si douce et si facile fin, et croissant chaque jour en espérance et confiance au Sauveur, lequel l'avoit prévenu par sainte révélation de tout ce qui devoit advenir. Car avant qu'il obtint tant de faveurs, une certaine nuit, alors qu'il commençoit à s'endormir, il lui sembla marcher par un chemin, près duquel étoit un arbre de mirifique poussée, beau et vigoureux. Et s'étant approché et arrêté sous cet arbre, levant les yeux en haut, incontinent le Saint s'accrut à telle grandeur et élèvement qu'il en touchoit la cime et facilement jusqu'en terre le plioit. Et de vrai ainsi fut, d'autant que Messer Innocent pape, arbre plus haut, plus fort et plus beau, se plia avec bénignité à sa demande et volonté.

CHAPITRE XIV

De l'efficace et des premiers lieux de sa prédication.

Le bienheureux François, rempli de ferme confiance et d'une foi sans pareille, alla par les cités et les castels prêcher le royaume de Dieu avec une plus entière liberté et perfection, non point à la façon de l'humaine sapience, mais en doctrine et vertu de l'Esprit-Saint. Véridique prédicateur, n'usant jamais de paroles emmiellées, et rejetant tout fard et artifice, car ce qu'il prêchoit à autrui, en paroles, il l'avoit d'abord démontré à soi-même par l'efficace des bonnes œuvres, de sorte que la vérité avoit par sa bouche une pleine et sincère issue. Un chacun s'étonnoit de son dire si véritable et puissant, attendu que personne ne l'avoit jamais enseigné, et les

maîtres ès-lettres et sciences croyoient le voir et l'ouïr comme un homme revenu d'un autre siècle. Lors, plusieurs de la foule, nobles et vilains, clerks et laïques, épris d'une divine inspiration à si bel appât de doctrine, renonçoient aux devis et pompes du monde pour se ranger sous le joug de la nouvelle discipline. Cependant François se tenoit encore avec ses disciples en un lieu fort proche d'Assise, dit Rivortorto (voy. la note 5, c. IX), lequel étoit une misérable mesure, semblable aux cavernes des montagnes, le lieu étant si resserré qu'à grand'peine ils se pouvoient asseoir, outre que maintes fois ils n'avoient quasi point de pain, mangeant au demeurant certaines racines, çà et là mendiées avec beaucoup de peine. L'homme de Dieu écrivoit par ordre les noms des frères sur les poutres de cette mesure, afin que quiconque se vouloit reposer ou prier connût son gîte en si mesquin réduit et n'eût pas à interrompre le silence nocturne. Or, un jour que les frères étoient ensemble, un vilain survint avec son âne et se voulut abriter lui et sa bête dans ce lieu; et appréhendant de n'être point reçu, il entra brusquement : « Sus, dit-il à l'âne en le poussant, nous serons bien lotis céans. » Mais le bienheureux François survenant, encore qu'il connût la méchante intention du vilain, s'émut de pitié à son endroit, malgré la rumeur qu'il avoit menée et le trouble porté parmi les frères. Il leur dit : « Il nous est métier de savoir,

frères, que Dieu ne nous a point dressés à pourvoir un gîte à l'âne non plus qu'à tenir fréquentes conversations avec les hommes, mais bien à prêcher les voies du salut et dispenser de sages conseils ; et nous devons en toute manière persister à l'oraison et opérations de la grâce.» Ils quittèrent donc cette mesure, laquelle fut depuis à l'usage des lépreux, et allèrent à Sainte-Marie de Porziuncule, où étoit une petite maison, naguère leur demeure, avant d'avoir obtenu Sainte-Marie. Et ce fut par la suite que le bienheureux François, moyennant la grâce de Dieu, reçut humblement de l'abbé du mont Soubase ladite abbaye, qu'il recommanda en toute instance et affection au ministre général et aux frères comme étant plus que tous autres lieux et églises du monde en singulière dilection à la glorieuse Mère de Dieu. Il étoit d'autant plus confirmé en cette créance par la vision d'un certain frère, durant que celui-ci vivoit encore dans le siècle, lequel François aima d'un amour spécial et l'admit dans ses entretiens et domestique familiarité. Or, ce frère, désireux de servir Dieu en religion, ouït en cette vision les hommes du monde, rassemblés à Notre-Dame de Porziuncule, les genoux en terre, les mains jointes et la face tournée vers le ciel, pleurer et prier à haute voix le Seigneur de miséricorde de les vouloir bien illuminer. Et lors, il lui sembla qu'une claire lumière, descendue du ciel, vint à resplendir merveilleuse-

ment sur les visages de ceux qui prioient. Incontinent tiré de son sommeil, il se mit en devoir de servir Dieu loin des vanités mondaines et entra en religion, où il vécut en sainte abjection et dévotion.

CHAPITRE XV

De l'amour singulier qu'il avoit à l'église de Sainte-Marie de Porziuncule et des Constitutions qu'il dressa.

Durant les jours de sa chair mortelle, le bienheureux François affectionna de préférence à tous autres lieux de l'Ordre, le refuge de Sainte-Marie aux Anges, ce qu'il témoigna par son zèle à l'orner de toutes sortes de dévotions et perfections. Car comme il étoit le berceau et le chef de toute la religion, il entendoit et vouloit que les coutumes et les exemplaires d'humilité, de très-simple pauvreté et excellence évangélique qu'on y pratiquoit, fussent comme autant de moules et de dessins aux autres maisons, et les frères qui y demeuroient, plus discrets et zélés aux choses, où se trouve la fleur d'observance. Et

l'oisiveté étant la racine de tout mal particulièrement pour les religieux, il enjoignit qu'ils se dussent exercer chaque jour en un travail quelconque, afin de ne point perdre par paroles oiseuses et vaines le profit fait en l'oraison. Mesmement il recommanda par exprès commandement que, si un frère de loisir ou en travail se lâchoit en paroles impertinentes et futiles, il fût tenu en conscience de confesser son manquement et de réciter un *Pater* pour son âme, et qu'en outre il dût, étant d'abord repris par un des frères, joindre un autre *Pater* pour l'âme de ce frère.

CHAPITRE XVI

Gomment il admonesta les Frères de ne jamais quitter ledit lieu.

Encore que le bienheureux François connût qu'en tous les endroits de la terre la divine grâce, ne faisoit jamais défaut aux élus de Dieu, toutefois il avoit éprouvé par expérience que sainte Marie de Porziuncule abondoit davantage en faveurs spirituelles, étant saintement visitée par les apparitions d'esprits célestes. C'est pourquoi il disoit souvent à ses frères : « Gardez-vous bien, mes fils, de jamais quitter ce lieu. Si d'aventure on vous met dehors par une porte, revenez incontinent par l'autre, pour ce qu'il est véritablement saint et la demeure de Dieu. » La preuve en soit qu'étant si petits, le Seigneur nous a fait croître et multiplier, illuminant des éclairs de sa sa-

gesse les âmes de ses pauvres et enflammant nos volontés du feu de son divin amour. Par le Seigneur très-bon, toute dévote prière sera exaucée et toute forfaiture aura son châtement. Donc, mes frères, ayez en révérence et honneur ce lieu et confessez-vous à Dieu de tout cœur à voix haute avec repentance et allégresse.

CHAPITRE XVII

Gomment il voulut que ses frères fussent appelés Mineurs.

Une fois le bienheureux François dit à ses frères : « Allez, mes frères, à l'aumône, parce qu'en cette heure dernière les Frères-Mineurs ont été donnés au monde et que c'est ce peuple béni que le Fils de Dieu a désigné en l'Évangile par ces paroles : *Ce que vous ferez aux minimes d'entre les frères, vous l'aurez fait à moi-même.* » Car, encore que le Seigneur-Dieu entendit par là tous les pauvres en esprit, toutefois en manière spéciale, il prédit la religion des Frères-Mineurs, laquelle devoit naître en l'Église. Et, partant, le Saint voulut qu'elle fût nommée la Confrairie des Frères-Mineurs, et comme telle l'enregistra en sa règle.

CHAPITRE XVIII

Comment il exhorta et enseigna les Frères à quitter la charité.

Le bienheureux François, ayant rassemblé des frères, s'aperçut qu'ils avoient honte de quérir la charité et par compassion à leur faiblesse, souvent il alloit seul mendier. Mais d'autant qu'une telle besogne non partagée le chargeoit au-delà de ses forces, et que néanmoins ils étoient mendiants, se devant tenir pour tels, quelque honteux qu'ils en fussent, il leur parla de cette sorte : « Très-aimés frères et fils, n'ayez point de honte de quêter l'aumône. Car Notre-Seigneur-Dieu pour nous se fit pauvre au monde, et suivant son exemple, nous avons élu le chemin de la très-véritable pauvreté, laquelle nous avons très-cordialement recueillie comme un héritage à nous laissé

et à quiconque de ferme propos le veut droitement imiter. Je vous le dis en vérité que les plus nobles et sages du siècle se joindront à notre règle et tiendront à honneur et grâce de quêter l'aumône. Et, partant avec la bénédiction de Dieu, pleins de confiance et de joie, demandez la charité et d'autant plus librement que si vous dussiez recevoir le loyer de cent deniers, puisque par l'amour de Dieu vous rétribuez l'aumône corporelle en disant : Pour l'amour de Dieu ne déniez point l'aumône, au prix de laquelle il n'est rien de comptable au ciel et en terre. »

CHAPITRE XIX

**Comment il vint avec ferveur au-devant d'un frère,
lequel rapportoit les aumônes en louant Dieu.**

Une autre fois, le bienheureux François étant à Sainte-Marie de Porziuncule, un frère fort spirituel s'en revenoit du pays d'Assise avec l'aumône, tout en chantant à haute et joyeuse voix la louange de Dieu. Ce qu'ayant ouï le Bienheureux, il sortit plein de ferveur à sa rencontre, il baisa son dos, où pendoit la besace, la prit et la porta parmi les frères. « Qu'il soit béni mon frère, s'écria-t-il, lequel va et quête et s'en revient joyeux avec l'aumône. »

CHAPITRE XX

Du chapitre deux fois l'an assemblé à A.-D. de Porzinnucle.

Le lieu de Sainte-Marie ayant été octroyé par l'abbé ci-dessus nommé, le serviteur de Dieu ordonna que se tint deux fois l'an un chapitre, à savoir : aux solennités de la Pentecôte et au jour de la Saint Michel. Les frères assemblés délibéroient de la meilleure observance de la règle ; ils répartissoient par les provinces les prédicateurs du pauvre peuple et mandoient un chacun là où besoin étoit. Le serviteur de Dieu adressoit des admonitions, remontrances et commandements comme il lui sembloit selon l'esprit de Dieu avec grand zèle et affection, démontrant son dire par ses œuvres et ses exemples. Encore qu'il

honorât les prélats et les prêtres de la sainte Église et mesmement les personnages nobles et riches, toutefois son amour se tournoit vers les pauvres, auxquels il se donnoit tout entier avec une tendre compassion. Nonobstant qu'il fût le premier parmi les frères, il établissoit un autre frère son gardien et chef, lui rendant humble et dévotieuse obéissance, afin de couper court en cette sorte à toute occasion de superbe. Il humilioit son propre corps jusqu'en terre parmi les hommes dans l'espérance de mériter au regard de Dieu d'être un jour exalté en l'assemblée des saints et des élus. Il admonestoit les frères d'observer strictement la règle du saint Évangile qu'ils avoient promise et d'avoir une particulière dévotion et révérence aux Offices divins et préceptes ecclésiastiques, d'assister aux Messes et d'adorer avec ferveur le corps du Seigneur Jésus. Aussi vouloit-il qu'ils eussent en singulier honneur les prêtres, préposés aux choses sacrées et aux très-saints Sacraments ; et que partant en lieu quelconque, où les frères viendroient à les rencontrer, ils eussent à s'incliner devant eux et à leur baiser non-seulement la main, mais encore les pieds de leur monture, par respect à leur puissance. Il les avertissoit de se garder de tout jugement et de ne point mépriser le vivre splendide et délicat des riches, non plus que leurs vêtements somptueux, parce que Dieu est le maître d'eux et de nous, les pouvant tirer à soi et

justifier. En outre, il enjoignoit de les respecter comme frères et seigneurs, étant voirement frères créés par le même Créateur et pareillement seigneurs, lesquels subministrent aux bons le nécessaire à faire pénitence. Et disant ces choses, il ajoutoit que tel doit être le maintien des frères parmi les gens du siècle, afin que quiconque les entendroit ou verroit, eût à glorifier dévotement le Père céleste, d'autant qu'il n'avoit d'autre désir ni pensée, sinon que Dieu fût loué pour ses œuvres et les œuvres des frères : « Comme vous annoncez, disait-il, la paix avec la bouche, de même la devez-vous avoir dans le cœur. Que nul ne soit par vous excité à colère ou scandale, mais bien rappelé à la paix, bon vouloir et accord, prenant en exemple votre humilité et mansuétude, parce que pacifier les esprits contraires et fâcheux et reconduire aux droits sentiers les égarés doit être notre point de mire, si bien que ceux par nous tenus pour membres du diable, seront un jour membres du Christ. »

Le doux Père reprenoit en plus les frères, qu'il savoit trop durs et âpres à leur corps par macérations, jeûnes, veilles et disciplines, étant aucun d'entr'eux, lesquels se servoient et tourmentoient leur chair, l'ayant en haine et malédiction, ce qu'il leur défendoit par de bénignes et raisonnables admonitions et lioit leurs blessures sous le charme de salutaires commandements.

Parmi les frères, qui intervenoient au chapitre, nul n'osoit discourir des faits du siècle ; mais ils s'entretenoient des vies des pères anciens et des moyens de gagner de mieux en mieux la grâce du Seigneur Dieu ; et si quelqu'un étoit travaillé de tribulations ou tentations, il les sentoit s'évanouir aux propos du bienheureux François, lequel parloit en si belle douceur et componction, en père miséricordieux et médecin des infirmes et non point en juge, souffrant avec les souffreteux, gémissant et affligé avec ceux qui pleuroient et gémissoient. Le chapitre achevé, il bénissoit les frères et les mandoit en leurs provinces avec congé de prêcher à ceux d'entr'eux clercs ou laïques, aptes à tel office par esprit de Dieu et faconde suffisante.

Or, ils se départoient en grande allégresse et se répandoient par le monde comme pèlerins et étrangers sans autre viatique que le livre des Heures. Et partout où ils rencontroient des prêtres pauvres ou riches, bons ou méchants, ils s'inclinoient humblement en signe de révérence, logeant en leurs maisons plutost que chez les séculiers, et au défaut des prêtres ils cherchoient les plus honnêtes et spirituels, jusqu'à ce que Dieu inspirât à quelqu'un de ses serviteurs de leur apprêter le logis aux villes et castels, qu'ils faisoient état de visiter. Et Dieu leur départoit au temps opportun l'esprit et les paroles, à l'effet de transpercer les cœurs des jeunes et des

vieux, lesquels quittoient père, mère et tout bien pour vêtir l'habit des frères, si bien que véritablement l'esprit de division fut envoyé sur la terre, pendant que les enfants se recouvroient (note 7) en religion, abandonnant leurs proches aux souillures du péché. Ces nouveaux venus étoient conduits au bienheureux François pour prendre de ses mains la vêtue religieuse, et non point seulement les hommes, mais dans les villes et châteaux des vierges et des veuves, touchées au vif par les paroles des frères, se renfermient comme pénitentes dans les monastères à telle fin préparés. A cette occasion, leur fut proposé un frère correcteur et visiteur. Semblablement hommes et femmes, conjoints par les liens du mariage, se vouoient à une sévère pénitence dans l'intérieur de leurs maisons. Et de la sorte par les opérations du bienheureux François, parfait amant de la sainte Trinité, comme le figuroit le rajustement des trois églises, fut renouvelée et refluorée l'Église de Dieu en trois ordres, chacun desquels confirma en son temps le vicaire du Christ en terre.

CHAPITRE XXI

Gomment il enseignoit les frères à traiter leur corps.

Le Père très-saint disoit à ses frères : « Le serviteur de Dieu, qu'il mange ou boive, dorme ou fasse chose quelconque, doit user de discrétion à son corps, afin que le frère le corps ne se puisse lamenter, en disant : Je ne puis me tenir droit, ni durer en oraison, ni m'éjouir dans les tribulations, ni opérer aucun bien, d'autant que tu ne satisfais pas à mon besoin. Contrairement, si d'aventure le serviteur de Dieu satisfait au corps en bonne et honnête manière et que nonobstant frère le corps se veuille regimber et ne se soucier de rien, convoiteux de sommeil durant l'oraison, veilles et autres saints exercices, leur force est de tenir en bride le corps comme un méchant cheval, lequel

voudroit manger, sans porter de fardeau. Mais si en santé ou infirmité, frère le corps, à cause de misère et de pauvreté, ne peut avoir son nécessaire et que l'ayant discrètement demandé à son prélat pour amour de Dieu, sans l'avoir obtenu, que pour l'amour de Dieu, il patiente humblement, pour ce que attendre avec patience ce qui le doit consoler et ne l'avoir point, lui sera imputé en guise de martyr. Car ayant parfait son devoir par humble requête, il sera du tout excusé de péché, encore que par la suite il devienne plus gravement infirme. »

CHAPITRE XXII

Touchant la délectation et l'abandon de l'argent.

Le véritable ami et imitateur de Jésus-Christ, méprisant par-dessus toutes choses l'argent, induisit toujours ses frères par exemples et paroles à le fuir ni plus ni moins que le diable, lui étant avis qu'ils eussent à le priser comme du fumier, en lui opposant un poids égal d'amour céleste. A propos de quoi il advint un jour qu'un séculier, entré pour prier en l'église de Sainte-Marie de Porziuncule, posa une offrande d'argent près de la croix. Et lui étant sorti, un frère toucha cet argent de sa main et le jeta dans une fenêtre. Ce qui ayant été référé au bienheureux François, ce frère tout marri cria incontinent merci et pitié, et genou en terre, s'offrit à être battu de

verges. François le gourmanda rudement et lui commanda de prendre avec sa bouche cet argent dans la fenêtre et pareillement avec sa bouche de le poser sur la fiente d'un âne. Le frère ayant avec gracieuseté obéi à ce commandement, tous ceux qui le virent et ouïrent, furent surpris d'extrême frayeur et détestèrent davantage l'argent, avec un tel mépris comparé à la fiente de l'âne.

CHAPITRE XXIII

De l'observance de pauvreté.

Le bienheureux Père montrait aux frères comment ils devoient chercher dans les livres la parole et le témoignage de Dieu, et non leur prix et rareté, l'édification et non une vaine beauté. Aussi vouloit-il qu'ils en eussent peu et encore d'un commun usage au besoin des frères. Les lits bas et touchant terre, reluisoient de si belle et riche pauvreté, qu'un peu de paille, recouvert de haillons à demi-consumés, étoit tenu pour un lit. Il les instruisoit à faire de mesquines habitations et maisonnettes de bois, et non de pierre, sans aucun ornement. Non-seulement il méprisoit et repoussoit la structure superbe des maisons; les choses même nettes et polies et trop plai-

santes à la main lui étoient à dégoût, ne prisant aux tables et autres ustensiles rien, qui sentît le monde et qui n'exprimât pas la parfaite pauvreté, l'exil et le pèlerinage de cette vie dûment et clairement signifiés.

CHAPITRE XXIV

Comment il voulut que les frères s'exerçassent au travail manuel.

« Les tièdes, lesquels ne s'emploient point en un travail quelconque avec humilité et simplicité, disoit le bienheureux François, sont assurément rejetés de la bouche de Dieu. » Et partant, si un frère oiseux venoit à comparoitre devant lui, il le reprenoit et tançoit en toute rigueur. Le Bienheureux, exemplaire en toute perfection, travailloit de ses mains et mettoit à profit l'excellent don du temps. « Je veux, disoit-il, que mes frères travaillent et humblement s'adonnent aux bonnes opérations, afin qu'ils ne soient point à charge aux hommes ni en butte à leur mauvais

vouloir, et que ni le cœur ni la langue ne ruminent à leur endroit aucune méchanceté. Et si tant est que quelques-uns ne savent pas travailler, qu'ils apprennent. Le gain et la récompense ne se doivent pas commettre à l'arbitre du travailleur, mais du gardien ou de la famille.

CHAPITRE XXV

Comment il prédit que la science seroit une occasion de ruine.

Le bienheureux François se lamentoit, si au détriment de la vertu on pourchassoit la science, cause d'enflure et de superbe, par où chacun étoit en danger de trébucher en sa vocation première ; il avoit accoutumé de dire : « En vérité, mes frères, qui convoite les honneurs de la science, au jour de la tribulation, se trouvera les mains vides. Et partant, je vous voudrois experts en la vertu, afin qu'au moment des douleurs Dieu fût avec vous dans les angoisses. Car, certes, elle surviendra la tribulation, où les livres alors de nulle valeur, seront jetés par les fenêtres et relégués dans les lieux obscurs. » Ce qu'il alléguoit, non point parce qu'il lui déplaisoit qu'on lût les Écritures ;

mais il désiroit que ses frères fussent plus versés dans la science du divin amour que dans les subtilités de la science de l'école, pressentant voisins les temps, où la science serait une occasion de ruine. En confirmation de quoi, il s'apparut après son trépas à l'un de ses compagnons, trop affectionné à l'étude de ses prédications, le gourmandant et ordonnant qu'il s'étudiât à marcher par la voie de la simplicité et de l'humilité.

CHAPITRE XXVI

In quoi consiste la parfaite obéissance.

Il disoit le Père saint à ses frères : « Au premier mot faites le commandement et n'en attendez pas un deuxième, étant bien avisés que bien des choses vous sembleront impossibles, si vous pesez et jugez ce qu'on vous commande, et encore que ce qu'on vous commande soit au-dessus de ce que vous pouvez, la sainte obéissance vous viendra en aide. »

CHAPITRE XXVII

**Comment il compara le parfait obéissant
à un corps mort.**

Le bienheureux François étant une fois assis parmi ses compagnons, il soupira et dit en ce soupir : « A peine est-il dans le monde entier un seul religieux dûment obéissant à son prélat. » Et les frères incontinent, dirent : « Père, fais-nous connoître la parfaite et souveraine obéissance. » Et lui, répondant, figura le vrai et parfait obéissant sous la ressemblance d'un corps mort. « Prends un corps sans âme et le pose où il te plaît, tu le verras ne point contredire au mouvement, ne point murmurer de l'endroit où on le met, ni se récrier en aucune façon. S'il est placé en lieu haut, il regardera vers la terre et non au-dessus ; s'il est vêtu de pourpre, il pâlira

doublement. Or, tel et semblable est le véritable obéissant. Quand il est mû d'un lieu, il n'a point de souci où on le gîte ; point ne murmure, ni n'insiste si on le change. Prompt aux offices journaliers, il se maintient en humilité, et tant plus on l'honore, tant plus il se répute indigne. »

Une autre fois, il nommoit permission ou justice, ce qui étoit octroyé après la requête, et proprement obéissance, les choses commandées et non requises ; estimant que la fleur d'obéissance s'épanouissoit là où ni la chair ni le sang n'ont point de part, moyennant laquelle et avec la faveur de la divine inspiration on va parmi les infidèles pour gagner les prochains ou briguer le martyre. Il réputoit que la demande en étoit fort agréable au Seigneur.

CHAPITRE XXVIII

Comment il se refusoit à loger en une cellule honorable et ne vouloit pas que sa cellule fût dite sienne.

En l'ermitage de Sarziane, un frère dit à un autre frère : « D'où viens-tu, mon frère ? » lequel répondit : « Je viens de la cellule de François. » Lors François l'entendant, lui dit : « Pourquoi l'appeler mienne ? dorénavant elle sera d'un autre et non plus de moi ; » ajoutant : « Notre-Seigneur étant au désert où il pria et jeûna quarante jours et quarante nuits, n'édifia ni cellule ni maison, et se tint sur le rocher de la montagne. »

CHAPITRE XXIX

D'un frère qui ne prioit ni ne travailloit,
mais mangeoit bien.

Au commencement de la Religion étoit parmi eux un frère, lequel prioit peu, ne travailloit point, mangeoit beaucoup et n'avoit nul souci de quêter la charité. Le bienheureux François s'avisant par l'inspiration du Saint-Esprit que ce frère étoit un homme charnel, lui dit : « Vas par ton chemin, frère mouche, parce que tu veux manger la fatigue de tes frères et te tenir oisif en l'œuvre de Dieu ni plus ni moins que le frêlon parasite, fainéant en son fait et grugeur du travail des abeilles. » Et celui-ci comme homme charnel, s'en fut par sa voie hors de la Religion.

CHAPITRE XXX

De la pénitence qu'il donna à un certain Frère pour un mauvais jugement qu'il avoit fait à l'endroit d'un pauvre.

Comme le bienheureux François étoit allé prêcher en un lieu, il rencontra sur son chemin un pauvre souffreteux, auquel ayant tendre compassion, il se prit à deviser à son compagnon de la misère et infirmité de ce pauvre. « Bien est-il vrai, repartit le compagnon, qu'il paroît en piteux état. Qui sait néanmoins s'il n'est point riche et s'il ne feint point la pauvreté ? » Lors le bienheureux François le tançant vertement : « Vas, dit-il, mets bas tes habits, jette-toi nu aux pieds de ce pauvre et lui confesse comment tu as péché à son endroit par ton murmure et ta méchante détraction. Car, en péchant contre lui, tu as péché

contre le Seigneur-Jésus. Toutes les fois que tu vois un pauvre, considère le Nom qu'il produit en sa requête, à savoir le Christ, lequel porta la pauvreté en sa chair. »

CHAPITRE XXXI

Comment les récréations qu'il prenoit parfois se terminoient en allégresse.

Enivré d'amour et passion pour le Christ, le bienheureux François, d'autant qu'il ressortoit une très-suave mélodie en son esprit, embrasé comme une fournaise, s'échappoit en paroles françoises, si bien que la veine de ses divins accents, furtivement insinués à ses oreilles, s'épanchoit en cantiques, formés dans le langage de France. D'autres fois il prenoit et levoit de terre une baguette, qu'il tenoit du bras gauche et par-dessus en ajustoit une autre en manière d'arc, pendant que de la droite il faisoit semblant d'en tirer des sons comme d'un luth avec des gestes et des mouvements en cadence, chantant en françois Messire Jésus-Christ. Ce chant et cette

danse étoient suivis de larmes de compassion au Sauveur, et dans un tel transport d'allégresse, oublieux de ce qu'il tenoit à la main, il étoit attiré et ravi au Ciel.

CHAPITRE XXXII

Comment il reprit un Compagnon atteint de tristesse et mélancolie.

Une fois le bienheureux François reprit un de ses compagnons au visage triste et affligé, et lui dit : « Pourquoi es-tu triste ? contriste-toi de tes péchés, lorsque tu converses seul avec Dieu et le prie de te faire miséricorde ; puis rends à ton âme la joie du salut, dont elle est privée par tes iniquités. Devant moi et le reste des frères aie une figure joyeuse, car il n'est pas séant au serviteur de Dieu de montrer une face mélancolique et renfrognée. »

CHAPITRE XXXIII

Comment il condescendit à l'un de ses frères, lequel se mouroit de faim, en mangeant avec lui.

Advint qu'une nuit, pendant que les frères dorment, un d'eux se prit à geindre piteusement et dit : « Je meurs de faim. » Aussitôt, le Bienheureux se levant, fit dresser la table, et en homme de charité et de discrétion mangea avec lui, afin qu'il n'eût point honte de manger seul et par caprice. Et mesmement mangèrent tous les autres. Après quoi François dit : « Mes frères, je vous dis en vérité que chacun tienne compte de ses forces. Car encore que quelques-uns se puissent sustenter avec peu de nourriture, je ne veux point que qui ressent une plus grande nécessité se conforme avec peine et effort à une telle observance, mais que chacun donne

au corps selon sa condition et son besoin, afin que le corps rende bon et loyal service à l'esprit. Gardons-nous toutefois de trop manger pour ne nuire ni au corps ni à l'âme et semblablement gardons-nous d'abstinence outrée, parce que le Seigneur requiert miséricorde et non sacrifice. Frères très-aimés, c'est par charité pour notre frère que nous avons mangé avec lui et non par caprice ni nécessité. »

CHAPITRE XXXIV

Comment il compâtit à un frère malade en mangeant des raisins avec lui.

Une autre fois, le bienheureux François sachant qu'un frère malade avoit grande convoitise de raisins et qu'il s'en taisoit par honte, d'un cœur paternel le mena dans la vigne, où s'asseyant avec le frère, il se mit à manger des raisins, pour que celui-ci n'eût pas honte d'en manger seul.

CHAPITRE XXXV

Gomme quoi il alloit quérir humblement la viande pour les frères infirmes et tout à la fois les convioit à pénitence.

Le bienheureux François n'avoit pas honte de chercher des viandes dans les lieux publics au besoin des frères infirmes, leur rappelant la patience et les admonestant de ne se point troubler, encore qu'ils ne fussent point satisfaits. Ensuite de quoi il fit écrire dans une certaine règle : « Je prie mes frères infirmes qu'ils n'aient point à se troubler ni courroucer, ni qu'ils ne requièrent point les médecins avec un extrême empressement, réprimant le désir de libérer la chair, laquelle pour sûr doit trépasser, étant ennemie de l'âme : mais qu'ils rendent grâce de toutes choses et ne veulent que ce qu'à Dieu plaît, pour ce que tous sont préordonnés à la vie. Car il dompte et instruit par des coups, des fléaux et infirmités, comme il le dit lui-même : Ceux que j'aime je les tance et rudoie. »

CHAPITRE XXXVI

Comment il ressentoit de la honte en voyant un plus pauvre que lui.

Advint encore un jour que le bienheureux François rencontra un très-pauvre homme et considérant sa pauvreté, il dit à son compagnon : « La pauvreté de cet homme nous est une honte et un reproche. Et ce m'est en vérité une vive réprimande que la vue d'un plus pauvre que moi, d'autant que j'ai élu la sainte pauvreté pour ma dame, mes délices et richesses spirituelles et corporelles, et qu'il est bruit de par le monde que j'ai fait profession de pauvreté devant Dieu et devant les hommes. »

CHAPITRE XXXVII

Comment il réputoit à larcin ne point donner son manteau au plus nécessaireux.

Comme il s'en revenoit de Sienne, le bienheureux François rencontra un pauvre et dit à son compagnon : « A nous est métier de rendre à ce pauvre le manteau, lequel est sien, d'autant qu'il nous fut prêté jusqu'à ce que nous trouvions un plus pauvre que nous. » Lors le compagnon considérant la nécessité du père compatissant, s'opposoit à ce qu'il ne pourvût point autrui au détriment de soi-même. Mais le Saint reprit : « Voudrois-tu être larron? Et ne seroit-ce point un vol que de dénier au plus nécessaireux! » Cela dit, le pieux père donna son manteau au pauvre.

CHAPITRE XXXVIII

Comment un pauvre, en vertu de l'aumône du B. François, pardonna à son Seigneur le tort qu'il en avoit reçu.

Tout auprès de Colle, dans le comté de Pérouse, le bienheureux François trouva un pauvre homme qu'il avoit connu dans le siècle, et lui dit : « Frère, comment es-tu rempli d'ire et de fiel ? » Cet homme se lâcha en dures et outrageuses paroles contre son seigneur. « Par la grâce de mon Seigneur, que Dieu maudisse, s'écria-t-il, je ne puis être que fort mal, pour ce qu'il m'a dérobé tout mon avoir. » Le Bienheureux, le voyant persister en une telle haine mortelle, par compassion pour son âme lui dit avec bonne façon : « Frère, pardonne à ton seigneur pour l'amour de Dieu, afin que ton âme soit sauve. Possible encore qu'il te rende ton avoir. Autrement tu

perdras et ton avoir et ton âme avec. » — « Je ne puis du tout pardonner, reprit l'autre, s'il ne me rend ce qu'il m'a dérobé. » A quoi le Bienheureux ajouta : « Tiens, je te donne ce manteau et te prie de pardonner à ton seigneur pour l'amour de Dieu. » Et soudain humilié en son cœur et comme incité à bien par un tel bénéfice, il pardonna l'injure à son seigneur.

CHAPITRE XXXIX

Comment il présentoit en soi-même le portrait de la parfaite humilité.

Le temps du Chapitre étant proche, le bienheureux François dit à son compagnon : « Il m'est avis que je ne serois jamais Frère-Mineur, sinon en l'état que voici : Prélat des frères comme je suis, je vais au Chapitre, je prêche et admoneste. Or, le prêche fini, ils crient contre moi : Nous ne voulons pas que tu sois à notre tête, parce que tu es un méchant harangueur, abject et idiot. Après quoi ils me chassent avec injure et déshonneur ; donc me semble-t-il que je ne serois point Frère-Mineur, si je ne me réjouissois d'être vilipendé et honteusement expulsé, les frères me répudiant comme leur prélat. »

CHAPITRE XL

Comment il apprit aux Frères à juger quand il étoit véritablement serviteur de Dieu.

Le bienheureux François, rassemblant un jour bon nombre des frères, leur dit : « J'ai prié Dieu de me montrer quand je suis son serviteur et quand je ne le suis pas, n'ayant d'autre souci que de toujours le servir. Or, le très-bénin Seigneur m'a répondu selon sa grâce : « Sache que tu es véritablement mon serviteur, lorsque tu penses, parles et opères dans les choses saintes. » C'est pourquoi je vous ai conviés, mes frères, afin de m'humilier devant vous quand vous me verrez faillir en tous ou en quelqu'un de ces points. »

CHAPITRE XLI

De son amour et dévotion oraison et combien
dévotement il récitait l'Office.

Nonobstant qu'il fût durant longues années affligé de graves infirmités aux yeux, à l'estomac et à la rate, il étoit néanmoins respectueux et dévotieux aux oraisons, et lorsqu'il récitait les heures canoniques, jamais il ne s'appuyoit au mur ni au pilier, mais il se tenoit droit, le chef découvert et souvent agenouillé, employant la meilleure partie du jour et de la nuit en méditations. Quand il cheminoit de par le monde, il avoit accoutumé de s'arrêter pour dire les Heures, et mettoit pied à terre, s'il alloit chevauchant à raison d'infirmité. Un jour que pour cette même cause il étoit porté à cheval, il pleuvoit très-fort, et encore que tout détrempé d'eau, il descendit

de sa monture, voulant dire l'Office, lequel il paracheva, malgré si méchante saison, avec une ferveur nompareille, ni plus ni moins que s'il se fût recueilli et abrité en l'église ou en sa cellule. Il dit lors à son compagnon : « Si en paix et loisir le corps veut manger la nourriture, laquelle devient avec lui la pâture des vers, d'autant plus en paix et placidité, révérence et récollection, doit l'âme prendre sa nourriture, laquelle est Dieu lui-même. »

CHAPITRE XLII

Louanges du Seigneur Très-Haut.

Tu es Saint, Seigneur Dieu, le Dieu des dieux, et tu fais des choses merveilleuses. Tu es fort, tu es grand, tu es très-haut, tu es très-puissant. Père Saint, Roi du ciel et de la terre, tu es trine et un, Roi des rois. Tu es bon, tu es tout bien et le bien souverain, Seigneur, Dieu véritable et unique. Tu es amour et charité, tu es sagesse, tu es humilité et patience. Tu es beauté, sécurité, repos et allégresse. Tu es notre espérance et bonheur. Tu es justice et tempérance. Tu es force et prudence. Tu es richesse et suffisance, mansuétude et notre défense, gardien et protecteur, asyle et vertu. Tu es notre espérance et charité. Tu es notre ineffable douceur, la bonté admirable et infinie, mon Seigneur Dieu tout-puissant, pieux, miséricordieux et Sauveur.

Oraison.

Dieu tout-puissant, juste et miséricordieux, donne à notre misère par ta grâce de savoir te désirer et de ne jamais vouloir que ce qui te plaît, et partant purifie-nous à l'intérieur, illumine et enflamme du feu de l'Esprit-Saint afin qu'il nous soit loisible de marcher sur les traces de ton Fils bien-aimé, Notre Seigneur Jésus-Christ et de monter jusqu'à Toi, Très-Haut, moyennant ta seule grâce, vivant, régnant et glorieux en Trinité parfaite et simple unité, Dieu tout-puissant, aux siècles des siècles. *Amen.*

CHAPITRE XLIII

Mouchant son amour à la Règle et Religion.

Il aimoit d'ardent amour tout parfait amant de l'observance du saint Évangile et aussi de notre Religion, laquelle n'est autre que la parfaite observance évangélique, et à tous ses véritables amateurs, présents et futurs, il départit une toute spéciale bénédiction. « De vrai, disoit-il, à ses parfaits zélateurs, notre profession est livre de vie, espérance de salut, arrhes de gloire, mélodie d'évangile, chemin de la croix, état de perfection, clef de paradis et pacte d'éternelle paix. » Il vouloit qu'ils n'en fussent jamais rassasiés, qu'ils en conférassent souvent par colloques mutuels en manière de remède à la tiédeur, et que souvent ils rappelassent dans leur conscience le serment donné, leur enjoignant à tous de mourir dans la Religion et l'observance du saint Évangile.

CHAPITRE XLIV

D'un saint frère laïque, trépassé martyr la Règle
en main.

D'une si sainte doctrine et religion, instituée par le bienheureux Père, se ressouvenant certain frère laïque, que nous tenons comme créance certaine être monté au chœur des martyrs, désireux de pâtir parmi les infidèles, lesquels par un bonheur singulier l'obligèrent au martyre, prit des deux mains la Règle avec une étrange ferveur et humblement à genoux, dit à son compagnon : « Je me confesse coupable, frère très-cher, en présence de la divine Majesté et de toi, de tous manquements commis contre cette Règle. » A cette brève confession survint le coup mortel, par où étant mort à la vie, il fut couronné des palmes du martyre. Or, ce frère étoit

entré en religion de si fraîche jeunesse qu'à grand-peine pouvoit-il supporter le jeûne commandé ; et néanmoins, si petit et si enfant, il avoit accoutumé de porter la panelière des viandes. Las ! combien plus heureux enfant, lequel si heureusement commença et plus heureusement finit.

CHAPITRE XLV

En quelle manière les Frères faisoient leur réconciliation.

Le bienheureux François alléguoit que les Frères-Mineurs étoient mandés de Dieu en ces derniers temps pour faire luire des exemples de lumière aux hommes, fourvoyés dans les ténèbres du péché ; et partant il se sentoit parfumé de suaves odeurs et tout réjoui de précieuse odeur, lorsqu'il entendoit exalter les merveilles et prouesses des saints frères, épandues de par le monde. Advint une fois que frère Barbaro en présence d'un personnage noble de l'île de Chypre, s'emporta de véhémence injurieuse contre un autre frère, lequel il vit quelque peu désappointé par cette saillie. Et incontinent irrité contre soi-même, par manière de vengeance il

prit la fiente d'un âne en sa bouche, et se mettant à mâcher à belle dent cette ordure : « La langue, dit-il, mâche la fiente, parce qu'elle a vomi contre mon frère le venin de l'ire et méchanceté. » A quoi ce personnage, émerveillé de stupeur, partit fort en dévotion et dorénavant se donna âme et biens à la discrétion des frères. Or, telle étoit parmi eux l'accoutumance et pratique que si quelqu'un avoit proféré une parole d'injure ou de fâcherie contre les autres, tout soudain se jetant à terre, il baisoit au pied le frère offensé et humblement demandoit mercy. Le saint Père s'éjouissoit en telles et semblables démarches, par où ses enfants donnoient des exemples de sainteté. Il les persuadoit et exhortoit moyennant une bénédiction très-digne de toute révérence à induire par œuvres et paroles, comment que ce fût, les pécheurs à l'amour du Christ, d'autant qu'il vouloit qu'en l'amour des âmes, dont il étoit lui-même abondamment fourni, ils se dussent accorder avec lui par nature et ressemblance.

CHAPITRE XLVI

Des béatitudes déclarées par notre Père S. François.

Des pauvres d'esprit.

Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume du Ciel est à eux. Il en est beaucoup, lesquels pratiquent les Oraisons et Offices et font en leur corps force abstinences et afflictions, mais se contristent et froncent le sourcil au moindre bruit de parole, qu'ils réputent injurieuse à leurs corps ou en toute manière que ce puisse être. Ceux-là ne sont point pauvres d'esprit, d'autant que les véritables pauvres d'esprit se haïssent eux-mêmes, bienveillants à qui les offense et blesse en la face.

Des véritables pacifiques.

Bienheureux les pacifiques pour ce qu'ils seront

aits enfants de Dieu. Ceux-là sont vraiment pacifiques, lorsqu'en ce monde ils supportent toutes choses pour amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ayant paix en l'âme et au corps.

De la pureté du cœur.

Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu. Ils sont purs de cœur les contempteurs des choses terrestres, lesquels aspirant aux célestes, ne défont jamais en l'oraison, et voient messer le Seigneur Dieu vivant et véritable d'une âme et d'un cœur pur.

De l'humilité dans les biens et bénéfices.

Bienheureux le serviteur, lequel ne s'enfle ni se gaudit du bien, à lui dit ou départi de Dieu, ni plus ni moins que du bien dit et départi à autrui. Car il vient à faillir l'homme, alors qu'il veut davantage prendre au prochain que non pas octroyer du sien au Seigneur.

Du support du prochain.

Bienheureux qui est aimable à son prochain selon

sa faiblesse et fragilité, en quoi le prochain requiert support et compassion.

Que tout bien se doit référer à Dieu.

Bienheureux le serviteur, s'il reporte à Dieu tous ses biens, d'autant que qui retient en soi chose aucune, en soi recèle les deniers de son Seigneur ; et ce qu'il estime avoir lui sera ôté à bon escient.

De l'humilité à garder dans les louanges humaines.

Bienheureux le serviteur, lequel ne se prise point pour meilleur, loué, prôné et exalté qu'il est par les hommes, ni plus ni moins que tenu pour vil, petit et de nulle valeur, attendu que tant est l'homme devant Dieu, tant est-il en vérité et rien davantage Malheur au religieux, mis par les autres en élèvement et dignité, dont la volonté vaine et glorieuse, ne sait point s'abaisser ni descendre, comme au contraire bienheureux l'homme, monté au faite sans élection de sa volonté et néanmoins toujours désireux d'être sous les pieds des autres.

De la sainte allégresse et vaine gloire du Religieux.

Bienheureux le religieux, dont la joie et le contentement se reposent aux très-saintes paroles et

opérations de Dieu et de la sorte gagne et attire les hommes à son amour en aise et jubilation. Au contraire, chétif et pitoyable celui qui se complait aux paroles de vaine oisiveté, induisant et engageant les hommes aux risées de moquerie.

De la manière de s'entretenir en grâce et silence.

Bienheureux le serviteur de Dieu, s'il n'a point accoutumé de parler par l'appât d'humaine rétribution, ni de découvrir ses secrets plus particuliers, comme aussi de n'être point précipité en ses discours, disposant avec sagesse ce qu'il doit dire et répondre. Malheur au religieux, lequel ne recèle point en son cœur les biens de Dieu, qu'il doit rendre seulement manifestes par des œuvres et saintes opérations, tandis qu'au contraire il désire de les découvrir à tous et un chacun, en l'attente de louange et faveur. Car ce faisant, il a reçu sa rétribution et ses auditeurs porteront peu de fruits.

Du support des corrections.

Bienheureux qui étant repris et accusé, souffrira cette répréhension de la part d'autrui comme de lui-même. Bienheureux qui étant réprimandé, se déporte avec bénignité, obéit avec timidité, simplement confesse son méfait et de bon gré donne sa-

tisfaction. Bienheureux qui n'est point empressé à se couvrir de prétextes et porte en toute humilité la honte et la répréhension, encore qu'il n'ait point failli en la coulpe. Bienheureux qui est trouvé aussi humble à l'endroit de ses inférieurs que de ses prélats et seigneurs. Fidèle et sage le serviteur, lequel va au-devant du châtiment par la confession et satisfaction du péché.

De l'amour fraternel.

Bienheureux le serviteur, rempli d'amour et bienveillance envers son frère, tant infirme et souffreteux que sain et de belle apparence. Est bienheureux celui, lequel auroit une aussi cordiale et égale affection à son frère, soit qu'il fût voisin ou lointain de lui, et ne diroit en cachette aucune parole qui ne la pût pareillement dire en sa présence.

De la foi et révérence à l'endroit des clercs.

Bienheureux le serviteur, s'il a foi aux clercs, lesquels vivent selon la forme et manière de la sainte Église romaine, et malheur à qui les tient à mépris. Et encore qu'ils soient pécheurs, personne ne se doit ingérer de les juger et condamner, pour ce que Dieu réserve à soi seul d'en faire le jugement final. Car plus est merveilleuse leur admiration au très-

saint Corps et Sang du Christ-Jésus notre Seigneur, lequel ils reçoivent et puis vont aux autres départant, plus ont-ils en soi grief et lourd péché que les autres hommes de ce monde.

CHAPITRE XLVII

Du profit des vertus.

Où est la véritable charité et sapience, il n'est ni crainte ni ignorance. En pauvreté joyeuse ne logent ni convoitise, ni avarice. Où est la crainte de Dieu à faire bon guet en son palais et logis, l'ennemi n'a pas lieu de s'entremettre. Au repos et ressouvenir point de souci ni de vagabondage. Miséricorde et discrétion ferment la porte à toute fraude et surprise.

CHAPITRE XLVIII

Gomment un paysan se fit frère.

Comme le bienheureux François fut allé à un certain village de la ville d'Assise, le bruit s'en répandit incontinent. Car il étoit vu et volontiers ouï par les hommes de céans. Ce qu'ayant connu un paysan de merveilleuse simplicité de nom Jean, lequel labouroit en son champ, tout soudain vint à lui et dit : « Je veux que tu me fasses frère, d'autant que depuis longtemps j'ai grand désir de servir Dieu. » Le bienheureux François, admirant son bon propos, s'éjouit au Seigneur et répondit : « Donc, sache que, si tu veux partager notre vie et compagnie, il te faut premièrement dépouiller de tous biens et les donner aux pauvres. » Lors, il alla soudain au champ, où il

avoit laissé ses bœufs, et en amena un devant le Bienheureux, l'engageant à le mettre aux mains des pauvres comme portion de son héritage, et François se prit à sourire. Mais les parents de Jean et ses frères en bas-âge accoururent en ce lieu et demandèrent le bœuf avec des pleurs et des cris pitoyables, auxquels le Saint répliqua : « Je vous rends le bœuf et prends celui-ci pour frère. » Et l'ayant vêtu selon l'ordre de la religion, il le menoit avec soi comme son compagnon. Or, il étoit de si grande simplesse, qu'il se croyoit tenu à toutes les choses que faisoit le Bienheureux. Et partant quand François se tenoit en une église ou autre lieu, celui-ci ne le perdoit point de vue, afin de se conformer à lui en tous actes et portements, de telle sorte, que là où le Bienheureux ployoit les genoux, ou levoit les mains au ciel, ou voire même crachoit, lui refaisoit pareillement les mêmes gestes et mouvements. Ce qu'avisant le bienheureux François, il se mit à le reprendre de telle et si singulière momerie : « Frère, lui dit l'autre, j'ai promis de faire tout ce que tu fais toi-même, et partant me sied-il de m'accorder avec toi, comment que ce soit. » Ce dont s'ébahissoit en grand'gaieté de cœur le bienheureux Père, voyant les merveilles de tant d'innocence et simplicité. Tant il y a qu'il commença de s'avancer si bel et si bien en toutes vertus et bonnes pratiques, que de là à peu de temps, en cette sainte et simplicité incomparable, il rendit l'âme à

Dieu. A l'occasion de quoi le bienheureux François avoit accoutumé d'alléguer aux frères sa vie, et le nommoit non point frère Jean, mais saint Jean.

CHAPITRE XLIX

De l'indulgence qu'il obtint de J.-C. et du Pape pour l'Eglise de Notre-Dame des Anges.

Comme le bienheureux François (note 8) se tenoit près de Sainte-Marie de Porziuncule, il lui fut révélé une certaine nuit par Messer Seigneur-Dieu qu'il dût aller au pontife Messer Honorius, lequel pour lors étoit à Pérouse, afin d'obtenir l'indulgence en cette même église de Porziuncule, qu'il avoit naguères remise en état. S'étant levé à la pointe du jour, il prit avec lui frère Massée de Marignan, alla vers Messer Honorius et lui dit : « Saint Père, j'ai tout fraîchement réparé une église en honneur de la Très-sainte Vierge, à vous glorieuse, et je supplie Votre Sainteté d'y mettre l'indulgence et d'étendre sa main secourable au gain et profit qui s'en fera. Et le saint

Père répliquant : « Bien, mais donne-moi à entendre la mesure d'années que tu requiers et du pardon que je dois octroyer en cette église. » Auquel saint François : « Saint Père, qu'il plaise à Votre Sainteté d'octroyer non point les années, mais les âmes. » Et le seigneur Pape dit : « Tu veux les âmes ? » Le bienheureux François : « Je veux au demeurant, s'il agrée ainsi à Votre Sainteté, que quiconque hantera cette église contrit et confessé, comme raison le requiert à être dûment absous, soit mesmement absous de coulpe au ciel et en terre, depuis le jour de son baptême jusqu'au jour et à l'heure de son entrée en ladite église. » Et Messer le Pape répondit : « C'est là une grande affaire et du tout étrange que demande François, la cour de Rome n'ayant point l'usage d'octroyer telle et semblable indulgence. » Lors dit le bienheureux François : « Messer, ce que je requiers n'est point de mon particulier, mais du commandement de qui m'a mandé, à savoir de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » A quoi Messer le Pape incontinent ajouta par trois fois : « Il nous plaît que tu aies une telle indulgence. » Ce nonobstant les seigneurs Cardinaux remontrèrent ce qui suit : « Prenez garde, Seigneur, qu'en octroyant cette indulgence, vous aboliez l'indulgence d'outre-mer. » Mais le Pape alléguâ : « Puisque nous la lui avons départie et concédée, nous ne pouvons ni devons détruire ni gâter ce que nous avons fait : ce néanmoins nous enten-

dons l'ordonner et réduire de manière qu'elle égale sans plus la longueur d'un jour naturel. » Puis il dit à François : « Voilà que dorénavant nous octroyons à quiconque viendra en ladite église, dûment contrit et confessé en terre, qu'il soit absous de coulpe et peine, et voulons qu'il soit valable pour toutes et chacune année, durable *in perpetuum*, conforme à la mesure d'un jour naturel, depuis les premières vêpres jusqu'aux vêpres du jour suivant. » Et le bienheureux François, après un grand salut, se départit du palais. Mais Messer le Pape, voyant comment il s'en alloit, le rappela : « Oh ! bon et simple homme, lui dit-il, où vas-tu ? qu'emportes-tu en témoignage de cette indulgence ? » Votre parole suffit sans plus, répliqua François, c'est maintenant à Dieu à découvrir son œuvre divine.

CHAPITRE L

De l'humble réponse des S. François et Dominique au Cardinal.

Ces deux flambeaux du monde étant en la ville de Rome, à savoir le bienheureux François et le bienheureux Dominique avec Messer le Cardinal d'Ostie, lequel fut Pape par la suite, ils se mirent à deviser de propos de Dieu doux et suaves, si bien que finalement Messer d'Ostie leur dit : « En l'église primitive, Pasteurs et Prélats étoient pauvres, enflammés de charité et non point de convoitise. Pourquoi ne ferions-nous point de vos frères des Évêques ou Prélats, puisqu'aussi bien ils devancent tous les autres par exemple et doctrine? » Il se fit entre les Saints une humble et dévote contention, l'un l'autre s'exhortant à répondre avec hon-

neur et réciproque déférence. Dont il advint que l'humilité de François demeura victorieuse pour ce qu'il ne répondit point le premier et pareillement victorieux Dominique pour ce qu'avant de répondre, il eut bon vouloir d'obéir. Le bienheureux Dominique dit : « Messer, mes frères sont dûment honorés et exaltés, quand ils s'excitent mutuellement en savoir et sapience, si bien que jamais ne consentirai qu'ils aient un autre miroir de dignité et prélature. » Lors le bienheureux François, incliné devant Messer d'Ostie : « Messer, dit-il, à bon escient mes frères sont appelés Mineurs, afin qu'ils ne présument point de croître en hauteur, éduqués selon leur vocation à se tenir aux lieux de plaine et basses régions, et à suivre les vestiges de Jésus-Christ, et de la sorte ils seront d'autant plus exaltés au regard des Saints. Si vous voulez qu'ils fassent du fruit dans l'église de Dieu, tenez-les et les maintenez en leur premier état. Si d'aventure ils sont haut montés, tirez-les en bas de violence et vive force et jamais ne permettez qu'ils aspirent aux prélatures et grandeurs. » Ainsi répondirent les Saints à l'édification de Messer d'Ostie, lequel rendit à Dieu des grâces infinies. Comme tous deux prenoient congé, Dominique requit le bienheureux François qu'il n'eût point à déplaisir de lui donner le ceinturon de son corps, ce que le serviteur de Dieu dénia par humilité, de même que par charité l'autre l'avoit demandé. Toutefois, la bien avisée dé-

votion du demandeur demeura maîtresse, et la violence de charité déroba par manière de dire la corde du bienheureux François, laquelle Dominique s'ajusta sous la tunique et dès lors, la porta dévotement autour de soi. Finalement ils se donnèrent la main avec très-douces et mutuelles civilités et recommandations. Et Dominique dit à François : « De vrai, voudrais-je, mon frère, que ta religion et la mienne fût une et même simplement, et notre vie et état en l'Église d'égale forme. » Quand ils se séparèrent, le bienheureux Dominique se prit à dire à plusieurs hommes là céans : « En vérité, je confesse que tous les religieux devraient suivre ce saint homme François, tant est merveilleuse la perfection de sa sainteté. »

CHAPITRE LI

Comment il alla quêter l'aumône avant de se mettre à table.

Un jour que le bienheureux François avoit visité Messer d'Ostie vers l'heure de la réfection, il alla par manière de dire en cachette à l'aumône, et mit sur la table dudit Évêque les morceaux de pain noir quêtés par charité. Ce dont ressentit quelque honte le Cardinal, à cause des autres Cardinaux et Seigneurs, lesquels étoient à table avec lui. Le bienheureux François prenoit de ses aumônes et les départoit à chaque chevalier et chapelain de Messer le Cardinal avec gai visage, et quelques-uns en mangeoient, tandis que d'autres les réservoient pour leur particulière dévotion. La réfection finie, Messer d'Ostie entra en sa chambre, où il mena le bienheu-

reux François, et levant les bras, il l'embrassa avec grand'aise et dilection : « Pourquoi, lui dit-il, m'as-tu en ce jour-ci fait telle honte que venant en mon logis, lequel est le logis de tes frères, tu allas sans mot dire quérir l'aumône? » Le bienheureux François répliqua : « Messer, nenny vous ai-je fait honte ni outrage, mais au contraire beaucoup d'honneur, pour ce que j'honorai mon Seigneur, auquel agrée amiablement la pauvreté et celle-là en particulier de volontaire et libre élection. Car je veux avoir et tenir à très-grande noblesse et dignité de suivre le Seigneur, dont le vouloir le fit pauvre de riche qu'il étoit. Et partant il m'est plus doux et délectable de seoir à une table pauvre appareillée avec des pauvres aumônes, que non pas aux banquets, où foissonnent toutes sortes de viandes et friandises. » Messer le Cardinal, admirablement édifié de si belle perfection de pauvreté, lui dit : « Fais ce qui te semble bon, pour ce que Dieu est avec toi. »

CHAPITRE LII

**Comment par les coups et méchancetés des démons il
connut qu'il agréoit plus à Dieu qu'il fût aux lieux
des pauvres frères que non pas parmi les Cardinaux.**

Messer Léon, cardinal de Sainte-Croix, convia une fois le bienheureux François à demeurer quelques jours avec lui, et lui donna certaine maison en un lieu retiré, pour s'y loger comme dans un ermitage. Étant allé céans avec son compagnon, la première nuit après l'oraison, comme il se vouloit endormir, vinrent les démons et drûment le battirent et malmenèrent, le laissant comme mort. Revenu à lui-même, il appela son compagnon, lequel logeoit dans un autre ermitage, et lui dit : « Demeure céans près de moi, parce que je crains d'être seul, d'autant que les démons m'ont battu. » Ce disant, il trembloit comme un homme pris d'une fièvre très-cruelle. Puis

il ajoutoit : « Au demeurant les démons sont chate-lains, serfs et espions de Dieu notre Seigneur, lequel les mande à châtier quiconque a failli et cela en démonstration de grâce abondante. Car il ne laisse rien de souillé ni d'immonde en son Serviteur qu'il ne le nettoie en cette vie. Mais pour ce qui me regarde, je ne me sens coupable, grâce à Dieu, d'aucune faute que je n'aie dûment amendée par pénitence et satisfaction. Néanmoins encore que moyennant sa miséricorde, il me donne en l'oraison claire connoissance de tout ce qui lui peut agréer ou déplaire, il se pourroit qu'il m'eût tracé et âprement rudoyé par le ministère de ses chatelains, vu que converser parmi les grands n'est point un exemple confortable aux frères. Tandis qu'ils habitent de pauvres logis, ils auront bonne raison de murmurer à mon endroit, lorsqu'ils sauront que je me tiens parmi les Cardinaux et me complais aux consolations et délices. Vraiment suis-je débiteur de vertueux exemple, et pour cela je dois fuir les cours et porter la charge de sainte pauvreté. » Il descendit donc le matin chez Messer le Cardinal et lui déduisit toutes les choses, devisées avec son compagnon.

CHAPITRE LIII

Comment il voulut jeter à bas la maison édiflée par le peuple d'Assise.

Vers le temps du Chapitre, lequel selon la coutume se tenoit près de Sainte-Marie de Porziuncule, le peuple d'Assise s'avisant que les frères chaque jour s'accroissoient en nombre, par délibération commune, mit en pied avec fort-grand zèle et lesteesse une maison à l'insu et en l'absence du bienheureux François. Étant revenu, le Saint s'étonna de trouver cette maison toute prête et façonnée. Et d'autant qu'il appréhendoit que les frères, aux lieux où ils demeuroient, ne fussent induits à fabriquer telles et semblables maisons, il monta sur le toit et enjoignit aux frères de monter avec lui et s'employa avec eux à jeter à bas les tuiles et les poutres dans le dessein

de tout gâter et renverser à fond. Mais certains chevaliers d'Assise, à la garde du lieu, considérant le bienheureux François et les siens, si vivement affairés en cette ruine de dissipation, s'approchèrent de lui. « Frère, dirent-ils, cette maison est de la commune d'Assise. » Ce qu'ayant ouï le bienheureux François, il répliqua : « Puisque la maison est vôtre, je ne veux point la gâter. »

CHAPITRE LIV

De l'élection des premiers Ministres et comment ils sont mandés par le monde.

Or, onze années écoulées depuis le commencement de la religion, et les frères multipliés en nombre, il fut à propos (note 10) d'élire les ministres et de les mander par toutes les provinces du monde, où règnent l'observance et révérence en la foi catholique. Si dans quelques provinces ils recevoient bon accueil, encore qu'on leur déniât d'avoir céans des habitations durables, en d'autres au contraire, ils étoient chassés et tenus pour hommes infidèles. Et combien que le susdit Messer pape Innocent III^e eût approuvé leur ordre et règlement, toutefois ne l'ayant point confirmé par lettres-patentes, ce leur fut une occasion d'infinies tribulations du côté des clercs et des laïcs.

Les frères étoient contraints de s'enfuir de diverses provinces, affligés de mille souffrances, battus et dérobés par les larrons, si bien qu'ils s'en revinrent au bienheureux François en douloureuse amertume. Lorsque ces nouvelles furent connues de Messer le Cardinal, il convia le serviteur de Dieu et le mena au pape Honorius, successeur d'Innocent, lequel confirma la Règle du bienheureux François, que Notre-Seigneur Jésus-Christ lui avoit enseignée, allongeant le terme du Chapitre à cette fin d'amoindrir la fatigue aux frères qui demeuroient aux lointaines régions.

Le bienheureux François requit en outre Messer pape Honorius d'un Cardinal de l'Église Romaine en manière de Père à son Ordre, à savoir le cardinal d'Ostie, auquel il fut loisible aux Frères de recourir en leurs nécessités. Car il avoit eu une vision, moyennant quoi, il résolut de mettre tout son Ordre à la merci et faveur de l'Église Romaine. Or, en cette vision, il lui sembla voir une petite et noire poule aux pattes emplumées avec les pieds d'une colombe domestique, laquelle avoit poussinets si en nombre qu'elle ne les pouvoit ramasser sous ses ailes, de sorte qu'ils prenoient leurs ébats à l'entour de la poule, demeurant en dehors. Éveillé qu'il fut et s'entretenant de cette vision, soudain par illumination du Saint-Esprit, il connut que lui-même étoit figurativement désigné par cette poule. « De vrai, suis-je cette poule, se dit-il, étant comme je suis petit de stature, par nature

noir, et bien, dois-je être simple comme une colombe, et par affections avec les pieds emplumés de vertu pour voler aux Cieux. Et le Seigneur, par sa miséricorde, me donnera nombre d'enfants que je ne pourrai défendre par ma vertu propre, et partant, les dois-je recommander à la sainte Église, afin qu'elle les défende et recouvre sous ses ailes. » De là, à peu d'années après cette vision, il vint à Rome et visita Messer d'Ostie, lequel lui commanda de se rendre le matin suivant avec lui en Cour, pour ce qu'il entendoit qu'il eût à pérorer devant le Pape et les Cardinaux et à tous et chacun humblement et cordialement recommander son règlement. Combien que le bienheureux François s'en excusât, alléguant qu'il étoit simple idiot, néanmoins, force lui fut d'aller avec Messer d'Ostie à la Cour, où il fut avec grande aise en présence du Pape et des Cardinaux, et se levant en pied, il se mit à haranguer sans autre instinct ni devis que la motion du Saint-Esprit. La harangue finie, il rappela aux Pape et Cardinaux sa religion, lesquels en furent fort récréés et consolés, si bien que leur affection réchauffée et fomentée par de si saintes paroles, en devint d'autant plus véhémence à l'endroit de la religion des Frères-Mineurs, puis le bienheureux François dit au Saint-Père : « Seigneur, j'éprouve un vif ressentiment aux soucis et labeurs continus que vous prenez en l'affaire de l'Église de Dieu, et je me sens tout honteux et confus pour la

bienveillante charité que vous avez à nous autres pauvres Frères. Et d'autant que beaucoup de nobles et riches et beaucoup de religieux n'ont point la faculté d'arriver jusqu'à vous, quelle crainte et honte devons-nous avoir, plus pauvres et abjects que tous autres religieux de comparoître en votre présence et de nous tenir seulement à la porte de votre logis, loin de présumer de toucher du doigt et de frapper au tabernacle des vertus des chrétiens. C'est pourquoi humblement je supplie Votre Sainteté de daigner nous octroyer Messer d'Ostie pour père, afin qu'en leurs nécessités les frères recourent à lui, sauf toute réserve conforme à la dignité et primauté apostolique. Ce propos parut amiable à Messer le Pape. Il concéda au bienheureux François le susdit Messer d'Ostie comme un très-digne défenseur, lequel résolu de prendre la tutelle des frères, écrivit des lettres aux prélats, auparavant leurs persécuteurs manifestes, pour qu'ils eussent à les aider par effets et conseils, à s'établir et prêcher en leurs provinces en tant que bons et saints religieux, véritablement approuvés par l'autorité du siège de Rome. Au chapitre suivant, le bienheureux François ayant donné congé aux ministres de recueillir des frères en l'ordre, les manda par les provinces avec les lettres commandatives des cardinaux et le règlement confirmé par bulle apostolique. Les susdits prélats ayant véridique témoignage de toutes ces choses, concédè-

rent volontiers aux frères de bâtir, de loger et prêcher en leurs provinces. D'où il advint que beaucoup édifiés de leur sainte manière de vivre et mesmement émus et ravis à leurs très-douces et brûlantes paroles de remontrance et amour de Dieu, vinrent à eux et prirent avec ferveur l'habit de religion. Pour ce que le bienheureux François connoissoit la foi et l'affection que le dit Messer d'Ostie avoit aux frères, il l'aimoit fort tendrement au plus intime de son âme. Et comme il savoit par révélation divine qu'un jour Messer d'Ostie seroit fait Souverain Pontife, il lui dénonçoit cette élection future dans ses lettres, comme qui diroit : Au vénérable Père en Christ de tout le monde. Peu de temps après, étant trépassé Messer Honorius pape, Messer d'Ostie fut élu en sa place sous le nom de Grégoire IX, lequel se porta spécial bienfaiteur et protecteur jusqu'à la fin de ses jours des frères et autres religieux et proprement des pauvres de Jésus-Christ, par quoi est créance et saine opinion qu'il fut rangé en la compagnie des Saints.

CHAPITRE LV

Du trépas de Messer Jean, premier protecteur de l'Ordre, et de l'élection du deuxième.

Le vénérable père Messer Jean de Saint-Paul, Cardinal, si souvent libéral au bienheureux François de conseil et défense, recommandoit la vie et les actes du Saint et de ses Frères aux autres Cardinaux, dont les âmes furent si fort portées à l'amour de Dieu par leurs bons exemples, que chacun d'eux avoit à cœur d'en tenir quelqu'un en sa cour, non pour aucun service, mais pour le profit de sainteté et dévotion qu'ils en tiroient. Or, Messer Jean de Saint-Paul étant manqué à la vie présente, le Seigneur inspira à l'un des Cardinaux de nom Ugolin, lors évêque d'Ostie, d'aimer cordialement, défendre et secourir le bienheureux François et les siens, ce qu'il prati-

qua avec une extrême passion à leur endroit, ni plus ni moins qu'un père commun, voire même au-delà de ce que s'étendent communément l'amour et vigilance d'un père selon la chair au regard de ses propres enfants. L'homme de Dieu entendant son renom parmi les autres Cardinaux, l'alla trouver avec les Frères. Et celui-ci, les ayant accueillis avec aise et bienveillance, leur dit : « Me voilà prompt à vous donner aide, conseil et défense selon votre bon plaisir. » Et le bienheureux François, rendant grâces à Dieu, répondit : « Je vous veux avoir pour père et protecteur de notre religion et veux aussi que les Frères vous aient toujours en mémoire dans leurs oraisons. » Puis il le pria de daigner assister au Chapitre durant les fêtes de la Pentecôte, à quoi incontinent il donna les mains avec bénignité, ce que jamais depuis lors il n'omit à chaque année. Quand il venoit au Chapitre des Frères, ils sortoient tous ensemble à sa rencontre, cheminant comme en procession. Et si tôt qu'il les voyoit, il descendoit de sa monture et alloit avec eux à l'église Notre-Dame, puis il prêchoit et disoit la Messe, où le saint homme François avoit accoutumé de chanter le saint Évangile.

CHAPITRE LVI

**Comment Messer d'Ostie pleura voyant la pauvreté
des Frères au temps du chapitre.**

Lorsque Messer d'Ostie vint visiter les Frères au chapitre Notre-Dame de Porziuncule avec grand état de clercs et de chevaliers, voyant que les Frères séyoient à terre comme aussi les lits en guise de litière à bêtes avec si peu de paille, il se prit à pleurer en présence de tous et dit : « Eh quoi, ici couchent les Frères ! » Puis il ajouta : « Que sera-t-il donc de nous, misérables, qui usons de tant de choses superflues ? » Et Messer d'Ostie et tous les autres, mus à componction, furent fort édifiés.

CHAPITRE LVII

Comment le B. François refusa un couvent à Pologne.

Revenant de Vérone et passant par Bologne, le bienheureux François vint à savoir que l'on avoit fait tout fraîchement en cette ville une maison aux Frères. Ce qu'ayant appris comme très-certain, il s'en retourna en arrière et enjoignit strictement aux Frères qu'ils eussent soudain à détaler de céans. Ils sortirent tous; voire même les malades vidèrent la place avec les autres, jusqu'à ce que Messer Hugues d'Ostie, légat en Lombardie, déclara ouvertement que cette maison étoit véritablement au bienheureux. Ce dont a rendu témoignage par écriture certaine le Frère malade, lequel dut sortir de cette maison.

CHAPITRE LVIII

Gomment le Seigneur parla au *D. François.*

Comme le bienheureux François eut connu que certains Frères donnoient mauvais exemple, il en fut tout dolent et percé de douleur dans l'intérieur de son âme, et lors le Seigneur lui fit ce reproche : « Or sus, pauvre petit homme, dis-moi, pourquoi si grande détresse ? Moi, je t'ai choisi, homme simple, afin que ce que j'opère en toi devienne imitable à quiconque le voudra imiter. T'ai-je donc placé pasteur et recteur en ma religion, pour ne me point ressouvenir que j'en suis le principal maître et seigneur ? Aussi, veilleroi-je sur mon troupeau, auquel je t'ai posé en guise de sceau et de marque. Je conserveroi et maintiendroi tous ceux que j'ai attirés.

Sache bien que tant est mon amour, que nonobstant la félonie et l'infidélité de certains Frères, j'en susciteroi d'autres en leur lieu et place, et que si cette religion n'étoit point née, de rechef je la ferois naître. Et lors même que d'aventure il n'y resteroit que trois Frères, toutefois mienne elle sera toujours et jamais je ne l'abandonneroi. » Ouïes si belles paroles, son âme demeura toute consolée.

CHAPITRE LIX

Gomment il résigna l'office de prélature et institua son vicaire Pierre de Catane.

Pour ce qu'il se vouloit conformer à la sainte humilité, peu d'années après sa conversion, en un chapitre, tous les Frères présents, il résigna l'office de prélature. « Déjà je suis mort à vous, dit-il, mais voici frère Pierre de Catane, auquel moi et vous tous devons obéir. » Et descendu incontinent à terre, il lui promit obédience et révérence. Lors tous les Frères se prirent à pleurer, poussant de hauts et douloureux gémissements, parce qu'ils se voyoient demeurer orphelins d'un si saint et tendre père. Mais le bienheureux François se levant, les yeux au ciel et les mains jointes, dit : « Je te recommande, Seigneur, la famille que naguère tu me commis, et

maintenant que pour les infirmités à toi connues, Seigneur très-doux, je ne puis davantage en prendre la charge, je la recommande aux ministres, d'autant qu'ils seront tenus au jour final du jugement de rendre raison à toi, Seigneur, si par négligence, mauvais exemple ou trop dure correction un Frère aura péri. » Et depuis lors jusques à son trépas, il demeura soumis, se comportant humblement en toutes rencontres tout comme le moindre des Frères.

CHAPITRE LX

Du Nouveau Testament qu'il fit donner en aumône.

Une vieille et pauvre femme, laquelle avoit deux fils en religion, vint au lieu de la Porziuncule, quêtant l'aumône au bienheureux François. Et tout soudain le Bienheureux dit à frère Pierre de Catane, son vicaire : « N'aurions-nous rien à bailler à notre mère ? Notre en vérité, puisqu'elle est mère de deux de nos frères. » Et frère Pierre répondit : « Au logis, il n'est rien que nous lui puissions bailler. » Puis il ajouta : « Nous n'avons qu'un Testament où nous lisons les leçons aux Matines. » Et le bienheureux François donna à notre mère le Nouveau Testament, attendu qu'à Dieu agréera davantage que si nous lisions dedans. Ainsi, le premier Testament à l'usage de l'ordre fut donné en aumône.

CHAPITRE LXI

Gomment il se fit tirer par les rues d'Assise.

En un temps que le bienheureux François, pour cause de grande infirmité, avoit mangé un peu de volaille, nonobstant qu'il ne fût pas encore remis en santé, il alla à Assise, où, étant entré, il commanda à son compagnon qu'avec une corde liée à son col, il le tirât par les rues comme un larron en s'écriant : « Voilà le glouton repu et rassasié de la chair des poules, et point ne l'avez connu. » A tel spectacle accourut le populaire et se mit à pleurer pour la grande pitié et compassion qu'il lui avoit, s'accusant soi-même à haute voix. « Que ferons-nous, misérables ! las ! nous avons vécu notre vie durant et ne cessons de vivre selon les désirs de la chair ! » Et l'âme percée de repentance, ils étoient par l'exemple du bienheureux François attirés à une vie meilleure.

CHAPITRE LXII

Gomment il prédit la malheureuse fin d'un frère.

Il y eut un frère d'honnête et sainte vie, du moins quant à l'apparence. Jour et nuit il sembloit diligent à l'oraison et au silence et se confessoit au prêtre par signes et non point par paroles, et lorsqu'il entendoit la sainte Écriture, il se complaisoit merveilleusement en sentiments intérieurs et extérieurs, si bien qu'il excitoit à dévotion et soi-même et le reste des frères. Or, d'aventure vint le bienheureux François au couvent de ce frère, et comme il eut entendu les vanteries de sa sainte vie : « Laissez, frères, dit-il, et ne me louez plus cette fraude diabolique, sachez qu'en vérité ici se cache une tentation et tromperie du diable. J'ai ferme créance que ce frère ne se veut point confesser. » Ces paroles sonnèrent mal à l'oreille des autres et en particulier de son vicaire, lequel se

mit à l'exalter devant le bienheureux François, alléguant que par impossible tel ne pouvoit être qui avoit si belle montre de sainteté. Le bienheureux répondit : « Essayez-le et lui commandez de se confesser une ou deux fois ; s'il refuse d'obéir, sachez que je dis la vérité. » Lors le vicaire l'appela familièrement et lui enjoignit de se confesser. Mais celui-ci, posant son doigt sur sa bouche et branlant la tête, démontra par signe qu'il ne le feroit point par amour au silence. Les frères se tinrent cois dans la crainte de scandaliser le bienheureux François. Et de là à peu de jours il sortit de l'ordre, s'en retourna au siècle et trépassa, privé de vie et de pénitence.

CHAPITRE LXIII

Comment il s'accusa soi-même de vaine gloire.

Allant une fois le bienheureux en la ville d'Assise, une pauvre vieille lui demanda l'aumône, et il lui donna le manteau qu'il portoit. Et se tournant au même moment vers ses compagnons, il confessa qu'il avoit été piqué de vaine gloire. Tels et semblables exemples de son humilité n'ont pareille nous avons vu et ouï, particulièrement versés en sa familière conversation, lesquels nous ne pouvons au menu référer ni par écriture, ni par paroles, car le bienheureux François eut en cela spéciale et extrême attention de n'user point de feinte en présence de Dieu.

CHAPITRE LXIV

Du Frère qui désiroit le Psautier.

Une fois certain frère laïque, désireux d'avoir le psautier, le requit au bienheureux François, lequel lui bailla la cendre au lieu de ce qu'il demandoit.

CHAPITRE LXV

Gomment il donna sa tunique à deux frères.

Un jour se rencontrèrent avec le bienheureux François, deux frères de France de grande sainteté, et après de mutuels colloques pleins de joie et de consolation, de douces paroles et de tendres sentiments, finalement ils lui demandèrent sa tunique par ardente dévotion. Et incontinent le Bienheureux se dépouilla et la leur donna, demeurant nu, et lors pareillement l'un d'eux se dépouilla et bailla sa tunique au Bienheureux.

CHAPITRE LXVI

Comment il donna à certain pauvre une pièce de son vêtement.

Vint une fois au lieu où se tenoit le Bienheureux, un pauvre quêtant l'aumône ; pour ce qu'il n'avoit rien à lui donner, il prit un couteau et seyant à part, il se mit à couper un morceau de sa tunique, qu'il voulut donner à ce pauvre.

CHAPITRE LXVII

Comment jusques à l'heure de son trépas il voulut avoir un gardien et vivre en sujétion.

Désireux le bienheureux François de persévérer en parfaite humilité et sujétion, il demanda un gardien spécial pour le vénérer comme son prélat particulier, et dit à frère Pierre de Catane, auquel il avoit promis obéissance : « Je te prie par la charité de Dieu de commettre ton commandement à mon endroit à l'un de mes compagnons, afin que je lui rende obéissance comme à toi-même. Car je connois le bienfait d'obéissance et combien lucrative la sujétion à autrui. » Admise que fut sa requête, dès lors jusqu'au trépas, il fut sujet en tous lieux, et à son propre gardien portoit une singulière révérence. Il dit une autre fois à ses compagnons : « Entr'autres

grâces le Seigneur m'a départi celle-ci, qu'aussi bien obéirois-je au novice entré d'aujourd'hui en religion, tout comme au premier et plus ancien dans la vie religieuse, d'autant plus que l'inférieur doit tenir son prélat non point comme un homme, mais comme Dieu même, dont l'amour nous réduit en sujétion.

CHAPITRE LXVIII

Comment il vouloit être connu de tous et chacun.

Lorsque le bienheureux François en l'ermitage de Poggio prêchoit à une grande troupe de peuple, il se prit à dire avant toute chose : « Oui, vraiment, êtes-vous venus à moi en grande dévotion, parce que vous me tenez pour un homme saint, et néanmoins, à Dieu et à vous, je confesse que j'ai mangé en carême des aliments assaisonnés de lard. » Et de la sorte, il imputoit sensualité ce qu'il avoit accordé à son infirmité. Nonobstant que pour le mal de la rate et la froideur de son estomac, un de ses compagnons, lequel étoit son gardien, voulut coudre à sa tunique un morceau de peau de renard au lieu même de la rate et de l'estomac, le bienheureux lui

répondit : « Si tu entends que je porte sous la tunique la peau de renard, fais-en mettre pareillement au dehors, afin que tous les hommes connoissent que je la porte dedans. » Et ainsi fut fait.

CHAPITRE LXIX

Comment il chassa les démons par des paroles d'humilité.

Le bienheureux François s'en fut une fois avec son compagnon à une église déserte. Il dit au frère : « Retourne en la ladrerie, parce que je veux cette nuit demeurer seul céans et demain de bonne heure tu reviendras vers moi. » Or, étant demeuré seul en oraisons longues et fort dévotes, il voulut se reposer un peu, ce qu'il ne put faire pour la soudaine émotion de son esprit effrayé et tremblement de son corps, d'autant qu'il se sentoit assailli par maintes suggestions diaboliques, avec grand tumulte des démons sur le toit. Incontinent il sortit de l'église et se signant il dit : « De par Dieu tout-puissant, je vous déclare à vous démons que vous pouvez faire en mon

corps selon que vous le permettra Messer Jésus-Christ, étant comme je suis tout prêt à endurer toutes choses, d'autant qu'en tourmentant mon corps, vous me vengerez du plus méchant ennemi que j'aie en cette vie. » Et ces suggestions s'évanouirent soudain.

CHAPITRE LXX

Comment un Frère vit en vision qu'un grand siège étoit préparé au B. François.

Or, le matin, à la pointe du jour, vint un frère au bienheureux François, lequel se tenoit en oraison devant l'autel : il l'attendit hors du chœur, et comme il se fut mis à prier en présence du crucifix, il fut ravi aux cieus, où parmi nombre de sièges il en vit un plus notable, relevé de pierres précieuses et tout brillant de gloire nompareille. A la vue d'une si grande beauté, il se demandoit à soi-même à qui écherroit un tel siège. Lors, il ouït une voix qui lui dit : « Celui qui occupoit ce siège, a failli et en son lieu siègera l'humble François. » Revenu à soi, le frère sortit avec le Bienheureux et incontinent il se jeta à ses pieds les mains en croix, comme si déjà il étoit au ciel,

assis sur ce trône : « Père, lui dit-il, prie Dieu qu'il m'ait à mercy et me pardonne mes péchés. » Lors, étendant la main, François le releva et connut en même temps ce qu'il avoit vu en l'oraison. Puis marchant ensemble, le frère se prit à discourir avec lui :

« Que penses-tu, frère, de toi-même ? » A quoi répondit le Bienheureux : « Il me semble être le plus grand pécheur du monde. » Et soudain, il fut dit au frère : « En cela tu peux juger par signe certain combien est véritable ce que tu as vu, car ainsi que perdit son siège celui qui pécha par superbe, ainsi pour son humilité, François méritera d'être exalté. »

CHAPITRE LXXI

Comment il vouloit induire l'empereur à faire une loi spéciale pour la nativité de Dieu.

Tout ardent de charité le jour de la Nativité du Seigneur (note 13), il disoit parfois à ses frères : « Si d'aventure je parlois à l'empereur, je le supplerois et je m'efforcerois de lui persuader de faire une loi spéciale, afin de contraindre les hommes à épandre du blé et autres semences par les chemins, hors des villes et castels, pour que les oiseaux et en particulier nos sœurs les alouettes, aient la picorée, et cela par révérence pour une si belle solennité. » Et il se rappeloit avec larmes la pauvreté de la Très-sainte Vierge Marie, en cette nuit, où elle posa son fils en la crèche entre le bœuf et l'âne.

CHAPITRE LXXII

Celle-ci est la lettre (note 14) mandée par
le P. François au Père général.

Dieu te bénisse ! Je te déclare selon mon pouvoir que ce qui semblera s'opposer à ce que tu aimes Messer Seigneur Dieu, que quiconque t'ira à l'encontre, frères ou autres, encore qu'ils te battissent, que tout cela tu le dois tenir comme une grâce et volonté divine, ainsi et non point autrement. Aime qui te traite de la sorte, n'exige de personne que ce que le Seigneur te donnera, aime-les en voulant qu'ils deviennent meilleurs chrétiens. Je connoitroi que tu aimes Dieu, et moi son serviteur et le tien, si tu te règles en cette manière, à savoir, qu'il ne soit au monde aucun frère, lequel ayant failli autant qu'il pouvoit faillir, puis ayant vu les yeux, ne se

sépare jamais de toi sans la grâce de ta miséricorde. Et s'il n'implore pas miséricorde, demande-la lui. Et vint-il mille et mille fois devant toi, aime-le plus que moi, au moyen de quoi tu le ramèneras au bien. A toute âme fourvoyée sois miséricordieux : déclare aux gardiens que tu as délibéré de n'en point faire autrement. S'il advient que les Frères apprennent le manquement d'un frère, qu'ils ne lui en fassent ni honte ni reproche, mais qu'ils aient à son endroit grande mansuétude et qu'ils tiennent son péché couvert, d'autant que le médecin n'a que faire aux sains et robustes et bien plutôt aux débiles et infirmes. Lorsqu'un Frère par instigation de l'ennemi vient à cheoir en une faute mortelle, qu'il soit tenu en vertu de la sainte obéissance de recourir au gardien et pareillement par obéissance le gardien l'enverra au custode, lequel l'assistera comme il voudrait être lui-même assisté, au cas qu'il fût tombé en semblable péché. La seule pénitence qu'il leur est permis de donner consiste à dire : « Vas, et dorénavant garde-toi de pécher. Fais cela et sois bien en santé. »

CHAPITRE LXXIII

Gomment par vision il fut assuré du royaume de Dieu.

Comme le Bienheureux était à Foligno (note 15), frère Hélice son vicaire, lui dit qu'il avoit connu moyennant une vision que la durée de sa vie n'étoit plus que de deux ans. Soudain il se remit aux mains et aux soins de certains Frères, ses plus familiers amis, qu'il aimoit pour leur vertu, et se fit conduire au mont de l'Alvernia.

CHAPITRE LXXIV

De la divine Providence à son endroit.

Le Bienheureux étant en l'ermitage voisin de Rieti pour l'infirmité de ses yeux, chaque jour un médecin d'yeux le visitoit, c'est pourquoi il dit un jour à l'un de ses compagnons : « Allez et donnez à manger au médecin très-confortablement. » Le gardien répondit : « Père , à grand'peine devons-nous confesser que nous sommes si pauvres que nous n'osons l'inviter avec nous. » Et le Saint : « Ne me le faites point dire de rechef. » Et le médecin de son côté : « Oui, mes très-chers frères, j'aurai votre pauvreté à délice. » Les Frères s'en allèrent et dressèrent la table bien chiche et mesquine, à savoir un peu de pain, de vin et de légumes cuits à leur

besoin. Et s'étant mis en devoir de manger, on frappa à la porte du couvent : lors un Frère s'étant levé, alla et ouvrit la porte, et voilà une femme, laquelle portoit un panier avec un pain fort blanc, poisson, pâtisseries et raisins beaux et frais. A la vue de cette chevance, les Frères et le médecin grandement s'éjouirent et s'émerveillèrent. Et le médecin dit en soupirant : « Nous n'avons pas encore connu la sainteté de cet homme, pas même vous, mes frères. »

CHAPITRE LXXV

De son humble réponse à un certain docteur de l'ordre
des Prêcheurs touchant un texte de l'Écriture.

Le bienheureux François demeurant près de Sienne, vint à lui certain docteur en sacrée théologie de l'ordre des Prêcheurs, homme fort spirituel. Après longs et très doux devis des paroles de Dieu, le dit maître alléqua ce texte d'Ézéchiél : Si tu ne dénonces au mécréant la méchanceté de sa mécréance, je revendiqueroi de ta main le prix de son âme. Et il dit au Bienheureux : « Bon père, je sais nombre de gens en péché mortel, auxquels je ne dénonce point leur mécréance et malignité, eh quoi ! leurs âmes un jour me seront-elles redemandées ? » Le Bienheureux remontra qu'il étoit idiot et qu'il avoit bien plus nécessité d'être enseigné que faire du docte au fait des

écritures. Lors cet humble maître insistant : « Frère, dit-il, nonobstant que j'aie ouï l'exposition de cette parole de la bouche d'hommes sages et suffisants, néanmoins je recevrai volontiers l'entendement que tu en as. » Donc, le bienheureux François : « Si la parole se doit prendre au général, je l'entends en cette façon que force est au serviteur de Dieu reluire ardemment en soi-même et partant répondre par l'effet d'une sainte et bonne vie, de manière qu'il reprenne tous mécréants par la lumière de ses exemples et la voix d'une sainte conduite, et lors, moyennant splendeur de vie céleste et parfum d'un véritable renom, à tous et chacun il dénoncera leur iniquité. » Et ce docteur, prenant congé en merveilleuse édification, dit aux compagnons du bienheureux François : « Frères, la théologie de François pour pureté et contemplation n'est pas moins ravissante que le vol de l'aigle, pendant que notre science chétive se traîne sur la terre. »

CHAPITRE LXXVI

Comment il voulut être transféré à Assise.

Le Bienheureux étant malade à Sienne, foulé et aggravé de douleurs plus que de coutume, si bien qu'il sembloit que le Seigneur le voulût retirer à soi, vitement courut près de lui frère Hélice, son vicaire, à cause de la vision, où sa mort prochaine lui avoit été montrée à Foligno, et il transféra le bienheureux Père à Assise.

CHAPITRE LXXVII

Suit la louange des créatures, laquelle proféra
le B. François peu avant son trépas.

« Très-Haut, tout-puissant et très-bon Seigneur, à toi est la louange, la gloire, l'honneur et toute bénédiction : Toi seul en est digne, et nul homme est capable de te célébrer.

« Loué soit mon Seigneur avec toutes ses créatures, spécialement Messer frère le soleil, lequel nous donne le jour et illumine comme son vicaire, beau et rayonnant de vive splendeur. De toi, Seigneur, il rend témoignage.

« Loué soit mon Seigneur pour sœur lune et pour les étoiles, lesquelles il a formées au ciel claires, précieuses et brillantes.

« Loué soit mon Seigneur pour le frère vent et pour

l'air, la nue et le screin de toute saison, par où tu entretiens toutes tes créatures.

« Loué soit mon Seigneur pour sœur eau, très-utile et humble, pieuse et chaste.

« Loué soit mon Seigneur pour le frère feu, par lequel tu illumines la nuit, beau, gracieux, très-fort et puissant.

« Loué soit mon Seigneur pour notre mère la terre, amiable à nous supporter et sustenter, produisant fruits divers, herbes et fleurs de joyeuses couleurs.

« Loué soit mon Seigneur pour les hommes, faciles à pardonner en son amour et supporter les infirmités et tribulations. Bienheureux qui les supportera en douce paix : il sera couronné par toi, ô Très-Haut.

« Loué soit mon Seigneur pour notre sœur la mort corporelle, que nul homme vivant ne peut éviter.

« Malheur à qui trépassé en péché mortel. Bienheureux qui se conforme aux très-saintes volontés de Dieu, parce que la seconde mort ne lui nuira point.

« Louez et bénissez mon Seigneur, le remerciez et servez en grande humilité. »

CHAPITRE LXXVIII

Comment il voulut informer à Rome ma dame Jacqueline (note 16) de sa prochaine mort.

Étant au lieu de S. Marie de Porziuncule en sa dernière infirmité, dont il trépassa, le bienheureux François appela son compagnon et lui dit : « Tu sais comment ma dame Jacqueline de Settesole fut et présentement est fidèle et dévote à moi et à notre religion. Et partant je pense qu'elle tiendra à grâce et souveraine consolation, si tu lui fais connoître l'état où je suis, la conviant à m'envoyer de ce drap de couleur comme la cendre et aussi de ce manger, lequel se dit à Rome mortarole, empâté d'amandes, miel et autres épices. » Cette dame étoit en vérité fort spirituelle et veuve des plus nobles et riches de Rome. Moyennant les mérites et la prédication du

Bienheureux, elle avoit obtenu du Seigneur Dieu une si belle grâce, que toujours elle étoit dolente et éplorée pour amour et dévotion au très-doux Seigneur Jésus, et que tout ainsi qu'à Magdeleine, pardon plénier de tous manquements lui étoit octroyé. La lettre fut écrite, comme le Saint l'avoit dit. Et pendant qu'on cherchoit un Frère pour messenger, on frappa soudain à la porte, et voilà venir ma dame Jacqueline, en toute hâte accourue à visiter le bienheureux François. Déjà connue par l'un des Frères, celui-ci alla vite aviser avec grande aise le Bienheureux, que ma dame Jacqueline étoit arrivée de Rome avec son fils, munie de quantité de choses. « Père, que ferons-nous ? dit-il, la laisserons-nous entrer et venir jusqu'à toi ? » Car par une expresse volonté du bienheureux François il étoit ordonné que pour l'honnêteté et la dévotion du lieu, aucune femme n'eût à entrer dans ce cloître. A quoi répondit le Bienheureux : « Il n'est pas loisible d'observer cette constitution à l'endroit d'une telle femme. Voyez quelle foi et quelle ferveur l'ont attirée céans de pays si lointains. » Donc ma dame entra, toute en pleurs et en affliction devant le bienheureux François. C'étoit merveille, attendu qu'elle lui apporta le drap couleur de cendre pour la tunique et toutes les choses mentionnées dans la lettre, comme si elle l'eût eue entre les mains. Lors ma dame dit aux Frères : « Frères, comme je priois, il me fut signifié

en esprit : Vas, et visite ton frère François, vas vite, ne tarde point, parce que, si tu tardes, tu ne le trouveras plus en vie. Porte-lui tel drap pour la tunique et telles épices pour un certain manger et mesmement pour les cierges quantité de cire, voire d'encens. » Or toutes ces provisions étoient décrites. en la lettre, l'encens excepté. Il advint de la sorte que celui-là même, lequel souffla et manda le Saint-Esprit aux rois, à cette fin d'aller, avec leurs dons, honorer le Fils de Dieu au jour de sa Nativité, manda pareillement cette dame noble et sainte honorer son très-aimé serviteur au jour de sa mort, que dis-je ? au jour de sa très-véritable nativité. Ma dame apprêta donc les mets, que le Saint étoit désireux de manger, encore qu'il n'en mangeât que bien peu à cause de ses continuelles défaillances et pamoisons, indice de mort certaine. En outre elle composa grand nombre de cierges à luire devant son très-saint corps. Les Frères firent la tunique, où il fut enseveli, et le Bienheureux leur enjoignit qu'ils eussent à coudre le sac au-dessus de lui en signe et démonstration de très-sainte humilité et de madone pauvreté.

CHAPITRE LXXIX

Comment près de trépasser, il se fit porter et trépassa à S. Marie de Porziuncule.

Cependant le bienheureux François, assuré comme il l'étoit par le témoignage du Saint-Esprit de sa mort prochaine, étant au palais de l'Évêque d'Assise, se fit porter par les Frères à Sainte-Marie de Porziuncule, afin de mourir et finir ses jours là où d'abord il avoit goûté la vie et la lumière de l'Âme. Comme il fut en ce lieu dans sa dernière maladie, il convioit souvent les Frères à chanter les louanges de Dieu. Ayant soupé avant sa mort avec tous les Frères, lesquels très-amèrement pleuroient, du tout inconsolables, le bienheureux François en très-belle dévotion et révérence leva les mains à Dieu et dit avec une joie extrême : « Qu'elle soit la bienvenue

ma sœur mort.» Lorsque l'Évangile eut été lu et qu'il eut béni ses enfants, il se fit dépouiller de sa tunique et déposer nu à terre. Cela fait, un peu après, il passa de la vie présente et se joignit à Dieu dans le ciel, au grand matin, le quatre d'octobre 1226. Le peuple accourut avec les clercs d'Assise à Sainte-Marie de Porziuncule et ils levèrent le corps de l'endroit, où il étoit trépassé, chantant des hymnes et cantiques avec des rameaux d'arbres à leurs mains. Ils le portèrent à Saint-Damien pour la consolation de ses filles et servantes, et ôtant la balustre de fer, à travers laquelle elles avoient accoutumé de communier, les Frères posèrent le saint corps et le tinrent là, jusques à ce que ma dame Claire et ses sœurs se furent consolées et récréées en la vue de ses plaies, encore que d'ailleurs tristes et dolentes et arrosées de larmes pour être privées du soutien et des admonitions du bienheureux François, leur maître et père.

FIN.

Suivent les additions faites à la vie de S. François,
afin de la rendre complète en tout point.

Lorsqu'il eut fini de réciter le psaume cxli et achevé ces dernières paroles : *Me expectant justi, donec retribuas mihi*, à une heure de nuit, le 4 octobre, saint François cessa de vivre. Au même moment grand nombre d'alouettes, que le Saint convioit à chanter avec lui les louanges de Dieu, s'en vinrent voler sur le toit de la Porziuncule et doucement gazouiller comme pour célébrer sa gloire dans le ciel (Saint Bonavent., légende, c. xiv). Frère Augustin, ministre provincial en la terre de Labour, vit son âme monter au ciel sous la figure d'une étoile resplendissante. A Bénévent, il apparut à Guide, évêque d'Assise, qui retournoit au mont Gargan, et lui dit : « Qu'il sortoit du monde pour s'unir à Jésus-Christ. » Il se rendit présent à plusieurs autres de ses enfants.

Ses Religieux lavèrent et embaumèrent son corps, lequel fut embaumé, dit Celano, plus encore par les parfums célestes que par les essences de la terre. Selon Salimbené de Parme, frère Léon, compagnon de saint François, qui fut présent, lorsqu'on lavoit son corps pour l'enterrer, lui dit : « Qu'il sembloit comme un crucifié descendu de la croix. » Son cœur et se sentrailles furent déposés dans l'église de Sainte-Marie de Porziuncule.

Mais écoutons Celano : « Le matin, le peuple d'Assise se rassembla avec tout le clergé, et levant le corps sacré du lieu où il étoit trépassé, au chant des hymnes et des cantiques, au son des trompettes, ils le portèrent à la ville en tout honneur. Chacun prit des rameaux d'oliviers et d'autres arbres, et célébrant avec solennité ces obsèques sacrées, à la lumière de mille flambeaux, et d'une voix haute et sonore, ils lui rendoient le tribut de leurs louanges (p. 96). Les fils portoient leur père et le troupeau suivoit le pasteur, qui s'en étoit allé au Pasteur universel. On arriva au lieu où il avoit lui-même fondé la religion et l'ordre des Vierges sacrées et des Pauvres-Dames. Ils le déposèrent dans l'église de Saint-Damien, asyle des filles qu'il avoit acquises au Seigneur. La petite porte fut ouverte, par laquelle les servantes du Christ avoient accoutumé de communier au Très-Saint-Sacrement. On découvrit l'arche où étoit renfermé le trésor des vertus surcélestes et porté par peu d'hommes

celui qui en portoit tant d'autres. Et voilà que Claire resplendissante de mérites, la mère et la première plante de ce saint Ordre, vint avec ses filles voir leur père qui ne leur parloit plus et ne devoit plus revenir vers elles, parti pour d'autres contrées. Et les yeux fixés sur lui, avec mille soupirs, avec de profonds gémissements et des torrents de larmes, elles s'écrièrent d'une voix étouffée : « Notre père, notre père, que ferons-nous ? Que deviendrons-nous?... » Ainsi partagées entre la tristesse et la joie, elles baisoient ses mains étincelantes des perles les plus précieuses et de rubis éclatants (les saints stigmates). On l'éloigna de là et la porte se ferma pour ne plus s'ouvrir à de si grandes douleurs (p. 98).

Frère Élie, vicaire de l'Ordre, s'empressa d'annoncer sa mort aux supérieurs et aux frères des diverses provinces. Sa lettre mérite d'être rapportée en entier.

A frère Grégoire, aimé dans le Christ, ministre des Frères qui sont en France, ainsi qu'à tous ses Frères et aux nôtres, frère Élie pécheur, salut.

Avant de commencer je soupire ; comme les eaux qui débordent, ainsi le rugissement de mon cœur. Hélas ! la crainte que je redoutois est tombée sur moi comme sur vous, et ce que j'appréhendois est arrivé jusqu'à moi et jusqu'à vous, parce qu'il est

loin de nous le consolateur, et celui qui nous portoit comme des agneaux dans ses bras, il est parti au loin dans une région étrangère. Cher à Dieu et aux hommes, il a été reçu au séjour de la lumière, après avoir enseigné à Jacob la loi de vie et de science et donné à Israël le testament de paix. Réjouissons-nous à cause de lui et pleurons sur nous-mêmes, que les ténèbres environnent en son absence et que couvre l'ombre de la mort. Commune est la perte, pour moi seul le péril, délaissé comme je suis au plus épais de l'obscurité, pressé de mille soucis et accablé de douleurs sans nombre. C'est pourquoi je vous supplie, mes frères, de partager ma douleur, qui n'a point de mesure, comme je partage la vôtre, parce que vous êtes demeurés orphelins et privés de la lumière de nos yeux. Oui, en vérité, elle étoit une lumière la présence de notre frère et père François, et pour nous ses amis et ses familiers, et pour ceux que leurs mœurs et leur profession éloignoient de nous. Il étoit la lumière, envoyée par la Lumière véritable, qui illumina les hommes assis dans les ténèbres de la mort, afin de diriger leurs pieds dans les voies de la paix. Comme le soleil au plus haut de sa course, il éclairait leurs cœurs et embrasait leurs volontés du feu de son amour, prêchant le royaume de Dieu et ramenant les cœurs des pères à leurs enfants et les insensés à la prudence des justes : dans le monde entier il a préparé au Seigneur une génération nou-

velle. Au loin dans les îles son nom s'est répandu et toutes les contrées ont admiré les merveilles de ses œuvres. Ne vous attristez donc pas outre mesure, mes fils et mes Frères, parce que Dieu, le père des orphelins, versera sur vous ses saintes consolations. Et si vous pleurez, pleurez sur vous-mêmes et non point sur lui; car au milieu de la vie nous sommes dans la mort, tandis que lui a passé de la mort à la vie. Réjouissez - vous, puisqu'avant de nous être enlevé, comme un autre Jacob, il a béni tous ses enfants, et leur a remis toutes les fautes, qui auroient été commises ou pensées à son égard.

Je vous annonce une grande joie et un prodige tout nouveau. Depuis le cours des siècles il ne fut jamais ouï, excepté dans le Fils de Dieu, qui est le Christ-Dieu. Longtemps avant sa mort, notre frère et père apparut crucifié, portant en son corps cinq plaies, véritables stigmates du Christ, d'autant que ses mains et ses pieds étoient percés par les clous de l'une et l'autre part enfoncés, dont ils conservoient les cicatrices, et montroient la couleur noire des clous. Son côté, qui sembloit ouvert par la lance, jeta souvent du sang. Tandis que son âme vivoit encore dans son corps, il n'avoit nulle beauté; son visage étoit défait, tous ses membres en proie aux plus cruelles douleurs, roidis par la contraction des nerfs, comme sont d'ordinaire les hommes morts. Mais après sa mort, son aspect apparut d'une beauté ravissante,

brillant d'une candeur merveilleuse et réjouissant quiconque le regardoit. Et ses membres, auparavant roides, devinrent flexibles et se prêtant à toutes les positions comme le corps d'un enfant tendre et délicat. Bénissez donc, mes Frères, devant tous le Dieu du ciel et de la terre, louez-le de sa miséricorde, ayez en mémoire notre frère et père François pour la louange et la gloire de Celui qui l'a exalté parmi les hommes et glorifié devant les anges. Priez pour lui, comme il nous l'a demandé, et priez-le lui-même, afin que Dieu nous fasse avec lui participer à sa grâce. Amen.

Le 4 des nones d'octobre, jour de dimanche, à la première heure de la nuit précédente, notre frère et père François est allé au Christ. Vous donc, mes très-chers Frères, à qui cette lettre parviendra, suivant l'exemple du peuple d'Israël, alors qu'il pleura Moïse et Aaron, ses chefs illustres, donnez cours à vos larmes, privés des consolations d'un père incomparable; car encore que ce soit un devoir de piété que de se réjouir avec François, ce ne l'est pas moins de pleurer François. En effet, la piété se réjouit avec François, attendu que, loin de mourir, il est passé aux fêtes célestes, emportant avec soi la bourse de ses mérites pour revenir à la pleine lune. La piété pleure aussi François, parce que celui qui entroit et sortoit comme Aaron, qui nous départoit de son trésor les choses nouvelles et anciennes et nous conso-

loit en toutes nos tribulations, a été enlevé du milieu de nous, et voilà que nous sommes orphelins et sans père. Mais comme il est écrit : *A toi le pauvre a été délaissé, tu seras à l'orphelin un aide et un secours*, priez tous, très-chers Frères, que, le vase de terre ayant été brisé dans la vallée des fils d'Adam, le souverain artisan daigne en tirer un autre avec honneur, lequel soit sur la multitude de notre génération et comme un véritable Macchabée, nous précède au combat. Et puisque prier pour les morts est chose salutaire, priez pour son âme au Seigneur. Que chaque prêtre dise trois messes, chaque clerc le psautier, les frères laïcs cinq *Pater* : que les clercs fassent la vigile des morts en commun. Amen.

La dépouille mortelle de saint François fut transportée avec un grand appareil du monastère de Saint-Damien à l'église de Saint-George à Assise : une urne de marbre la reçut, placée dans le sanctuaire. Grégoire IX, sincère ami du Saint et protecteur zélé de son Ordre, étant venu à Assise, lui décréta avec solennité la gloire des autels, le 16 juillet 1228, et posa la première pierre de l'église érigée à son culte sur la colline d'Enfer (note 17). Et lorsqu'elle fût achevée, il voulut, le 13 mai 1230, que son saint corps fût transporté de l'église Saint-George à l'église nouvellement fondée en son honneur. Pendant près de six siècles les enfants de François désirèrent, mais en vain,

vénérer sa tombe conservée suivant une constante tradition sous le maître-autel de la première église de cette basilique. Mais Dieu la tint cachée jusqu'au pontificat de Pie VII. Elle fut enfin retrouvée et ouverte, et comme on eut reconnu par des témoignages juridiques qu'elle renfermoit la vénérable dépouille du Père séraphique, le Pontife approuva le décret de la Congrégation des Rites du 1^{er} août 1820, conçu en ces termes : *Constare de identitate corporis S. Francisci.*

De la ferveur de sa charité et de son désir
du martyr.

S. Bonavent. Légend. c. 9.

Embrassé du feu de la charité, saint François convoitoit le triomphe des martyrs, en qui la flamme de l'amour ne se put éteindre ni la force s'y affoiblir. Aussi aspirait-il, poussé par cette charité consommée, qui bannit la crainte à s'offrir à Dieu moyennant la flamme du martyr comme une hostie vivante, afin de rendre au Christ mort pour mort, et de provoquer les autres au divin amour. Or, en la sixième année de sa conversion, dans le dessein de prêcher la foi chrétienne et la pénitence aux Sarrasins et aux autres infidèles, il se disposa à passer dans la Syrie et s'étant embarqué sur un vaisseau il fut poussé par les vents contraires sur les côtes de la Slavonie. Comme il s'y fut arrêté quelque temps sans trouver un moyen de passage, frustré de son désir, il pria

des marins qui se rendoient à Ancône, de le prendre avec eux pour l'amour de Dieu, lesquels le rejetèrent obstinément à cause de la disette des vivres. Mais le saint homme, animé d'une confiance sans limites en la bonté du Seigneur, entra dans le navire à leur insu avec son compagnon. Alors se présenta un personnage, envoyé d'en-Haut selon la commune créance, en faveur de son pauvre, lequel portoit des vivres et appelant à soi un homme de l'équipage qui craignoit Dieu : « Conserve ces provisions, lui dit-il, pour les pauvres frères cachés dans le navire et au tems de la nécessité tu leur en feras part amiablement. » Or, il advint que les marins, ballottés durant nombre de jours par les vents sans pouvoir aborder nulle part, consommèrent tout ce qu'ils avoient et qu'il ne resta que l'aumône octroyée au pauvre François. Si modique qu'elle fût, elle se multiplia par la vertu de Dieu et pourvut pleinement jusqu'au port d'Ancône aux besoins de tous, retenus en mer par la violence de la tempête. Les marins considérant qu'ils avoient échappé aux périls de la mort en vue des mérites du serviteur de Dieu, après avoir ressenti les horreurs de la mer, témoins des merveilles du Seigneur sur l'abîme, ils rendirent grâce au Dieu tout-puissant, toujours aimable et admirable en ses amis et serviteurs. Quand il eut commencé à marcher sur la terre, François y répandit la semence du salut, dont il recueilloit les gerbes abondantes.

Cependant l'amorce du martyre avoit tellement séduit son âme, qu'il n'estimoit point de mérite plus excellent qu'une précieuse mort pour le Christ. Il s'achemina vers le Maroc pour prêcher l'Évangile au Miramolín et à son peuple et cueillir, s'il étoit possible, la palme du martyre, transporté d'une passion si ardente que, malgré la foiblesse de son corps, il devançoit son compagnon de voyage et qu'il sembloit voler, ivre d'esprit, au but de son désir. Mais lorsqu'il fut arrivé en Espagne, par une disposition de Dieu, qui le réservoit à d'autres desseins, il lui survint une grave infirmité, et force lui fut de s'arrêter. L'homme de Dieu, tout en prisant la mort comme un gain, comprit que sa vie dans la chair étoit nécessaire encore aux enfants qu'il avoit engendrés. Il revint donc paître les brebis commises à sa sollicitude.

Néanmoins toujours poussé au martyre par une ardeur toujours renaissante, pour la troisième fois en honneur de la sainte Trinité, dont il vouloit répandre la foi au prix de son sang, il tenta de se rendre chez les infidèles, et la treizième année de sa conversion, il partit pour la Syrie à travers mille dangers, afin d'arriver en la présence du Soudan de Babylone. Entre les chrétiens et les sarrasins une guerre implacable sévissoit alors : les deux camps étoient dressés l'un en face de l'autre, de sorte que le passage entre les deux n'étoit prati-

cable qu'au péril de la vie. Car le Soudan avoit rendu un édit terrible, moyennant lequel il promettoit une pièce d'or de Byzance à quiconque lui apporteroit la tête d'un chrétien. Mais l'intépide soldat du Christ, François, résolut de conduire à terme son entreprise, n'écoutant que sa passion et n'ayant de la mort nul souci. Muni de la prière et réconforté dans le Seigneur, il chantoit avec confiance ces paroles du Prophète : *Lors même que je marcherois au milieu des ombres de la mort, je ne craindrois rien, parce que tu es avec moi.* Ayant donc pris avec soi son compagnon frère Illuminé, homme en vérité de lumière et de vertu, il se mit en chemin et rencontra tout d'abord deux brebis. A cette vue le saint homme s'éjouit et dit à son compagnon : « Aie confiance, mon frère, au Seigneur, car cette parole de l'Évangile se vérifie : *Voilà que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups.* » Ayant poussé plus avant, accoururent à eux les satellites sarrasins, lesquels comme des loups se ruant sur des brebis, saisirent les serviteurs de Dieu, les traitèrent avec mépris et cruauté, les accablèrent d'outrages et les chargèrent de coups et de chaînes. Meurtris et tourmentés de la sorte, ils les traînèrent jusqu'au Soudan, la Providence secondant le désir de son serviteur. Ce prince s'informa par qui, pour quoi, en quelle qualité ils étoient envoyés et par quelle voie ils avoient pénétré jusqu'à lui, et

François d'un cœur impassible : « Ce n'est point un homme, lui dit-il, c'est le Dieu très-haut qui m'a envoyé à toi pour te montrer ainsi qu'à ton peuple la voie du salut et t'annoncer l'Évangile de vérité. »

Il prêcha au Soudan le Dieu trine et un, et le Sauveur de tous, Jésus-Christ, avec une constance, avec une ferveur d'esprit si étonnantes qu'en lui s'accomplissoit avec claire vérité cette promesse de l'Évangile : *Je vous donnerai une parole et une sagesse, à laquelle vos adversaires ne pourront résister ni contredire.* Car le Soudan qui admiroit dans l'homme de Dieu cette vertu et cette ferveur, se plaisoit à l'écouter et lui faisoit instance pour qu'il s'arrêtât près de lui. A quoi le serviteur du Christ, éclairé d'une lumière d'en-Haut, répondit : « Si tu veux te convertir au Christ avec ton peuple, pour son amour je demeurerai volontiers parmi vous. Que si tu hésites à rejeter pour la loi de l'Évangile la loi de Mahomet, fais allumer un grand feu, et moi j'entrerai avec tes prêtres dans ce feu, et de la sorte tu connoîtras quelle est la foi plus sainte et plus assurée qu'il faut tenir. » Le Soudan : « Je ne crois pas que mes prêtres soient d'humeur à s'exposer au feu pour la défense de leur foi ou à vouloir affronter des tourments. » Car il avoit remarqué l'un d'eux, homme d'âge et d'autorité, s'éloigner de sa présence, à peine ouïe la proposition de François. Le serviteur de Dieu lui répartit : « Promets-moi pour toi et pour ton peuple de vous rendre

au culte du Christ, si je sors du feu sain et sauf ; j'y entrerais seul ; que s'il me dévore, imputez-le à mes péchés. Mais si la puissance de Dieu me protège, reconnoissez que le Christ est la vertu et la sagesse de Dieu, Dieu véritable et Sauveur de tous les hommes. » Le Soudan allégua qu'il n'osoit pas accepter ce défi dans la crainte d'une sédition populaire. Toutefois, il lui offrit de nombreux et rares présents, que méprisa comme la boue l'homme de Dieu, uniquement possédé par la passion du salut des âmes. Un si entier mépris pour les richesses de ce monde le ravit d'admiration et lui fit concevoir une sincère dévotion pour François. Bien qu'il ne voulût pas ou peut-être qu'il n'osât pas se ranger à la loi de l'Évangile, il supplia le serviteur du Christ d'accepter ses présents et de les reporter aux chrétiens pauvres ou aux églises pour son propre salut. Mais François refusa, parce que le poids de l'argent lui étoit en horreur et qu'il ne découvroit pas dans l'âme du Soudan la racine d'une sincère piété. Comme donc il n'avançoit à rien pour la conversion de ce peuple et pour la fin qu'il s'étoit proposée, il revint, en vertu d'une révélation, aux contrées des fidèles. Ainsi, grâce à la clémence de Dieu et aux mérites du saint homme, il advint par une disposition à la fois miséricordieuse et merveilleuse que l'ami du Christ chercha pour lui la mort de toutes ses forces sans la pouvoir rencontrer, et, que tout en recueillant les

grâces du martyr, il fut préservé pour être quelque jour décoré d'un privilège tout spécial. Il advint encore que ce feu divin brûla avec plus de force dans son cœur pour s'épandre plus tard avec plus d'éclat en sa chair. O homme en vérité bienheureux ! ta chair, sans être déchirée par le fer d'un tyran, porta néanmoins la ressemblance de l'Agneau immolé. O mille fois et pleinement bienheureux, puisque ton âme, tout en ne succombant point au glaive du persécuteur, s'enrichit du trophée des martyrs !

Des sacrés Stigmates.

S. Bonavent., Legend. c. 13.

L'homme angélique François avoit accoutumé de ne se jamais reposer en la pratique du bien, et comme les esprits célestes sur l'échelle de Jacob, tantôt il montoit vers Dieu, tantôt il descendoit vers son prochain. Il avoit appris à partager avec discrétion le temps accordé à l'homme pour mériter, de sorte qu'il en donnoit une partie au prochain non sans un gain laborieux et que l'autre, il la consacroit aux paisibles élans de la contemplation. Aussi lorsque, selon l'exigence des lieux et des temps, il s'étoit employé à procurer le salut de ses frères, il fuyoit le trouble des multitudes et recherchoit le secret de la solitude et les endroits recueillis, afin de vaquer plus librement à Dieu et de secouer la pous-

sière, qui se fût attachée à lui dans le commerce des hommes.

Or, deux ans avant de rendre son âme au ciel, guidé par la Providence, après maints travaux endurés, il fut conduit en un lieu élevé et solitaire, appelé le mont Alvernia. Comme donc selon sa coutume il eut commencé à jeûner durant quarante jours en honneur de saint Michel archange, enivré à plus longs traits des douceurs de la contemplation et dévoré d'une plus étrange flamme des aspirations célestes, il sentit affluer et se presser dans son âme le torrent des inspirations supérieures. Il étoit porté en haut, non point par l'élan d'un curieux scrutateur de l'ineffable Majesté, digne d'être opprimé par la gloire, mais par le zèle du serviteur fidèle et prudent, jaloux de rechercher la volonté de son Dieu, à laquelle d'une ardeur souveraine il désiroit en tout point se conformer. Une voix de Dieu l'avoit intérieurement assuré qu'à l'ouverture du Livre des Évangiles, le Christ lui déclareroit ce que le Seigneur agréoit le plus en lui et touchant sa personne. Alors ayant prié avec une ferveur particulière et pris de l'autel les saints Évangiles, au nom de la sainte Trinité, il les fit ouvrir par son compagnon, homme saint et dévot. Mais d'autant qu'en la triple ouverture du livre la passion du Seigneur se présentait toujours, l'homme plein de Dieu comprit qu'ayant imité le Christ en ses actions, il le devoit aussi imiter dans les afflictions

et les douleurs de sa passion, avant qu'il eût à sortir de ce monde. Et encore que par les austérités de sa vie passée et par sa constance à porter la croix du Seigneur, son corps fût réduit à une extrême faiblesse; néanmoins, loin de s'effrayer, il s'anima d'un plus viril courage à la souffrance du martyre. Car il étoit emporté par un insurmontable incendie d'amour pour le bon Jésus, semblable à des lampes de feu et de flammes, véhémence charité plus puissante que la puissance des grandes eaux.

Tandis qu'il étoit soulevé et ravi en Dieu par les ardeurs de ses désirs séraphiques, transformé moyennant une douceur de compassion en celui qu'un excès de charité avoit conduit au plus affreux des supplices, un matin, vers la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, priant sur le flanc de la montagne, il vit un séraphin, qui avoit six ailes, toutes resplendissantes de feu et de lumière, descendre de la hauteur des cieux. Et d'un vol rapide étant parvenu au lieu voisin de l'homme de Dieu, entre ses ailes apparut la ressemblance d'un homme crucifié avec les pieds et les mains étendus en forme de croix et attachés à la croix. Deux ailes s'élevoient au-dessus de sa tête, deux se déployoient pour voler et deux autres voiloient son corps. A ce spectacle, il fut saisi de stupeur, et son cœur frémit d'une joie mêlée de douleur. Il se réjouissoit de ce que cette vue avoit d'aimable, se voyant regardé par le Christ sous la

forme d'un séraphin, pendant que le tourment de la croix comme un glaive perçoit son âme d'une douleur compatissante. Son étonnement étoit extrême en présence d'une si mystérieuse vision, sachant que l'infirmité de la passion ne se pouvoit accorder avec l'immortalité d'un esprit séraphique. Enfin, à la lumière du Seigneur, il en connut le sens caché, à savoir, comment l'ami du Christ se devoit tout entier transformer en la similitude de Jésus crucifié, non point par le martyre de la chair, mais par un feu tout spirituel.

Cette vision, en disparoissant, laissa dans son cœur une ardeur merveilleuse et dans sa chair la trace non moins merveilleuse de signes et d'empreintes. En effet, tout aussitôt dans ses pieds et dans ses mains se manifesta la marque des clous, tels qu'auparavant il les avoit vus en la ressemblance de cet homme crucifié. Ses mains et ses pieds sembloient percés au milieu par les clous, dont la tête étoit visible en la partie intérieure des mains et en la partie supérieure des pieds, leurs extrémités l'une à l'autre opposées. La tête des clous aux mains et aux pieds étoit ronde et noire, leurs pointes longues, courbées, comme rabattues, et sortant de la chair, elles dépassoient le reste des chairs. Son côté droit qu'on eût dit percé par une lance, portoit une cicatrice rouge, d'où couloit souvent un sang sacré, qui humectoit sa tunique et ses chausses.

Le serviteur de Dieu s'avisant que ces stigmates, si magnifiquement imprimés dans sa chair, ne pourroient demeurer inconnus à ses plus intimes compagnons et d'autre part appréhendant de publier le secret du Seigneur, fut agité d'un grand doute, savoir s'il révéleroit ou s'il tairoit cette vision. Et partant il manda à soi quelques-uns des frères ; en termes vagues et généraux, il proposa le sujet de ses incertitudes et requit leur conseil. Mais un frère, nommé Illuminé et véritablement illuminé par la grâce, à la stupéfaction où étoit le Saint, comprit qu'il s'agissoit de quelque merveille : « Frère, lui dit-il, sache que ce n'est point pour toi seul et aussi pour les autres que parfois les prodiges du ciel te sont dévoilés. Aussi dois-tu craindre que cédant ce que tu as reçu pour le profit de plusieurs, tu n'aies à rendre compte du talent retenu. » A ces paroles tout ému, le saint homme, encore qu'il ne cessât de répéter : *Secretum meum mihi*, rapporta la suite de la vision non sans beaucoup de crainte, ajoutant que celui qui lui étoit apparu lui avoit révélé des choses qu'il ne découvroit à personne tant qu'il vivroit. Et il est à croire qu'ils furent si relevés les discours de ce sacré séraphin, en forme de crucifié, qu'il n'est sans doute pas permis aux hommes de les traduire en leur langage.

Après que le véritable amour du Christ eut transformé son amant en sa propre image, l'homme an-

gélique ayant passé dans la solitude quarante jours selon son dessein, descendit vers la fête de la Saint-Michel archange, de la montagne, avec l'image du Crucifié, figurée non point par la main de l'artiste sur la pierre ou le bois, mais décrite sur des membres de chair par le doigt du Dieu vivant. Et puisqu'il est bon de garder le secret du roi, le Saint qui avoit la conscience du secret royal, cachoit selon son pouvoir ces empreintes sacrées. Toutefois, d'autant qu'il appartient à Dieu de révéler pour sa gloire les grandes choses qu'il opère, lui l'auteur secret de ce prodige, se plut à le manifester par plusieurs miracles, afin que leur éclat démontrât la puissance occulte et céleste que renfermoient les stigmates.

Quant à François, tout en s'étudiant à céler le trésor, qu'il avoit découvert dans le champ de Dieu à force de diligence, il ne le put si bien faire que quelques-uns ne vissent les stigmates de ses pieds et de ses mains, nonobstant son attention à tenir ses mains toujours couvertes et à marcher avec une chaussure. Ils les virent, pendant qu'il vivoit, de nombreux frères, en tout dignes de foi pour leur manifeste sainteté, lesquels néanmoins à l'effet d'éloigner le doute, assurèrent avec serment qu'il en étoit ainsi, ayant vu et touché ces stigmates glorieux. Ils les virent, quelques cardinaux, grâce à la familiarité qu'ils avoient avec le Saint : ils rendirent en paroles et en écrits témoignage à la vérité et cé-

lébrèrent cette merveille par les proses, les hymnes et les antiennes, publiées en son honneur. Le saint pontife Alexandre, prêchant au peuple, affirma devant un auditoire considérable de frères, où j'étois moi-même présent, que ces saints stigmates il les avoit vus de ses propres yeux durant la vie du Saint. Ils les virent à sa mort plus de cinquante frères, la Vierge de Dieu très-dévoté, Claire avec ses sœurs et d'innombrables séculiers, dont la plupart les baisèrent avec vénération et les touchèrent de leurs mains, afin que rien ne manquât à la force du témoignage.

Il mit un tel soin à cacher la blessure du côté, que de son vivant nul ne la put regarder qu'à la dérobée. Un frère, qui lui rendoit ses services assidus, l'induisit à quitter sa tunique pour qu'il la secouât, et moyennant cette pieuse industrie, il vit et considéra la plaie, où il appliqua lestement trois doigts, reconnoissant tout à la fois par la vue et par le tact la grandeur de la blessure. A la faveur du même artifice un autre frère, son vicaire, en fut également témoin. Comme son compagnon, homme d'une très-parfaite simplicité, lui frottoit un jour les épaules pour le soulager en ses infirmités, il laissa glisser sa main le long de l'échine et rencontra par hasard cette sainte blessure, ce qui causa au malade une vive douleur. Aussi depuis lors il portoit des chausses, lesquelles montant jusqu'aux aisselles, couvroient la

plaie du côté. Les frères qui les lavoient ou qui nettoyoient sa tunique, qu'ils trouvoient teinte de sang, ne purent se tromper à des marques si manifestes, et après sa mort il leur fut donné de contempler avec une foule d'autres et de vénérer ce prodige, qui resplendit en toute son évidence.

Or sus, indomptable soldat du Christ, porte les armes de ton invincible capitaine : leur force et leur éclat te feront surmonter les adversaires. Porte l'étendard du Roi très-haut : à sa vue s'animeront les guerriers de l'armée divine. Porte le sceau du Christ, pontife souverain, et qu'à son empreinte tes paroles et tes actions soient tenues pour authentiques et irréprochables. Que pour les stigmates du Seigneur-Jésus, que tu portes en ton corps, personne ne te soit fâcheux ; bien plus, tout serviteur du Christ te doit donner place en son affection. Déjà ces signes très-assurés, témoignages de Dieu en toi, prouvés non par deux ou trois témoins, mais par un grand nombre de témoins avec surabondance, et partant dignes d'une créance inébranlable, enlèvent aux infidèles l'ombre d'une excuse, tandis qu'ils confirment dans la foi les croyants, fortifient la confiance de l'espérance et allument le feu de la charité. Voilà qu'elle s'est accomplie la première vision, en laquelle, chef futur de la milice du Christ, tu devois être revêtu des armes célestes et décoré du signe de la croix. Au commencement de ta conversion, la vision du

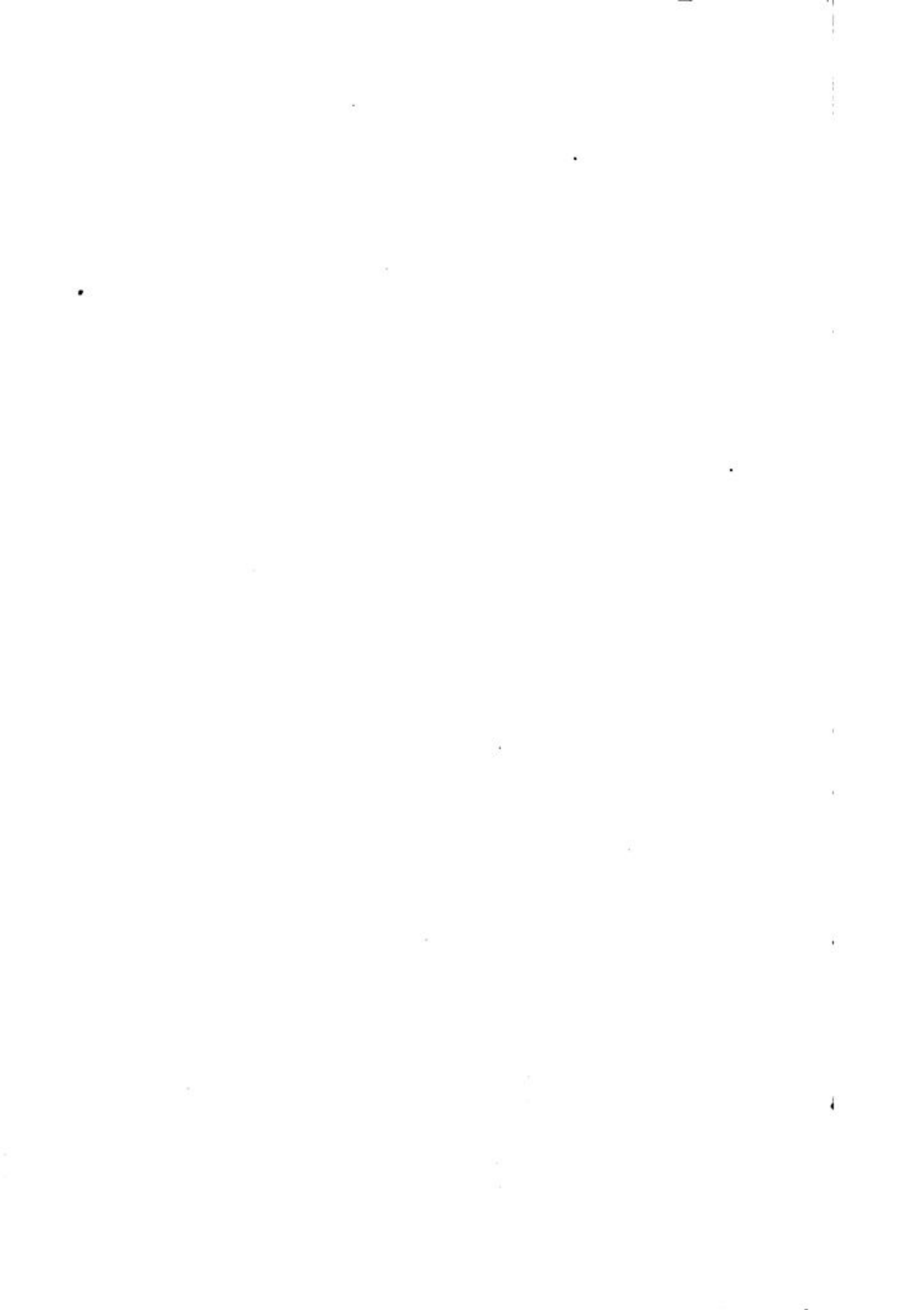
crucifix, qui te perça mentalement d'un glaive de douleur compatissante, et la voix qui descendit de la croix, comme du sublime trône de Jésus et du secret propitiatoire, confirmées par ton propre témoignage, sont estimées comme vraies et indubitables. Durant le progrès de ta conversion, et la croix que vit frère Silvestre sortir de ta bouche, et les épées en forme de croix pénétrant en tes entrailles, telles qu'elles apparurent à frère Pacifique, et toi-même soulevé en l'air sous la figure du Crucifié, alors que saint Antoine prêchoit sur le titre de la sainte Croix, comme en fut témoin l'homme angélique Monalde, toutes ces merveilles, on le croit, on l'affirme en vérité, n'étoient point l'effet d'une vision fantastique, et bien au contraire la réalité d'une révélation divine. Enfin, vers le déclin de ta vie, t'apparoissent et la sublime image d'un séraphin et l'humble ressemblance du crucifix, laquelle t'enflamme à l'intérieur et te marque extérieurement comme un autre ange, qui monte vers le lever du soleil, en sorte que tu portes en toi le signe du Dieu vivant. Ces prodiges nouveaux confirment la foi du passé, dont à leur tour ils reçoivent une plus éclatante assurance.

Ainsi sept apparitions de la croix du Christ, manifestées en toi et autour de toi selon l'ordre des temps, sont comme six degrés, qui te conduisent au septième, où finalement tu te reposes. Car la croix du Sauveur recherchée et embrassée dès ta pre-

mière conversion, puis portée en ses progrès par l'héroïsme d'une vie sans reproche, et en toi continuellement aux autres proposée en forme d'exemple, prouve avec clarté que tu as fini par atteindre le sommet de l'évangélique perfection. Que nul homme dévot ne repousse donc cette démonstration de la sagesse chrétienne, écrite sur la poussière de ta chair ; que nul fidèle ne la combatte ; que nulle âme, véritablement humble, ne la méprise, parce qu'elle est l'œuvre de la divinité et qu'à ce titre elle requiert notre créance (note 18).

Cantiques d'Amour

Attribués à S. François et traduits mot à mot suivant
la mesure des vers italiens.



CANTIQUE I

❶ **Qui** sous la figure d'une lutte et d'un combat le poète décrit les blessures et les angoisses du divin Amour.

1

Dans le feu d'amour il me mit
Dans le feu d'amour il me mit
Dans le feu d'amour il me mit

L'ange du bel amour,
Quand me passa l'anneau
Mon tout nouvel époux,
Puis en prison me jeta
Blessé d'un couteau :
Tout le cœur il me divisa.
Dans le feu d'amour etc.

2

Le cœur il me divisa
Et le corps tomba sur terre.
Ce foudre d'amour
Qui tourmente et dissipe,

Frappa avec ardeur,
De la paix fit la guerre.
Je meurs de son amour.
Dans le feu d'amour etc.

3

Si je meurs d'amour,
Point ne vous en étonnez.
Car le coup me fut porté
Par des lances énormes
Au fer long et large
De cent bras. Sachez
Que d'outre en outre il m'a transpercé.
Dans le feu d'amour etc.

4

Puis les lancés se firent si épaisses
Qu'elles me déchirèrent tout entier.
Alors je pris un bouclier,
Sans que de rien il me servit,
Et je fus tout brisé,
Tant grande étoit la force qui les poussoit
Dans le feu d'amour etc.

5

Il les vibra si dru
Qu'il ébranla l'édifice,
Et moi j'échappai à la mort,
Comme je vous raconterai.
Criant haut et fort,
Il dressa une machine,
Qui me donna de nouveaux tourments.
Dans le feu d'amour etc.

6

Le tourment qu'il me causoit
Étoient des pierres de plomb,
Dont chacune pesoit
Mille livres pesant.
Il les jetoit si pressées,
Que je ne les aurois pas comptées.
Pas une ne me manquoit.
Dans le feu d'amour etc.

7

Il ne m'auroit pas manqué,
Tant bien il savoit tirer.
En terre j'étois couché
Et ne me pouvois aider.
J'étois tout tramorti
Et plus ne me sentois moi-même
Comme un homme trépassé.
Dans le feu d'amour, etc.

8

Trépassé non dans la mort,
Mais de joie rassasié.
Puis je revéquis si fort,
Revenu dans mon cœur,
Que je suivis les guides,
Qui m'avoient conduit
A la suprême cour.
Dans le feu d'amour etc.

9

Après que je fus retourné,
Au Christ je fis la guerre:

Bientôt je fus armé :
Je chevauchai sur ses terres :
Me rencontrant avec lui,
Soudain je le saisis,
De lui je me venge.
Dans le feu d'amour, etc.

10

Lorsque je fus vengé,
Je fis la paix avec lui,
Parce que d'abord avoit été
L'amour très véritable.
Passionné pour le Christ,
Maintenant puissant à le contenir,
Par le Christ je suis consolé.
Dans le feu d'amour etc.

CANTIQUE II.

② où le poète sous forme d'épithalame expose les peines, les tourments et les ravissements de l'âme, embrasée d'amour pour son Dieu.

Amour de charité
Pourquoi m'as-tu si blessé ?
J'ai le cœur tout brisé,
Il brûle d'amour.

1

Il brûle, il répand sa flamme, sans paix et sans repos
Fuir il ne sauroit, parce qu'il est lié ;
Il se consume comme la cire au feu ,
Vivant il meurt, il languit tout allangouri.
Il requiert de pouvoir fuir un peu
Et ne rencontre qu'une fournaise.
Hélas ! je suis conduit
A si triste langueur :
Vivre est mourir,
Tant l'ardeur monte et s'élève.

2

Avant de la ressentir, je demandois
 L'amour au Christ ; pensant à douceurs ,
 Je pensois être en paix de douceur
 Hors de toute peine, et monté sur la hauteur,
 J'éprouve un tourment à nul autre pareil.

Mon cœur se fend de chaleur :
 Je ne puis donner la figure
 De Celui dont j'ai la ressemblance,
 Je meurs de suavité
 Et je vis sans cœur.

3

J'ai perdu cœur, sens,
 Volonté, plaisir et tout sentiment ;
 Toute beauté m'est une fange impure ,
 Délices et richesses, une perte.
 Un arbre d'amour avec de beaux fruits,
 Planté dans mon cœur me donne la pâture.

Qui fit un tel changement
 En moi, tout soudain,
 Jetant tout dehors,
 Volonté, sens et vigueur ?

4

Pour acheter l'amour, j'ai donné tout
 Le monde, et en échange me suis donné.
 Si mien étoit tout ce qui est créé,
 Par amour je le donnerois sans pacte aucun,
 Et je me trouve trompé par l'amour,
 Moi qui ai tout donné, et ne sais où l'on me conduit.
 Par amour je suis défaillant,
 Fou je suis réputé ;
 Mais parce que je me suis vendu,
 Je reste à mes yeux sans valeur. (Note 1 *infra*).

5

Les hommes me croyoient rappeler à eux,
 Des amis qui étoient hors de cette voie.
 Mais qui s'est donné ne se peut plus donner,
 Ni faire le serviteur, qui fuit la seigneurie.
 La pierre pourroit s'amollir plutôt
 Que l'amour, qui en son pouvoir me tient.
 Tout mon vouloir
 Est d'amour embrasé,
 Uni, transformé :
 Qui lui ravira l'amour ?

6

Feu ni fer ne le peuvent diviser :
 On ne divise point chose si fortement unie.
 La douleur et la mort ne sauroient s'élever
 A cette hauteur, où il est emporté.
 Sous lui il voit toute chose se mouvoir,
 Et lui sur toute chose se tient tout glorieux.
 Ame, comment es-tu montée
 A posséder un tel bien ?
 C'est le Christ, d'où il te vient,
 Embrasse-le en douceur.

7

Déjà plus ne puis voir la créature ;
 Au Créateur crie tout mon esprit ;
 Ciel ni terre ne me donnent de joie ;
 Au prix du Christ amour, tout m'est à dégoût.
 La lumière du ciel me paroît obscure,
 Lorsque m'apparoît sa force resplendissante.
 Les chérubins sont un néant,
 Beaux à enseigner,
 Comme Séraphins à aimer,
 A qui voit le Seigneur.

8

Que nul donc ne me reprenne,
Si cet amour me fait raffollir.
Il n'est point de cœur capable de se défendre,
Si épris d'amour ni qui se puisse échapper.
Que chacun pense comment mon cœur ne se fend pas,
Comment en cette fournaise il peut durer.

Si m'étoit donnée
Une âme qui m'entendit,
De moi elle auroit pitié :
Mon cœur se fond et s'écoule.

9

Ciel et terre crient et toujours crient
Et toutes choses, que je dois aimer.
Chacun dit : Aime de tout ton cœur.
L'Amour qui nous a faits efforce-toi de l'embrasser.
Car cet Amour, de soi si désireux,
Nous a faits tous pour nous tirer à soi par toi.

Je vois couler sans mesure
La beauté et la bienveillance
De cette lumière pieuse
Qui s'épand au dehors.

10

Je voudrais aimer davantage, si davantage je le pouvois,
Mais mon cœur ne vit plus en moi,
Et me donner davantage, encore que je le voulusse,
Je ne puis : cela est certain sans preuve.
Je l'ai donné tout entier, afin de posséder
Cet amant, qui me renouvelle tout entier.

Beauté antique et nouvelle,
Depuis que je t'ai trouvée !
Lumière incommensurable
De si douce splendeur !

11

A l'aspect d'une si aimable beauté je suis fort tiré
 Hors de moi et ne sais où je suis porté.
 Mon cœur se fond comme la cire défait,
 Il se retrouve à l'image du Christ.
 Jamais ne se rencontra un échange pareil :
 Pour revêtir le Christ, j'ai dépouillé tout
 Mon cœur, et ainsi transformé
 Il crie amour, il sent
 Son âme anéantie,
 Tant il regorge de douceur !

12

Anéantie est l'âme avec délices
 Et tout entière tendue à saisir (son objet),
 Et tant plus elle contemple la beauté,
 Tant plus elle se fait hors de soi jeter.
 En Christ pleinement elle repose avec opulence,
 Souvent de soi ne peut en rien conserver.
 Désormais que de se donner
 Elle n'a d'autre souci,
 Et ne peut plus perdre la valeur
 De soi-même dans la mort de soi-même. (Note 2).

13

En Christ transformée, elle est quasi Christ,
 Avec Dieu unie, elle est toute divine.
 Au-dessus de toute hauteur est une si grande conquête
 Du Christ est tout son avoir : elle trône en reine.
 Or pourquoi m'affligerois-je encore,
 Demandant le remède à mes fautes ?
 Il n'est plus de sentine,
 Où git le péché :
 Le vieil homme est retranché,
 Toute puanteur purifiée.

14

En Christ elle est née, nouvelle créature :
 Le vieil homme dépouillé, elle est renouvelée
 Mais l'amour monte avec telle ardeur,
 Qu'on diroit que le cœur s'ouvre avec un couteau.
 L'esprit et le sens se perdent dans cette flamme.
 Le Christ entre tout m'est si beau
 Que je m'embrasse avec lui,
 Et par amour je m'écrie :
 Amour, que tant je desire,
 Fais-moi mourir d'amour !

15

Pour toi, Amour, je me consume et languis,
 Et vais criant pour te saisir.
 Quand tu t'éloignes, je meurs tout vivant ;
 Je soupire et pleure pour te retrouver,
 Et quand tu reviens, mon cœur se dilate et s'épand,
 Il aspire à se transformer tout en toi.
 Donc ne tarde plus,
 Amour, sois-moi propice
 Que puissants sont tes liens !
 Que par toi mon cœur soit dévoré !

16

Regarde, doux Amour, ma peine :
 Tant d'ardeur m'est une cruelle souffrance.
 L'amour m'a pris et j'ignore où j'en suis ;
 Ce que je fais ou dis ne le puis sentir.
 Comme éperdu je vais par les chemins,
 Souvent j'agonise par excès de langueur.
 Comment puis-je hélas !
 Endurer ce tourment,
 Lequel comme la mort
 Me dérobe jusqu'à mon cœur ?

17

Le cœur m'est dérobé : ne puis comprendre
 Ce que je dois faire et souvent ce que je fais,
 Et qui me voit dit et veut savoir (note 8).
 Si l'amour sans acte à toi, Christ, sourit.
 Et s'il ne te plaît pas, que puis-je valoir ?
 En une telle mesure il me captive l'esprit,
 L'amour, et m'étreint de sorte
 Qu'il m'enlève la parole,
 Le vouloir et l'action :
 Je perds tout sentiment.

18

Je savois parler et me voilà muet,
 Je voyois et suis devenu aveugle.
 Si grand abîme qui le creusa jamais ?
 Silencieux je parle, je fuis et suis lié,
 Descendant je monte, je tiens et je suis tenu,
 Dehors je suis dedans, je chasse et je suis chassé.
 Oh ! amour démesuré,
 Pourquoi me faire délirer,
 Et dans la fournaise mourir
 De si cuisante ardeur ?

19. — Le Christ.

Règle cet amour, dont tu m'aimes.
 Sans ordre, point de véritable vertu.
 Et puisque de me trouver tu es si passionné,
 Que ton âme avec vertu se renouvelle,
 A m'aimer je veux que tu appelles
 La charité bien ordonnée.
 L'arbre se reconnoît
 A l'ordre de ses fruits,
 Lequel démontre
 La valeur de toute chose.

20

Toutes les choses que j'ai créées
 Avec nombre sont faites et mesure
 Et pour leur fin disposées.
 En l'ordre est tout leur prix,
 Et bien plus encore la charité
 Est ordonnée en sa nature.

Or, comment par ardeur,
 Ame, as-tu raffolé ?
 Hors de l'ordre tu es sortie,
 La ferveur a rompu tout frein.

21. — Le Poète.

Christ, tu m'as dérobé le cœur,
 Et tu dis que pour t'aimer je règle mon âme.
 Et comment, étant en toi changé
 Me resteroit-il rien de ma nature ?

Comme le fer tout embrasé
 Et l'air par le soleil rendu lumineux,
 Perdant leur forme,
 Revêtent une autre figure,
 Ainsi l'âme pure,
 De toi revêtue, ô Amour !

22

Et perdant sa qualité,
 La chose de soi ne sauroit opérer.
 Conforme à sa formation, elle a sa puissance,
 Et selon cet ordre elle opère avec fruit.
 Donc si mon âme est transformée en la vérité,
 En toi seul, Christ, qui es le doux aimer,
 A toi seul tu dois imputer
 Non à moi ce que je fais ;
 Et si point ne te plais,
 A toi-même tu déplais, ô Amour !

25

Bien je sais que je délire,
 Souveraine sagesse, c'est là ton œuvre !
 Ainsi je vis, depuis que je fus blessé,
 Alors qu'avec l'amour je fis un échange,
 Que de moi me dépouillant, je fus de toi vêtu,
 A vie nouvelle ne sais comment tiré.

De moi dépouillé,
 Maintenant par amour je suis fort,
 Brisées sont les portes,
 Et je suis à toi, ô amour !

24

Pourquoi me conduire à cette fournaise,
 Si tu veux que je fusse tempérant ?
 Lorsqu'à moi tu te donnois sans mesure,
 Tu m'ôtois toute mesure.

Petit tu me suffisois,
 Mais ta grandeur je ne puis contenir.
 Aussi s'il y a manquement,
 Amour, c'est le tien et non le mien,
 Parce que cette voie
 Tu la dressas, ô Amour !

25

Toi-même de l'amour ne t'es point défendu :
 Du ciel en terre il te fit descendre.
 Amour, à tant de bassesse tu te ravalas !
 Comme un homme de rien tu allas par le monde,
 Tu ne voulus ni maison ni terre,
 Si belle pauvreté pour nous enrichir !
 Dans la vie et dans la mort
 Tu montras avec éclat
 Qu'un étrange amour
 Brûloit dans ton cœur.

26

Comme ivre par le monde souvent tu allois,
 Amour te menoit en guise d'homme vendu,
 En toutes choses toujours tu montrais l'amour,
 De toi-même sans pensée ni soucis
 Et étant dans le temple, tu criois :
 Qu'il vienne boire qui a souffert ;
 Qui a soif d'amour,
 Il lui sera donné
 Un amour sans mesure,
 Lequel repaît en douceur.

27

Avec sagesse point ne te contenois,
 Et ton amour souvent tu épanchois.
 D'amour non charnel tu naquies
 Pour que l'amour incarné nous sauvât,
 Et pour nous embrasser à la croix tu courus.
 Je crois que point ne parlas,
 Ni toi, Amour, excusas,
 Devant Pilate,
 Afin de sceller un tel marché
 Sur la croix de l'amour.

28

Là je vois que la sagesse se céloit
 Et que le seul amour voulut paroître.
 La puissance ne donnoit aucun signe
 Et sa force lui étoit à dégoût.
 Grand étoit cet amour en ses épanchements,
 N'ayant rien qu'amour
 Sur le visage et dans sa volonté,
 Amour toujours unissant
 Et sur la croix étreignant
 L'homme avec tant d'amour.

29

Donc, Jésus, si je suis passionné,
 Enivré de si pure douceur,
 Pourquoi me reprendre, si je suis affolé
 Et perds en moi et le sens et la force ?
 Puisque l'amour t'a de telle sorte enchaîné,
 Et comme privé de toute ta grandeur,
 Où seroit la force
 En moi qui me retiendrait ?
 De vouloir affoler
 Pour t'étreindre, ô amour ?

30

Et cet amour qui me fait raffollir,
 Il sembloit qu'il t'enlevât la sagesse,
 Et cet amour, qui me consume en langueur,
 A toi pour moi enleva la puissance,
 Plus désormais ne veux ni puis me contenir,
 Epris d'amour, plus je ne résiste.
 Elle m'est donnée la sentence
 Que d'amour je dois mourir.
 Et n'admets d'autre confort
 Sinon mourir d'amour.

31

Amour, amour, qui m'as tant blessé !
 Rien qu'amour ne puis crier.
 Amour, amour, avec toi tout uni,
 Rien que toi ne puis embrasser.
 Amour, amour, tu m'as si ravi
 Le cœur, que toujours il s'ouvre pour aimer.
 Pour toi je veux soupirer.
 Amour, que je sois avec toi !
 Amour, de grâce
 Fais-moi mourir d'amour !

32

Amour, amour Jésus, je touche au port.
 Amour, amour Jésus, tu m'as conduit.
 Amour, amour Jésus, soutiens-moi.
 Amour, amour Jésus, oh ! que tu m'as enflammé !
 Amour, amour Jésus, je suis mort.
 Fais-moi être, Amour, avec toi toujours embrassé,
 Avec toi transformé
 En véritable charité
 Et en souveraine vérité,
 Amour, amour, amour !

33

Amour, amour, crie le monde entier.
 Amour, amour, toute chose t'appelle,
 Amour, amour, que tu es profond !
 Qui plus te caresse, plus te desire.
 Amour, tu es un cercle rond ;
 Qui avec tout son cœur y entre, t'aime toujours.
 Tu es le fil et la trame
 Et à celui, qui aime se vêtir de toi,
 Tu donnes un si doux sentiment
 Qu'il crie toujours amour.

34

Amour, amour, combien tu me fais peiner !
 Amour, amour, je ne le puis plus souffrir ;
 Amour, amour, tant tu te donnes à moi ,
 Amour, amour, que je crois en mourir.
 Amour, amour, que tu m'as donc épris !
 Amour, amour, fais-moi passer en toi :
 Amour, douce langueur,
 Amour, tout mon desir,
 Amour, tout mon charme,
 Plonge-moi dans l'amour !

55

Amour, amour, mon cœur éclate.
 Amour, amour, quelle blessure je sens!
 Amour Jésus, tire-moi à ta beauté.
 Amour, amour, par toi je suis ravi.
 Amour, amour, vivre est à mépris,
 Amour, amour, pour l'âme avec toi unie
 Amour, tu es sa vie ;
 On ne la peut plus diviser.
 Pourquoi la fais-tu languir
 Dans le feu dévorant, ô amour? (Note 4).

36

Amour, de Jésus désireux,
 Amour, je veux mourir dans tes bras.
 Amour, amour, doux Jésus mon époux,
 Amour, je te requiers la mort.
 Amour, amour Jésus, sois-moi compatissant.
 Tu te rends à moi, me transformant en toi.
 Pense que je vais soupirant,
 Ne sachant où je suis.
 Jésus mon espérance,
 Abîme-moi dans l'amour!

Note 1. Strophe 4.

Vendu à son Bien-aimé et pour son Bien-aimé. Il veut dire :
 Je ne suis plus à moi, bien plus, je ne suis plus moi, parce
 que je n'ai plus de valeur, toute chose n'ayant de valeur
 qu'autant qu'elle est. *Mihi vivere Christus est, mori lucrum*,
 dit S. Paul.

Note 2. Strophe 12.

Son amour est si fort qu'il le rend comme éperdu, sans mémoire, oublieux de soi-même.

Et plein de son amour, il n'a plus d'autre souci, et de la sorte ayant perdu tout sentiment de soi, il ne peut plus perdre le sentiment de sa valeur, de son prix, de la quantité de son être, attendu qu'il n'a plus rien à perdre celui dont la valeur est nulle dans l'entière abnégation de son moi.

**Mè può perder valura
Di se ogni sentore.**

Souvenir *de soi en rien ne peut conserver*, attendu que la passion de l'amour est en lui si violente, qu'elle absorbe toutes les forces de son esprit, qui n'a plus d'autre désir, ni ne conserve le souvenir d'aucune chose : le bien présent, dont il jouit en aimant, lui est si considérable qu'il lui tient lieu de tout : *Deus meus in omnia.*

Note 3. Strophe 17.

Un amour sans acte seroit un amour habituel, tellement fort, persévérant et pénétrant, qu'il seroit en quelque sorte comme un seul acte d'une contemplation et d'une effusion d'amour toujours continues. Or, dit le poète au Christ, si un tel amour ne te plaît pas, que puis-je valoir? Rien. Car tel est l'amour qui me captive; et ne te plaisant pas, je pense ne rien valoir. Et cela non sans raison, attendu que notre bonté et notre valeur sont en proportion de ce que nous plaisons à Dieu, dont la complaisance à notre égard est la mesure et la source du bien que nous avons.

Par un amour sans acte on peut encore entendre un amour, dont la véhémence consume tellement toute vigueur et toute

activité, que nous en demeurons muets, hors de nous-mêmes, tout entiers absorbés dans l'objet de l'amour, comme il arrive aux âmes, ravies et possédées par l'amour céleste.

Note 4. Strophe 35.

L'amour commence toujours par les blessures; il s'augmente par cet amour, que l'on nomme le ravissement, et se consomme dans l'amour d'union ou d'extase. La raison en est que l'âme dans l'état de la présente corruption, bien que guérie en grande partie, réservant néanmoins toujours quelque chose de son inclination à l'égoïsme, ne pense qu'à son bien-être et s'y laisse aller avec affection ou amour improprement nommé.

L'amour véritable commence seulement alors qu'il s'attache à un objet, en tant qu'il est bon en soi, comme Dante l'a si bien exprimé : *Comme le bien s'entend en tant que bien, alors il allume l'amour et d'autant plus que plus de bonté il renferme en soi.* (Parad. c. 28). Et cet amour tire l'âme d'elle-même, redressant ses affections vicieuses, ce qui ne sauroit se faire sans douleur et sans déchirement, aussi le poète dit-il :

Amor, amor, lo core mio si spezza
Amor, amor, tal sente ferita!

L'affection est comme le milieu entre l'amant et l'objet aimé, attendu que les esprits ne s'unissent que par voie de connoissance et d'amour, lequel n'est jamais séparé de la connoissance; et partant le poète ajoute :

Amor gesu trommi alla tua bellezza.

Puis, l'affection croissant avec la contemplation du bien-aimé, l'âme est comme ravie hors de soi, tout en conservant

néanmoins quelque mémoire de sa personnalité, mais de manière à seulement désirer sa consommation dans l'amour.

Amor, amor, per te sono rapita.

Enfin elle touche au dernier degré, quand sa puissance d'aimer et de connaître est assouvie, parce que étant en possession de Dieu, elle jouit de l'Être pur, absorbée dans l'Être universel qu'elle aime, sans un désir comme sans un regard sur soi-même :

*Amor, amor, il vivere disprezza
Amor, tu sei la sua vita
Non la si può partire.*

Néanmoins elle ajoute :

*Perchè la fai languire
Tanto struggendo, amore?*

L'Âme ne devrait-elle pas être tout heureuse dans cette extase d'amour ! Sans doute. Mais ce bonheur ne se parfait pas à cause de l'obstacle qu'y apporte l'infirmité du corps mortel. Cette consommation est réservée au Ciel.

CANTIQUE III.

❁ à l'âme, éprise de J.-C., se plaint doucement à lui.

O joie de mon cœur,
Jésus, mon amour et ma vie,
Secours l'âme affligée
Par amour.

Daigne, mon Seigneur,
Ta servante écouter,
Laquelle te veut raconter
Ses ennuis.

Que d'années sont passées,
Depuis, Jésus, que je t'ai cherché,
Sans te jamais trouver,
Véritable amour.

Hélas ! quelle grande douleur :
Chercher et ne pas trouver ;
Appeler et toujours rester
Sans réponse.

En dures peines est placée
L'âme et son cœur certainement,
Qui frappe et point ne lui est ouvert
Par l'ami.

Il entend ce que je dis
Seulement qui a ressenti
Ce que c'est que d'être privé
De celui qu'on aime.

Ne pas avoir qui l'on désire
Passe toute douleur,
Transperce l'âme et le cœur
Et fait languir les sens.

Qui éprouve l'amour, qu'il pense
Si je dis vrai ou si je mens ;
Il ne peut être content le cœur
Sans amour.

Hélas ! doux Amant
Tu me forces à t'aimer,
Tu m'invites à te chercher,
Et à moi tu te dérobes !

Je t'appelle et tu ne réponds pas,
Tu vas loin de moi fuyant,
Et je reste là pleurant,
Ah ! pauvre malheureuse !

Encore que je sois pécheresse,
Pour moi du ciel tu vins,
L'humanité tu pris
Pour me sauver.

Amour, pour me donner la vie,
Ah ! misérable pécheur
Avec peine et amère sueur
Tu mourus sur la croix .

D'une plaintive et pieuse voix
J'implore le pardon
De toutes mes erreurs
Et cruautés.

Aie de moi pitié
Pour cet immense amour,
Qui te tint, Seigneur,
Sur la croix attaché.

Que mon cœur soit transpercé,
Jésus, par cette lance,
Laquelle, à toi, mon espérance,
Perça le cœur.

Au nom de l'immense douleur
Sous la couronne d'épines,
A moi, ta servante, fais don
De ton amour.

Pourquoi, doux Seigneur,
Promettre tant et tant,
Si tu ne me veux donner qu'un peu
De ton amour.

En toi espère mon cœur
Que tu me veux consoler ;
Mais d'abord il te platt d'éprouver
Si je suis fidèle.

Qu'à moi tu sois cruel ,
Je me garde de le dire :
Il m'est avis que tu me fais languir
Pour accroître mon amour .

O source de l'amour !
Donne à boire à qui est altéré,
Rassasie qui est affamé
De ton amour.

Je ressens plus de douleur,
Amour, en ne te trouvant pas,
Que je n'en ressentirois brûlant
Dans une flamme ardente.

Aussi peu à peu
Il se fond en moi mon cœur,
Aspirant à cet amour :
Et l'amour ne vient pas.

Hélas! quelles peines cruelles
De voir l'amant se tenir
Au loin, et ne parler point
A qui le supplie ;

Et lorsque l'âme s'imagine
Avec l'époux se réjouir,
Se voir abandonnée
Seulette dans les pleurs.

Hélas! hélas! en quelle
Affliction elle demeure,
Elle tord et bat ses mains
Par grande douleur ;

Disant : Amour ! amour !
Amour, où es-tu allé !
Tu m'as si fort blessé
Si fort que je meurs.

Jésus, mon soutien bien-aimé,
Ah ! viens-moi consoler ;
Et que je t'entende parler
Dans mon cœur.

Tu es mon amour ;
Laisse-toi trouver,
Mets fin à si rude épreuve,
Donne-moi l'amour.

Je t'ai donné mon cœur,
Tu es mon espérance,
J'ai toute ma confiance
En toi, mon Seigneur !

O doux amant pieux,
Point ne me dénie ton amour :
Il ne peut vivre sans toi
Qui à toi s'est donné.

CANTIQUE IV.

Dans lequel l'Époux céleste répond aux plaintes
de l'âme éprise de son amour.

O âme, tu te plains
De ne me pouvoir trouver,
C'est que tu n'as pas le courage
De rien endurer.

Tu ne sais pas persévérer
Avec foi et grande espérance ;
Tu as peu de confiance
En ma bonté.

Si avec humilité
De cœur tu me cherchois,
Avec foi m'appelois,
A toi je viendrois.

Mais c'est bien toi,
Qui point ne me veux ouvrir :
D'amour tu me fais languir,
Hélas ! cruelle

Comme l'infidèle épouse,
Dehors à la rosée,
La nuit à la froidure
Tu me laisses attendre,

J'ai beau frapper
Et dire des vers d'amour,
Qui briseroient un cœur,
Un cœur de pierre.

Pour toi je fus las et fatigué
Et j'allai en des contrées lointaines ;
Pour te tirer de prison
Je m'emprisonnai moi-même.

Toi, ma chérie, comme tu sais,
Pour te racheter
Je voulus donner mon sang,
Mourant sur la croix.

Ah ! écoute ma voix,
Entends mes offres ;
Je tiens les bras ouverts,
Afin de t'embrasser.

Ame, pour te baiser
J'ai penché ma tête :
Sur la croix cloué,
Voilà que je t'attends.

Contemple ton Bien-aimé
D'épines couronné,
De fiel abreuvé,
En angoisses rompareilles.

A toi il convient de rendre
Amour pour le doux amour,
Me donnant ton cœur
Et ton affection entière.

Serre-moi bien tendrement,
Baise mon côté :
Pour toi je suis blessé
De la tête aux pieds.

Regarde un peu et vois
Où me réduit l'amour :
J'ai le cœur transpercé
Par une lance.

Ma peine surpasse toute peine,
Mon amour excède tout amour :
Pour toi j'endure une soif brûlante,
Âme ingrate !

Comment peux-tu, cruelle,
De moi si fort te plaindre ?
Tout ce que j'ai pu faire
Pour toi ne l'ai-je pas fait ?

Je me suis tout entier donné
A toi, chère âme :
Je te donne ma société
Suivant ton plaisir.

Ah! donne-moi ta volonté !
Que veux-tu que je te fasse ?
De toute grace j'userai,
 Pourvu que tu m'aimes.

Mais si tu desires me trouver,
Regarde à la croix :
C'est là, ma douce épouse,
 Que tu me trouveras.

Mon âme, tu le sais,
Que jamais il ne m'abandonne
Mon amour; jamais il ne se lasse
 De t'aimer.

Ne me fais donc plus peiner,
Aime de cœur qui t'aime,
Réponds à qui t'appelle
 Doucement.

Point ne sois négligente
A me rendre ton amour :
Je te veux pardonner
 Toute offense.

Encore que tu aies failli,
Ne crains point de venir.
Je me veux à toi réunir,
 Mon âme!

Mou cœur désire ton cœur,
Tu me fais d'amour languir :
Hâte-toi de venir à moi,
 Livre-moi ton cœur.

Je suis ton amant,
Ton Jésus amoureux,
Benin et gracieux.
A qui m'aime.

Réponds à qui t'appelle,
Ne sois plus si rebelle
Tu es ma créature,
A moi ton cœur!

Table des matières.

	Pages
INTRODUCTION	1
PROLOGUE ou Lettre des trois Compagnons de saint François. .	17
CHAP. I. Naissance de saint François ; de sa vanité et de sa prodigalité dans le siècle	23
II. Comment François fut emmené prisonnier à Pérouse et des deux visions qu'il eut	26
III. Comment le Seigneur le visita en douceur merveilleuse	50
IV. Comment il commença à se surmonter soi-même et à ressentir de grandes douceurs aux choses contraires à ses inclinations	35
V. Des premières paroles du crucifix à François et comment par la suite il porta dans son cœur la vive passion du Seigneur Jésus jusques à l'heure de son trépas.	39
VI. Comment il esquiva les poursuites de son père et des siens.	45
VII. Du très-grand labour qu'il endura pour réparer l'église de Saint-Damien	49
VIII. Comment ayant entendu les conseils évangéliques, il se vêtit en une toute autre manière. . . .	54

	Pages
CHAP. IX. De la vision de frère Silvestre avant son entrée dans l'Ordre	59
X. Comment il prédit à ses compagnons ce qu'ils devoient souffrir.	65
XI. De l'entrée de quatre autres frères en l'Ordre . .	71
XII. Suivent les noms des douze premiers frères, fondateurs de l'Ordre	76
XIII. Comment le B. François alla avec ses onze compagnons en la cour de Messer le Pape	78
XIV. De l'efficace et des premiers lieux de sa prédication	85
XV. De l'amour singulier qu'il avoit à l'église S. Marie de Porziuncule et des constitutions qu'il dressa . .	89
XVI. Comment il admonesta les frères de ne jamais quitter le dit lieu	91
XVII. Comment il voulut que les frères fussent appelés Mineurs.	93
XVIII. Comment il exhorta et enseigna les frères à quêter la charité.	94
XIX. Comment il vint avec ferveur au devant d'un frère, lequel rapportoit les aumônes en louant Dieu	96
XX. Du Chapitre deux fois l'an assemblé à N.-D. de Porziuncule	97
XXI. Comment il enseignoit les frères à traiter leur corps.	102
XXII. Touchant la déclaration et l'abandon de l'argent.	104
XXIII. De l'observance de pauvreté	106
XXIV. Comment il voulut que les frères s'exerçassent au travail manuel	108
XXV. Comment il prédit que la science seroit une occasion de ruine.	110
XXVI. En quoi consiste la parfaite obéissance	112
XXVII. Comment il compara le parfait obéissant à un	

TABLE DES MATIÈRES.

295

	Pages
corps mort.	113
CHAP. XXVIII. Comment il se refusoit à loger en une cellule honorable et ne vouloit point que sa cellule fût dite sienne	115
XXIX. D'un frère qui ne prioit ni ne travaillait, mais mangeoit bien	116
XXX. De la pénitence qu'il donna à un certain frère pour un mauvais jugement qu'il avoit fait à l'endroit d'un pauvre.	117
XXXI. Comment les récréations que parfois il prenoit, se terminoient en allégresse	119
XXXII. Comment il reprit un compagnon, atteint de tristesse et de mélancolie	121
XXXIII. Comment il condescendit à l'un de ses frères, lequel se mouroit de faim, en mangeant avec lui	122
XXXIV. Comment il compâtit à un frère malade, en mangeant des raisins avec lui	124
XXXV. Comme quoi il alloit quérir humblement la viande pour les frères infirmes et tout à la fois les convioit à pénitence	125
XXXVI. Comment il ressentoit de la honte en voyant un plus pauvre que lui.	126
XXXVII. Comment il réputoit à larcin de ne point donner son manteau au plus nécessaire	127
XXXVIII. Comment un pauvre, en vertu de l'aumône du B. François, pardonna à son seigneur le tort qu'il en avoit reçu.	128
XXXIX. Comment il présentoit en soi-même le portrait de la parfaite humilité	130
XL. Comment il apprit aux frères à juger, quand il étoit véritablement serviteur de Dieu.	131
XLI. De son amour et dévotion oraison et combien dévotement il récitoit l'Office	132
XLII. Louanges du Seigneur Très-Haut	134

	Pages
CHAP. XLIII. Touchant son amour à la règle et religion . .	136
XLIV. D'un saint frère laïque, trépassé martyr, la règle à la main	137
XLV. En quelle manière les frères faisoient leur récon- ciliation.	139
XLVI. Des béatitudes déclarées par notre père saint François	141
XLVII. Du profit des vertus	147
XLVIII. Comment un paysan se fit frère	148
XLIX. De l'indulgence qu'il obtint de J.-C. et du Pape pour l'église de Notre-Dame des-Anges	151
L. De l'humble réponse des B. François et Dominique au Cardinal	154
LI. Comment il alla quêter l'aumône, avant de se mettre à table	157
LII. Comment par les coups et méchancetés des dé- mons il connut qu'il agréoit plus à Dieu qu'il fût aux lieux des pauvres frères que non pas parmi les cardinaux.	159
LIII. Comment il voulut jeter à bas la maison édifiée par le peuple d'Assise	161
LIV. De l'élection des premiers ministres et comment ils furent mandés par le monde	163
LV. Du trépas de Messer Jean, premier protecteur de l'Ordre, et de l'élection du deuxième.	168
LVI. Comment Messer d'Ostie pleura, voyant la pau- vreté des frères au temps du Chapitre.	170
LVII. Comment le B. François refusa un couvent à Be- logne.	171
LVIII. Comment le Seigneur parla au B. François. . .	172
LIX. Comment il résigna l'office de prélature et institua son vicaire Pierre de Catace.	174
LX. Du Nouveau-Testament qu'il fit donner en aumône.	176
LXI. Comment il se fit tirer par les rues d'Assise . .	177

CANTIQUE V.

Qu'ù l'âme demande pardon au Seigneur des plaintes
qu'elle lui a faites.

Pardonne-moi, Seigneur,
Si je t'ai mis dehors :
Je ne t'ai pas rendu en échange
Un véritable amour.

Pardonne-moi, Seigneur,
De me plaindre tant.
Amour m'a fait faire
Ce que j'ai fait.

Ainsi fait qui est passionné :
Il ne sait où se tourner ;
Le cœur veut s'épancher
Avec l'amour.

Le cœur épris,
Que déjà tu as enflammé,
Tant plus lui donnes-tu d'amour,
Tant plus en voudroit-il.

Tu sais, mon Espérance,
Que l'amour est impatient ;
Il voudroit sans cesse
Son amour.

Le cœur passionné
Soupire hautement :
Il ne peut vivre en paix
Le cœur blessé.

Comme ivre et raffolé,
D'amour il va soupirant,
Avec larmes appelant
Son Bien-aimé.

Notes

Ajoutées à la Légende.



CHAPITRE I.

NOTE 1.

La mère de saint François étoit de la noble famille de Bour-
emont en Provence, dont les archives conservoient le contrat
de mariage entre elle et Bernardon de Moricone au temps du
P. Claude Frassin, qui affirme l'avoir vu en son commentaire
de la règle du tiers-ordre, publié en 1703. L'auteur de la Vie
du Saint en vers parle aussi de l'extraction noble de sa mère :

Mater honesta fuit pueri ; pater institor ; illa
Simplex et clemens ..

NOTE 2.

François n'étoit pas un nom de personne. En Italie, le
peuple et la contrée de France s'appeloit *Francesca*. V. Gio-
vanni Villani. — On croit que le père du Saint lui donna le
nom de François pour la ressemblance qu'il avoit avec les
français en raison de sa vivacité, de sa grâce et de sa belle
humeur. « Vere Franciscus, dit Célano, quia super omnes cor
francum et nobile gessit. »

CHAPITRE VII.

NOTE 3.

Après avoir renoncé à tous biens de ce monde, saint François partit d'Assise, content et joyeux et chantant par les chemins les louanges de Dieu. En passant par un bois, il fut assailli par des voleurs, qui le jetèrent dans un fossé, plein de neige. S'étant tiré de là, il se rendit à un monastère, où il demanda un vêtement pour se couvrir. Car il n'avait que le manteau, que lui avait donné un domestique de l'évêque d'Assise. Les moines l'employèrent au service de la cuisine, sans toutefois le vêtir. Quelques jours après il quitta ce monastère et s'en fut à Gubbio, où il reçut en don d'un ami une tunique comme celle des ermites. Après quoi il s'en revint à Assise et se mit à réparer les ruines de l'église de Saint-Damien. (Celano, p. 14).

NOTE 4.

En 1216, le cardinal Ugolin, évêque d'Ostie, dressa et envoya à sainte Claire un *formulaire*, c'est-à-dire des constitutions pour le gouvernement du monastère de Saint-Damien, où elle présidait comme abbesse. Ces constitutions furent tirées de la règle de saint Benoît, comme il l'affirme lui-même, étant devenu pape sous le nom de Grégoire IX, en sa bulle du 24 mai 1239 *Cum omnis vera religio... Regulam B. Benedicti... vobis tradidimus observandam*. Ses successeurs ne parlèrent pas autrement; Innocent IV en sa bulle : *Solet annuere* du 13 novembre 1245, Alexandre IV en sa bulle : *Religiosam vitam* du 26 juin 1255. Et comme ces religieuses observaient une règle, modelée sur celle de saint Benoît, elles furent ap-

pelées dès cette époque bénédictines, même par les Pontifes romains, toutefois avec la dénomination propre de *pauvres femmes* ou de *religieuses renfermées à Saint-Damien* ou de *l'ordre de Saint-Damien*.

CHAPITRE IX.

NOTE 5.

Saint François se rendit à la Porziuncule ou petite portion de terre, appartenant aux moines Bénédictins du Mont-Soubase, dans la plaine d'Assise, à un mille et demi environ de cette ville. Là il s'appliqua à restaurer une petite église ruinée, qui remontait au cinquième siècle, consacrée à la Reine des anges à cause des fréquentes apparitions de ces esprits bienheureux. Il se bâtit tout près une pauvre maisonnette, où il alla demeurer en 1208, après avoir quitté Saint-Damien, selon le récit de Celano (p. 49) : « *Inde vero ad alium se transtulit locum, qui Portiuncula nuncupatur, in qua ecclesia B. Virginis Matris Dei antiquitus constructa extiterat, sed deserta tunc a nemine curabatur; quam cum sanctus Dei cerneret sic destructam, pietate commotus, quia devote fervebat erga totius bonitatis Matrem, cœpit ibidem assiduus commorari. Factum est autem, cum jam dictam ecclesiam reparasset, conversionis ejus annus tertius agebatur.* » En 1210 ou 1211 cette église fut cédée au Saint par l'abbé du Mont-Soubase. Le père Papini de l'ordre des Cordeliers écrit dans sa *Vie de saint François* qu'il se rendit à la Porziuncule avec ses deux compagnons, mais, que la maisonnette qu'il y avait construite, étant trop étroite pour les contenir, « ils vinrent habiter une cabane abandonnée, distante d'un mille environ de la Porziuncule, en un endroit nommé Rivotorto à cause d'un ruisseau qui l'arrosait. » (Liv. I, p. 45.)

Or, il faut observer qu'avant 1455 il n'y avait dans ce lieu ni église, ni maison petite ou grande. Sous le pontificat de Calixte III, le P. François Saccardo obtint de l'évêque d'Assise, François Oddi, la permission d'y élever une petite chapelle ou *maesta* en italien, et portant appelée *maesta* de Saccardo. C'est ce que nous apprend l'instrument, extrait de la chancellerie épiscopale d'Assise, et conservé dans les archives du couvent de la Porziuncule. En voici la teneur : « In nomine Dei, amen. Hæc est copia, scriptus sive trasumptus cujusdam instrumenti rogati a q. ser Constantio Francisci angelutii Calzaveridis olim notarii publici Assisien. de anno 1455 tempore pontificatus SS. in Christo P et DD Calixti papæ III sub die 12 jun. exist. inter alia in archivo publ. dictæ civitatis in protocollo octavi folii, pag. 49, tenoris sequentis videlicet. Licentia concessa ædificandi cappellam, ecclesiam et altare in contrata quæ dicitur rigotosta communitatis Assisii. Eodem anno et die actum Assisii in episcopatu, cui a parte sala magna d. episcopatus ab aliis circumcirca res dictæ ecclesiæ ut præsentibus. — D. Franciscus Vitalis canonicus S. Ruffini, vicarius episcopi Assisien. asserens habere ad hoc speciale mandatum ut per se et suos successores dedit et concessit licentiam fratri Francisco alias Saccardini de ordine minorum ædificandi quamdam cappellam, ecclesiam seu *majestatem* cum altari apto ad celebrandam missam in comitatu Assisii, super quibus mandavit omnia prædicta, et dictum fratrem Franciscum et alios fabricantes dicto nomine aliquo modo non molesturi. Rogantes... Et quia ego Angelus Victorius de Frondinis publ. auctoritate apostolica notarius collegii Assisien. et ejusdem civitatis archivista, prædictam copiam ex dicto protocollo de verbo ad verbum fideliter extraxi et facta collatione, concordare inveni, ideo ad fidem huic me subscripsi, et publicari ac solito signo muniri requisitus ut hac die 10 martii 1704. »

— En 1599, les Cordeliers environnèrent d'une église cette chapelle de Saccardo, où l'on montre et le foyer et le lit de saint François, tandis qu'à l'extérieur on lit que c'est là le berceau et le premier couvent des Frères Mineurs, assertion des plus gratuites.

Le lieu de Rivotorto, où saint François vint habiter avec ses compagnons après son retour de Rome, étoit près d'Assise, « juxta civitatem Assisii, » selon Célano p. 35 et saint Bonaventure c. 4. Or le Rivotorto, occupé maintenant par les P. Cordeliers, en est éloigné de près d'une lieue. L'ancien Rivotorto, dont parlent les biographes du Saint, est situé tout près d'Assise, vers l'hôpital de Sainte-Marie des Lépreux. Frère Egidius, étant sorti d'Assise par la porte Maiano, alla vers l'hôpital à la cabane de Rivotorto, où se tenoit alors saint François. Ce fait est confirmé par le P. Papiui lui-même (liv. 1, p. 45, note 15). *Perrexit Ægidius versus hospitale leproso- rum, ubi tunc B. Franciscus in quodam tugurio derelicto cum Bernardo Quintavalle et Petro Catani morabatur.* Cette cabane se trouvoit sur l'ancienne voie romaine, où passa, en 1209, avec une suite considérable, l'empereur Othou IV, qui alloit se faire couronner par le pape Alexandre III. Pas un frère ne sortit pour le voir. Un seul d'entre eux, envoyé par S. François, alla à la rencontre de l'Empereur pour lui déclarer que sa gloire seroit de courte durée, ce qui se justifia pleinement (Celano, p. 36). Dans cette cabane, qui servait d'abri aux voyageurs et aux lètes, il n'y avoit ni église, ni habitation. C'est de là qu'il se rendoit souvent à Assise pour prêcher la parole de Dieu, ou bien à la Porziuncule pour satisfaire sa dévotion à la Très-sainte Vierge.

CHAPITRE XII.

NOTE 6.

Nous donnons ici quelque connoissance des premiers et héroïques compagnons de S. François.

Bernard de Quintavalle étoit un homme noble et riche de la ville d'Assise qu'il avoit gouvernée avec prudence. Il fut le premier fils et l'ami fidèle du saint Fondateur. Le frère Salimbené de Parme, qui vivoit encore en 1287, l'avoit connu à Sienne en 1241, comme il le raconte lui-même : « Vidi etiam primum scilicet fratrem Bernardum de Quintavalle, cum quo in conventu Senensi una hyeme habitavi, et fuit intimus meus amicus, et mihi et aliis juvenibus de B. Francisco multa bona ab eo audivi et didici. » Bernard fut toujours le compagnon de saint François, et la seule obéissance le put séparer de lui. Le Saint, s'entretenant avec ses compagnons, disoit que Dieu éprouvoit sa constance par les importunités et les assauts, que lui livroit le démon, mais qu'il en demeurerait victorieux et terminerait ses jours dans une profonde paix. En effet, sa précieuse mort fut suivie de quantité de prodiges selon le témoignage de Celano (p. 170).

Pierre de Catane, qui eut pour biographe frère Léon, étoit d'Assise. Le voici peint en peu de mots : « Statim vir alter Assisii cum secutus est, qui valde in conversatione laudabilis extitit, et quod sancte cœpit, sanctius postmodum consummavit. »

Frère Egidius étoit également d'Assise, surnommé l'Extatique à cause de ses continuelles extases. « Hunc Petrum vero post non multum temporis secutus frater Ægidius, dit Celano

(p. 22). *Vir simplex et rectus ac timens Deum, qui longo tempore durans sancte, juste et pie vivendo, perfectæ obedientiæ, laboris quoque manuum, vitæ solitariæ sanctæque contemplationis nobis exempla reliquit.* » Le saint pontife Grégoire IX se servoit de ses conseils dans les affaires difficiles de l'Église, et saint Louis, roi de France, attiré par le renom de sa sainteté, le vint visiter à Pérouse. Il mourut le 12 avril 1261 dans un ermitage nommé *Pastina*, non loin de cette ville. Son culte de tradition immémoriale a été reconnu par le pape Pie VI, en 1777.

La chronique des vingt-quatre généraux de l'Ordre appelle F. Sabbatin le cinquième compagnon de saint François. Assise fut sa patrie. Il mourut saintement au couvent de Sainte-Marie de l'Ara-Cœli à Rome.

Frère Morique d'Assise termina ses jours dans cette ville et fut enseveli dans l'église patriarcale de Saint-François.

Jean de Cappella fut ainsi nommé, selon la chronique des vingt-quatre généraux, parce que le premier dans l'Ordre il porta un chapeau sur le capuchon. C'étoit un méchant homme, qui finit comme Judas : « *Ut alter Judas factus in ordinem leprosus, furore succensus, ordinem exiens, a Deo sic in manus dæmonum relinquitur, quod abiens laqueo se suspendit.* »

Frère Philippe-le-Long des environs d'Assise fut le premier visiteur des pauvres Dames, dites de Saint-Damien. Il devint un grand prédicateur : « Comme au prophète Isaïe, le Seigneur lui avoit purifié les lèvres ; il lui inspiroit les sens cachés des saintes Écritures, et la grâce de son dire ravissoit les cœurs. » (Celano, p. 22).

La Chronique des vingt-quatre généraux fait mention de saint Jean, de saint Constant, comme aussi de frère Barbaro, etc. (Celano, p. 231), et de frère Bernard de Vida.

Il a été parlé dans l'Introduction du frère Ange Tancredi.

CHAPITRE XX.

NOTE 7.

C'est ici qu'il faut placer le voyage de saint François en Syrie. A son retour à Sainte-Marie de Porziuncule, un grand nombre de personnages, notables pour leur noblesse et pour leur doctrine, entrèrent dans l'Ordre. « Revertente ipso ad ecclesiam sanctæ Mariæ de Porziuncula, tempore non multo post, quidam litterati ut eidem gratissime adhæserunt. » (Celano, p. 47). Parmi ces personnages fut Thomas de Celano lui-même et probablement aussi le bienheureux Gérard de Modène, un des premiers frères, ami, familier et quelquefois compagnon du saint Fondateur. Au témoignage de Salimbéné, le bienheureux Gérard annonça dans presque toute l'Italie la parole de Dieu, qu'il confirma par des prodiges. Versé dans le Droit canon et civil, il exerça dans sa patrie et à Parme la charge de podestat. Il mourut saintement en 1251. Dans l'Ombrie se réunirent aussi à saint François, Rufin, Massée et Léon, que nous avons déjà fait connoître. Leur exemple fut suivi par frère Augustin d'Assise, religieux juste et cher à Dieu, comme l'appelle le docteur Séraphique. Tandis qu'il étoit ministre dans la terre de Labour, il mérita de voir saint François monter au Ciel. Et nonobstant qu'une grande infirmité lui eût fait perdre la parole, il la recouvra pour annoncer aux Frères, qui étoient avec lui, la précieuse mort de leur père commun. Après quoi il rendit son esprit au Seigneur. — Frère Léonard étoit un noble d'Assise. Il voulut suivre les voies de la pénitence sous la discipline du pauvre de Jésus-Christ dont il fut le compagnon, lorsqu'il revenoit de la Syrie. Comme, un jour, le Saint étoit épuisé de forces,

il se mit sur une humble monture, que conduisoit frère Léonard. Fatigué lui-même, il commença à dire en soi-même : « Eh quoi ! mes ancêtres n'étoient-ils pas égaux à ceux de François ? et cependant il est à cheval et je marche à pied, menant son cheval par la bride. » Sa pensée n'échappa pas à François, qui descendit de sa monture. « Il ne convient pas, dit-il, que je sois à cheval et toi à pied : dans le siècle tu étois plus noble et plus riche que moi. » A ce reproche frère Léonard rougit et fondit en larmes ; il confessa sa faute et en demanda pardon à genoux (Celano, p. 158).

Une des plus belles et des plus glorieuses conquêtes de saint François, ce fut Claire de la noble et ancienne famille des Cipi ou Cifi. Vivement émue par ses exemples et par ses paroles, elle résolut d'embrasser la vie pauvre et pénitente. Ses fréquents entretiens avec le Saint la confirmèrent en cette pensée. C'est pourquoi dans la nuit du dimanche des Rameaux, en 1212, à l'âge de 18 ans, abandonnant la maison paternelle, elle se rendit avec une suite considérable à l'église de la Porziuncule avec l'intention d'accomplir son dessein. Le Saint ainsi que ses compagnons l'attendoient, tenant à la main des torches allumées. Elle fut introduite dans ce sanctuaire et dépouillée de ses vêtements somptueux, et devant l'autel de la Reine des Anges, le Saint lui donna l'habit de pénitence, après lui avoir coupé les cheveux. Ainsi commença en sainte Claire le second Ordre, institué par l'homme de Dieu, d'abord appelé des Pauvres-Dames, puis des Clarisses. Quinze jours après, sa sœur Agnès, plus jeune d'âge et non moins forte et intrépide, la vint rejoindre au monastère des Bénédictines de Saint-Michel de Panso, où saint François l'avoit mise à l'abri des importunités de ses parents. Peu de temps après, elles furent conduites au monastère de Saint-Damien tout proche d'Assise, et de la sorte se vérifia la prophétie du Saint, alors qu'en 1206 restaurant cette

église ruinée, il répétoit que en ce lieu prendroit naissance un saint Ordre, qu'on nommeroit des Pauvres-Femmes. « Anno Domini 1212 idem generalis B. Franciscus instituit ordinem pauperum dominarum, quem ante per sex annos prædixerat futurum, cum ecclesia S. Damiani repararet, cujus prima plantula fuit virgo sanctissima Clara. » (*Chronic. 24 general*).

Le premier ordre fut institué l'an 1207, celui des Clarisses en 1212 et celui du Tiers-Ordre de la Pénitence en 1221. Selon la même chronique, B. Franciscus instituit tertium ordinem, qui dicitur pœnitentium propter illos, qui matrimonio juncti facere pœnitentiam flagitabant, quorum primus fuit sanctus Lucius. Ce bienheureux, dont l'Ordre des Franciscains célèbre la Messe et l'Office, né dans la commune de Poggibonsi en Toscane, reçut l'habit du Tiers-Ordre des mains de saint François, qui vers 1222 s'étoit rendu dans ce pays pour des affaires de son institut. Il donna en même temps l'habit de pénitence à la femme de Lucius nommée Buona-donna, et à d'autres personnes des environs. Inutile de dire que la Règle du Tiers-Ordre a été formellement reconnue et approuvée par l'Autorité apostolique.

CHAPITRE XLIX.

NOTE 8.

Honorius fut élu Pape à Perouse le 18 juillet 1216, successeur d'Alexandre III, décédé le 16 du même mois.

Le bienheureux François de Fabiano, remarquable par sa piété et par sa doctrine, nous a laissé un témoignage certain touchant la véracité de l'indulgence de la Porziuncule. Nous avons de lui un manuscrit in-4° composé de 16 feuilles, qui se conserve chez les Cordeliers de Fabiano. A la pre-

mière page il nous fait savoir qu'il naquit le 2 septembre 1251 et que, tout enfant, il fut conduit par sa mère à Assise pour y accomplir un vœu, qu'elle avoit fait à son occasion; que frère Ange avoit prédit à la mère l'entrée de son fils dans l'ordre et que, par l'efficace de ses prières, il fut inspiré de Dieu à prendre l'habit des frères Mineurs le 29 septembre 1267. A la page 8 du même manuscrit on lit que, le 2 du mois d'août 1216, l'église de Notre-Dame des Anges fut consacrée par sept évêques; qu'Honorius III, souverain-pontife, y mit la sainte Indulgence et que saint François, en présence de ces évêques et du peuple, la publia par le commandement de Jésus-Christ, de la Très-Sainte Vierge et du Saint-Père. A la page 9 de ce même manuscrit il affirme avoir vu et lu le document authentique de cette indulgence, portant le sceau de l'évêque d'Assise. *Ad memoriam futuram ego fr. Franciscus de Fabriano, inutilis et indignus frater minor, quod legi et vidi sub sigillo authentico D. Episcopi Assisinanensis de indulgentia S. Mariæ de Portiuncula dictæ civitatis Assisii, ecce nunc redigo in his scriptis...* D'abord il nous apprend que le Saint, s'étant présenté au pape Honorius, le supplia humblement au nom de Jésus-Christ qui l'envoyoit à lui, d'accorder l'indulgence qu'il lui demandoit. *Domine, quod dixi non peto ex parte mea, sed ex parte illius, qui me ad vos mittit, D. Jesus Christus.* Puis il ajoute qu'après l'avoir obtenue, le saint Fondateur dit à frère Massée son compagnon que cette indulgence avoit été confirmée par Dieu dans le ciel. *F. Massée, dico tibi ex parte Dei indulgentiam mihi exhibitam nunc a D. Papa, mihi esse a Deo confirmatam in cœlis.* Ces détails, il les tient de frère Léon, compagnon du Saint, une fois qu'il s'étoit rendu à Assise pour gagner cette indulgence. Ce Bienheureux termina ses jours dans sa ville natale le 22 avril 1322: l'ordre Séraphique célèbre la messe et l'office en son honneur.

CHAPITRE LII.

NOTE 9.

Ce cardinal étoit de Sainte-Croix à cause de son titre de cardinal, qui lui avoit été conféré en 1201 en l'église de Sainte-Croix de Jérusalem par le pape Innocent III. (*Ciacon. t. 2, col. 20.*)

Dès l'année 1212, saint François avoit obtenu à Rome un hospice dans un angle de l'hôpital de Saint-Blaise, d'après la cession que lui en avoit faite l'abbé des Bénédictins, c'est là qu'il se tenoit avec ses compagnons pour expédier les affaires de l'Ordre; dans ce lieu il y a présentement une chapelle sous l'invocation du Saint, unie au couvent de Saint-François *in Trastevere*, que les frères Mineurs réformés occupent aujourd'hui.

CHAPITRE LIV.

NOTE 10.

Ces ministres furent élus dans le chapitre, tenu à la Porziuncule en 1217, époque assignée par la chronique des 24 généraux. Après avoir réparti ses frères dans les diverses provinces catholiques, saint François voulut aller dans les Gaules pour y répandre la parole de Dieu. Arrivé à Florence, il visita le cardinal Ugolin, qui se trouvoit dans cette ville en 1217 comme légat du pape Honorius III. Le cardinal le dissuada d'entreprendre ce voyage, l'exhortant de revenir à Assise en la société de ses frères, pour raffermir de plus en plus

le nouvel Institut. (Celano, p. 62). Docile à ce conseil, il renonça à son dessein et partourut les provinces de la Romagne. L'évêque d'Imola lui refusa d'abord la permission de prêcher ; mais persuadé par les humbles paroles du Saint, il l'embrassa et lui donna toute faculté et pour lui-même et pour ses compagnons. (Celano p. 237).

Selon la chronique des 24 généraux, les frères revinrent de leur mission, *vacui, afflicti et confusi*, on ignore si leur retour eut lieu en 1217 ou en 1218. Dans ce chapitre de la Chronique des trois compagnons, plusieurs choses sont racontées d'une manière confuse. Il y est dit par exemple que les frères se rendirent dans les provinces, d'où ils avoient été chassés, avec la règle, confirmée par une bulle du pape Honorius III, tandis qu'il est certain qu'elle ne reçut la sanction apostolique qu'en 1223. Dans ce chapitre de 1217, ou 1218, on adopta diverses mesures, favorables au bon état de l'Ordre. On demanda au Souverain-Pontife un Cardinal protecteur.

CHAPITRE LV.

NOTE 11.

Le cardinal Jean de Saint-Paul mourut plein de mérites, selon Ciaconius (tom II, col. 66), en 1216. Il ne fut point le premier protecteur de l'Ordre, mais le défenseur et le protecteur du Saint près d'Alexandre III. Il l'aimoit tendrement, l'écoutoit volontiers, approuvoit ses saintes opérations, et s'il se sentoit troublé par la multitude des affaires, il recouvroit la sérénité de l'âme seulement à le voir et à s'entretenir avec lui. Familier avec tous les frères, il se conformoit à leur manière de vivre, semblable à eux en simplicité, pauvreté et humilité. « Conformabat se Dominus ille moribus fratrum, et in desiderio sanctitatis cum simplicibus

erat simplex, cum humilibus erat humilis, cum pauperibus erat pauper ; erat frater inter fratres, inter minores minimus et velut unus cæterorum, in quibus licitum erat, in vita et moribus gerere se studebat. O quoties depositis vestibis pretiosis, vilibus indutus, discalceatis pedibus, quasi unus e fratribus incedens, rogabat ea quæ pacis sunt.» (Celano, p. 88).

Après ce chapitre, présidé par le cardinal Ugolin, les nouveaux ministres s'acheminèrent vers les provinces, qui leur étoient destinées : en France, frère Pacifique de la Marche, surnommé le Roi des vers, et frère Christophe de la Romagne ; en Provence, frère Jean Bonelli et frère Monaldo Monaldi ; en Angleterre, frère Agnolle de l'Agnello et Albert, tous deux de Pise ; en Espagne, frère Jean Parenti avec frère Bernard de la Toscane ; en Allemagne et dans les régions du Nord, frère Jourdan de l'Ombrie et frère Jean del Pian del Carpine de Pérouse. (*Annal Minor.* ann. 1211, 13, 21, 24). D'autres se répandirent dans le Levant. Ce fut alors que, pour la troisième fois, saint François résolut d'aller porter la foi parmi les infidèles, comme il a été raconté ci-dessus.

CHAPITRE LXVI.

NOTE 12.

Ce chapitre fut probablement tenu en 1219 ; il est nommé le chapitre des stores, parce que cinq cents frères étoient logés autour de la Porziuncule dans des cabanes, formées avec des stores. Le cardinal Ugolin y intervint ainsi que saint Dominique avec sept compagnons. Saint Antoine Buglioni, plus vulgairement saint Antoine de Padoue, n'y étoit pas présent. Comme on rapportoit à Lisbonne les cendres des martyrs Franciscains, immolés dans le Maroc, où ils avoient été envoyés prêcher l'Évangile après ce chapitre, Dieu à cette occasion parla au cœur de saint Antoine, qui entra dans l'Ordre

en 1220. Il se rendit au chapitre d'Assise en 1221, et par un prodige de son humilité il sut si bien cacher son éloquence et sa sainteté, qu'il échappa même au regard de saint François, ordinairement éclairé d'une lumière divine pour pénétrer l'intérieur de ses frères.

CHAPITRE LXXI.

NOTE 13.

C'étoit en 1223, saint François, saisi d'une dévotion toujours croissante à la Nativité du Sauveur, s'avisa de représenter ce mystère tel que le dépeignent les saints Évangélistes. En ayant obtenu la permission du Pape, quinze jours avant Noël, il fit part de son dessein à un certain Jean de Greccio, village voisin de Rieti, homme grandement estimé et aimé pour ses vertus par le Saint Jean disposa toutes choses dans une grotte, formée par un rocher, où saint François venoit souvent prier. On y voyoit une crèche avec un peu de foin ; le bœuf et l'âne s'y trouvoient : un autel étoit dressé pour célébrer la messe. Les frères accoururent à cette fête des couvents des environs, ainsi que les habitants de Greccio avec des torches allumées. La cérémonie commença, saint François, revêtu de la dalmatique des diacres, chanta l'Évangile, puis s'étant retourné vers cette nombreuse assemblée, il prêcha les gloires de Jésus enfant avec des paroles brûlantes de charité. Le très-saint Nom de Jésus le remplissoit de joie et de suavité, et sa langue passoit sur ses lèvres, tant étoit délectable la douceur et le parfum, que ce saint Nom y répandoit. Jean le vit s'approcher respectueux de l'enfant Jésus, lequel tout à coup apparut resplendissant de lumière, tandis que le Saint sembloit le vouloir tirer de son sommeil. (Celano

p. 70). De ce fait tirent leur origine ces représentations de la crèche en usage durant les jours de la Nativité du Sauveur, surtout dans les églises des Franciscains.

CHAPITRE LXXII.

NOTE 14.

On ignore si cette lettre fut adressée par saint François à frère Pierre de Catane ou à frère Elie. Quoiqu'il en soit, frère Pierre, le premier vicaire de l'Ordre, mourut en odeur de sainteté le 10 mars 1222 ou 1224, et fut enseveli dans l'église de Porziuncule. Il eut pour successeur frère Elie, selon la Chronique des 24 généraux. « Post mortem fratris Petri, B. Franciscus posuit ad regendum ordinem F. Heliam de Assisio, virum utique famosa prudentia illustratum, qui quamvis a sancto et a multis fratribus vocaretur minister, nullatenus tamen fuit ipso vivente electus, vel ab ordine tanquam generalis receptus. » Sans entrer ici dans des observations critiques sur la patrie et la famille de frère Elie, nous nous contenterons de dire que, dès sa jeunesse, il se rangea sous la discipline de saint François ; sa science et sa prudence faisoient rechercher ses conseils et sa conversation. Comme Agnès étoit abbesse du monastère de Florence, où l'avoit envoyée saint François en 1221, elle demanda instamment à sa sœur Claire, abbesse du monastère d'Assise, de lui envoyer frère Elie pour la consoler dans ses afflictions spirituelles. (Wadd. ad an. 1221, num. 29). Le saint Fondateur l'aimoit tendrement ; souvent il se conseilloit avec lui et cédoit volontiers à ses insinuations. Frère Elie, passant avec lui par le village de Gémini, le pria de visiter et de consoler une pauvre femme, possédée du démon, dont il l'avoit autrefois délivrée : ce qu'il obtint de son humilité (Celano. p. 57). Lorsqu'il fut porté au

gouvernement de l'Ordre, il reçut de lui non-seulement selon toute probabilité la lettre insérée dans le texte, mais encore deux autres lettres (De la Haye, t. 1, p. 5). Jaloux d'accroître le nombre des ministres évangéliques de son Institut en Allemagne, d'où ils avoient été chassés, à frère Jourdan de la vallée de Spolète et à frère Césaire de Spire, il joignit frère Thomas de Celano et quelques autres prédicateurs de la Lombardie. (*Chron. parvum F. Minor.*). Saint François le bénit avant de mourir d'une manière toute particulière. Ses compagnons étoient autour de son lit. Le premier à sa gauche siégeoit frère Elie. Le Saint, ayant croisé ses mains, les posa sur lui sans le savoir, attendu qu'il étoit tout-à-fait aveugle. Il demanda : « Sur qui repose mamain ? — Sur frère Elie, » lui fut-il répondu. « C'est bien, reprit-il, je l'entends ainsi. Toi, ô mon fils, je te bénis en tout. Et de même que le Très-Haut a par ton moyen dilaté notre Ordre et multiplié le nombre de mes enfants et frères, de même je les bénis tous en ta personne. Je te bénis autant que je puis et plus encore, et ce que je ne puis, qu'il l'accomplisse sur toi Celui qui peut toute chose. Que le Seigneur tienne en mémoire tes soins, ta sollicitude et tes fatigues, et les reconnoisse par la récompense des justes. Je te souhaite tout le bien que tu désires et que tu demanderas convenablement. » Cette bénédiction ne se rencontre pas à la vérité dans saint Bonaventure, ce qui ne doit pas étonner, si l'on réfléchit que ce Saint n'a écrit qu'un abrégé de la Vie de saint François. Thomas de Celano, à qui nous avons emprunté ce récit, semble le confirmer (p. 270), quand, après avoir annoncé que le Saint avoit béni tous ses enfants, il ajoute : « Nullus hanc benedictionem sibi usurpet... tempore enim aliquid innotuit speciale. »

Peut-être que l'âme tendre et miséricordieuse du saint Fondateur avoit départi à frère Elie une si large et si riche bénédiction dans la prescience de ce qui devoit arriver. Elie

étoit un homme de tête, hardi et entreprenant, doué d'une prudence humaine si merveilleuse, dit Wadingue, qu'il sembloit être né aux grandes choses et qu'en cela il n'avoit point d'égal dans toute l'Italie (ad ann. 1219). C'est par son industrie et son activité que s'éleva le magnifique monument, connu sous le nom de sacré convent d'Assise, merveille des arts et de la foi du moyen-âge. Il voulut que l'architecture, la peinture et la poésie célébressent à l'envi les gloires et les mérites d'un des hommes les plus extraordinaires, dont la postérité ait conservé la mémoire. Mais son humeur étoit altière et hautaine : son amour des nouveautés et son esprit de domination, parfois cruel et vindicatif, tinrent pendant plusieurs années l'ordre des Franciscains dans le trouble et le tumulte des dissensions. Nous ne le suivrons pas dans ses diverses fortunes : deux fois déposé du généralat pour ses violences et ses infractions à la règle du saint Fondateur, rebelle à l'autorité apostolique, excommunié, apostat, et suppôt de Frédéric Barberousse, jusqu'à la mort de cet empereur (1250), où, retiré à Cortone, il meurt lui-même deux ans et demi après, non toutefois sans s'être réconcilié avec l'Église; repentir salutaire, mais tardif, qui n'a pas effacé dans l'histoire la trace de trop longues erreurs.

CHAPITRE LXXIII.

NOTE 15.

Quittant Foligno, saint François se dirigea sur la Porziuncule, et dans le désir de se mieux consacrer à Dieu, il se livra tout entier à la discrétion de ses plus intimes amis et compagnons au nombre de quatre. Celano tait leurs noms, tout en louant leurs vertus. *Erat unus discretionis præcipue, alter patientiæ singularis ; gloriosæ simplicitatis alius ; reli-*

quus vero secundum corporis vires robustus et secundum animi mores placabilis » (p. 86). C'est avec eux-qu'il gagna le mont de l'Alvania, où l'attendait une des faveurs les plus signalées que Dieu ait départie à un homme.

CHAPITRE LXXVIII.

NOTE 16.

Jacqueline de Settesoli étoit une noble matrone de Rome, toute dévouée à saint François et honorée de sa familiarité; elle prit l'habit du tiers-ordre probablement deses mains. Il avoit confié à ses soins un agneau, dont on lui avoit fait présent. Quand elle alloit à l'église, l'agneau la suivoit et ne la quittoit point qu'il ne l'eût reconduite chez elle; si le matin elle tardoit à se lever, d'abord il se mettoit à bêler, puis il lui donnoit de petits coups de tête et par d'autres façons la pressoit de se rendre à la maison de Dieu. Jacqueline finit ses jours à Assise le 8 d'octobre 1239 ou 1256, et fut enterrée dans la basilique de Saint François près de la chaire à prêcher avec cette épitaphe : *Hic jacet Jacoba sancta nobilisque Romana* (Saint Bonavent. leg. c. 8, *Speculum S. Franc.* p. 137).

NOTE 17.

Pourquoi a-t-on appelé *Colline d'Enfer*, la colline où l'église et le couvent de saint François ont été élevés? Il est certain que cette colline appartenoit à un particulier et non point à la ville, et que, par conséquent, les malfaiteurs n'y étoient ni exécutés, ni ensevelis. Ne semble-t-il pas plus naturel de penser qu'avant l'invasion des barbares et surtout des Lombards, les habitants d'Assise, en latins qui savoient leur

langue, nommèrent *Collis infernus* cette colline plus basse que les autres, où étoient plantées la ville et la forteresse et que, dans le dépérissement et la corruption de la langue latine, *collis infernus* perdit sa première signification pour en prendre une tout-à-fait différente ? Les modernes biographes du Saint écrivent sans hésiter que saint François, ayant été interrogé touchant le lieu où il vouloit être enseveli, auroit répondu : Au lieu des justiciés. Or, les auteurs du XIII^e siècle, les seuls dignes de foi, n'ont jamais connu cette réponse, ni Celano, ni les trois compagnons, ni saint Bonaventure, pas même Zibaldone en son *Speculum*, non plus que la Chronique des vingt-quatre généraux. Il faut entrer en plein XIV^e siècle pour lire cette anecdote dans Bevenuto Rambaldi d'Imola en son *Commentaire sur Dante*. F. Barthélemy de Pise la répète après lui, encore que selon son ordinaire il allègue l'autorité des anciens frères : *Dicunt fratres antiqui*. Il ajoute que les religieux obtinrent cette colline de la ville, ce qui est notoirement faux. Le pape Grégoire IX, ses bulles en font foi, eut seul la pensée et la sollicitude d'élever à saint François la magnifique église, où il repose. Quant aux leçons du bréviaire, que les Cordeliers récitent pour la dédicace de cette basilique, elles n'ont aucune autorité, étant venues au monde sur la fin du XVII^e siècle.

NOTE 18.

Selon F. Hubertin de Casal Monferrato (*Arbor vitæ Crucifixæ Jesu*, lib. 5, c. 4), le Seigneur en imprimant ses stigmates sur saint François, lui auroit annoncé une grande tribulation dans l'Ordre des Frères-Mineurs, laquelle auroit pour cause les différentes interprétations de la règle. Il le tenoit du bienheureux Conrad d'Offida et celui-ci du bienheureux Léon.

ni les troubles excités par frère Élie, ni la persécution de Frédéric II contre les Franciscains, ne sauroient être considérés comme l'objet de cette prophétie, attendu que ces deux événements ne furent que partiels et passagers. Il faut entrer dans le XIV^e siècle, où éclate contre l'autorité une révolte scandaleuse et violente d'environ 400 frères de Provence, du Piémont, de la Toscane, de la Marche d'Ancône, ayant à leur tête l'ex-général Raymond Goffredi, qui fit une si triste et terrible fin. Treize ans auparavant, sainte Marguerite de Cortone l'avait prédite dans ses révélations, et le bienheureux Guide de Salvène l'annonçait comme prochaine à son frère convers. « Le Seigneur m'a révélé, lui disoit-il, que d'ici à peu d'années il s'élèvera dans l'Ordre une secte, laquelle sous prétexte d'une plus entière observance se divisera des autres Frères. Ils commettront beaucoup d'impiétés et seront en toutes choses odieux à Dieu. Fuis-les comme les ennemis de Dieu et les transgresseurs de sa règle. » (Pisan, *Conformitat.* lib. 11, et dans le *Speculum*, fol. 187).

Ces révoltés se disoient zélés et spirituels, tenant pour charnelle l'Église, pape, évêques et cardinaux. Dans le rêve d'une superbe perfection ils ne voyoient que scandale et abomination en la forme de la tunique, la quête du vin, du grain et autres denrées, les moindres provisions, toute vente de l'excédant, tout achat des choses les plus nécessaires, les messes, les enterrements, toute aumône en argent bien que volontaire, etc. Non contents de décrier le reste des Frères, ils s'emparèrent de vive force de plusieurs couvents pour y vivre suivant leur caprice. Bien plus ils portèrent contr'eux des plaintes amères au pape Clément V et au concile, qu'il avait convoqué à Vienne en France. Les appuis et la faveur ne leur manquèrent pas au gré de leurs espérances coupables. Durant ces menées et ces agitations, les Frères calomniés, honnis et vilipendés, étoient la risée et le jouet du public, délaissés, sans

pain et sans ressources, si bien que beaucoup d'entr'eux durent rentrer dans leurs familles pour ne pas mourir de faim. Le général frère Gonsalve de Castille fut cité avec les ministres provinciaux devant le concile. A leur arrivée ils ne rencontrèrent que froideur et indifférence et ils se virent en face d'une opposition des plus acharnées. Toutefois ils plaidèrent leur cause avec tant de force, tant de raison et de courage, que la lumière se fit : les vains prétextes furent réfutés, les fraudes démasquées, la calomnie confondue. Le concile se prononça en leur faveur. En 1312, raconte la *Chronique des vingt-quatre généraux*, le lendemain de l'Ascension, il fut solennellement et juridiquement promulgué en publique session du concile que la manière de vivre des frères accusés touchant les provisions du vin et du blé, la pauvreté des vêtements et autres choses semblables avoit été et étoit licite, et que les frères dissidents eussent à revenir à l'obédience et à l'unité de l'Ordre.... Hubertin s'y refusa.... Plusieurs de ses complices, qui avoient quitté le bercail et qui, sous le voile d'un faux zèle, avoient causé dans l'Ordre de nombreux scandales, avertis par le Souverain-Pontife et même contraints par la menace d'excommunication, endurcirent leurs cœurs et, secouant l'obéissance, ils persévérèrent dans leur obstination et leur apostasie comme rebelles et schismatiques.» Aussi, après la mort du pape Clément V et du général Alexandre Benini d'Alexandrie, la plupart des révoltés recommencèrent la lutte. En 1314, de nouveaux excès se commirent dans les provinces de Narbonne et du Berry. En vain le pape Jean XXII et le général frère Michel Fieschi de Césène s'efforcèrent d'étouffer cette seconde insurrection, qui ne céda du moins en partie qu'à la vigueur de l'inquisiteur frère Michel de Munich. « Comme la rébellion des frères dissidents prenoit plus de consistance, par ordre du Pape, le général envoya un ministre pour réprimer leur témérité. Une fraction de la secte en ap-

pela au siège Apostolique. Mais le saint Pontife commit cette affaire à frère Michel de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, inquisiteur au fait de la corruption hérétique, lequel, sans s'arrêter aux futiles raisons de cet appel, se conformant à la première intimation du général, punit les appelants suivant la teneur des décrets canoniques. » (*Chronic. 24 general.*). Cette mesure eut son effet et ramena les rebelles à de meilleurs sentiments.

Néanmoins, le levain du mal n'avoit pas été tout à fait extirpé. L'année 1322 marqua une nouvelle et plus longue tribulation pour l'Ordre des Frères-Mineurs. Les théologiens et les canonistes, sous l'influence des discussions précédentes, agitoient la question de savoir *si le Christ et les Apôtres avoient eu quelque chose en propre ou du moins en commun*. Cette controverse étoit pendante, lorsque le Chapitre des Frères-Mineurs réuni à Pérouse, s'avisa de se prononcer dans un sens négatif. Mais les raisons pour et contre ayant été mûrement pesées, les tribunaux ecclésiastiques et les ordres religieux, du moins le plus grand nombre, décidèrent et affirmèrent que les Apôtres avoient possédé quelque chose en commun. Ce coup irrita les membres du Chapitre, qui se perdirent dans un labyrinthe inextricable, encore que gens habiles tels que le général frère Fieschi, frère Guillaume Ochan, son assistant, le provincial frère Henri de Thalem, frère Rossi d'Ascoli, frère Pierre Rinalducci, etc. Bientôt ils ne connoissent plus aucun frein; menaces, censures, citations, ils méprisent tout. Privés de leurs charges, dépouillés de leurs prérogatives, ils se tournent contre l'Église, ils se rallient à l'empereur Louis tout excommunié qu'il étoit; ils en appellent au futur concile de la sentence du Pape, ils le déclarent déchu de la papauté, et créant un antipape sous le nom de Clément V, ils suscitent un schisme peu étendu à la vérité, mais fécond en scandale et en désordres. Le feu est partout; l'Ordre

des Frères-Mineurs, agité en tous sens et plongé dans la dernière misère, semble toucher à sa fin. On parle de le supprimer. « Quelques-uns étoient d'avis qu'il falloit détruire l'Ordre des Mineurs. Lorsque sa ruine et sa destruction sembloient imminentes, soudain Dieu étendit sa main... Il sauva le peuple des humbles et humilia les superbes, comme il l'avoit promis au bienheureux François. Le pape Jean se montra doux et bienveillant aux frères et tempéra par une aimable condescendance la sévérité de ses rigueurs (*Chron. 24 general*). Sur le déclin de 1330 le calme reparut avec la concorde et l'humilité, qui en est la gardienne et la source première, et des fruits de pénitence, de zèle et de sainteté, portés par l'arbre, que saint François avoit planté dans le cœur du Sauveur, prêtèrent à l'Eglise une nouvelle grâce et aux fidèles de Dieu une lumière et une foi plus entière. (*Voy. Annal. du P. Wading, Ragioni storiche du V. Monsig. Lucci, les Vies des Papes du P. Sangallo. Dans la bulle qui condamne la secte des Fratricelles et Béguins, on voit que des Frères-Mineurs spirituels et zélés s'étoient mêlés à ces sectaires*).

	Pages
CHAP. LXII. Comment il prédit la malheureuse fin d'un frère	178
LXIII. Comment il s'accusa soi-même de vaine gloire	180
LXIV. Du frère qui désiroit le psautier	181
LXV. Comment il donna sa tunique à deux frères.	182
LXVI. Comment il donna à un certain pauvre une pièce de son vêtement	183
LXVII. Comment jusques à l'heure de son trépas il voulut avoir un gardien et vivre en sujétion	184
LXVIII. Comment il vouloit être connu de tous et chacun.	186
LXIX. Comment il chassa les démons par des paroles d'humilité	188
LXX. Comment un frère vit en vision qu'un grand siège étoit préparé au B. François.	190
LXXI. Comment il vouloit induire l'empereur à faire une loi spéciale pour la Nativité de Dieu.	192
LXXII. Celle-ci est la lettre mandée par le B. Fran- çois au Père général.	193
LXXIII. Comment par vision il fut assuré du royaume de Dieu.	195
LXXIV. De la divine Providence à son endroit.	196
LXXV. De son humble réponse à un certain docteur de l'Ordre des Prêcheurs touchant un texte de l'Écriture	198
LXXVI. Comment il voulut être transféré à Assise	200
LXXVII. Suit la louange des créatures, laquelle proféra le B. François peu avant son trépas	201
LXXVIII. Comment il voulut informer à Rome madame Jacqueline de sa prochaine mort.	203
LXXIX. Comment près de trépasser, il se fit porter et trépassa à Sainte-Marie de Porziuncule	206
Quelques détails sur la mort de saint François.	208
Lettre de frère Élie à l'Ordre des Frères-Mineurs.	210
Chapitres ajoutés à la Légende, tirés de S. Bonaventure	216

	Pages
CHAP. De la ferveur de sa charité et de son désir du martyre.	216
Des sacrés Stigmates	223
Cinq Cantiques d'amour attribués à saint François . .	233
1 ^{er} Cantique	236
2 ^e Cantique	239
Notes du second Cantique	251
3 ^e Cantique	255
4 ^e Cantique	260
5 ^e Cantique	265

Notes à la Légende de S. François.

1 ^{re} note au 1 ^{er} chapitre	269
2 ^e note idem	<i>Ibid</i>
3 ^e note chapitre VII	270
4 ^e note idem	<i>Ibid</i>
5 ^e note chapitre IX.	271
6 ^e note chapitre XII	274
7 ^e note chapitre XX	276
8 ^e note chapitre XLIX	278
9 ^e note chapitre LII	280
10 ^e note chapitre LIV	280
11 ^e note chapitre LV	281
12 ^e note chapitre LVI	282
13 ^e note chapitre LXXI	283
14 ^e note chapitre LXXII	284
15 ^e note chapitre LXXIII.	286
16 ^e note chapitre LXXVIII.	287
17 ^e note <i>sur la colline d'Enfer</i>	<i>Ibid</i>
18 ^e note sur les tribulations qui éprouvèrent l'Ordre de S. François dès ses premiers commencements .	288

2
6
5
5
6
9
1
5
0
5



